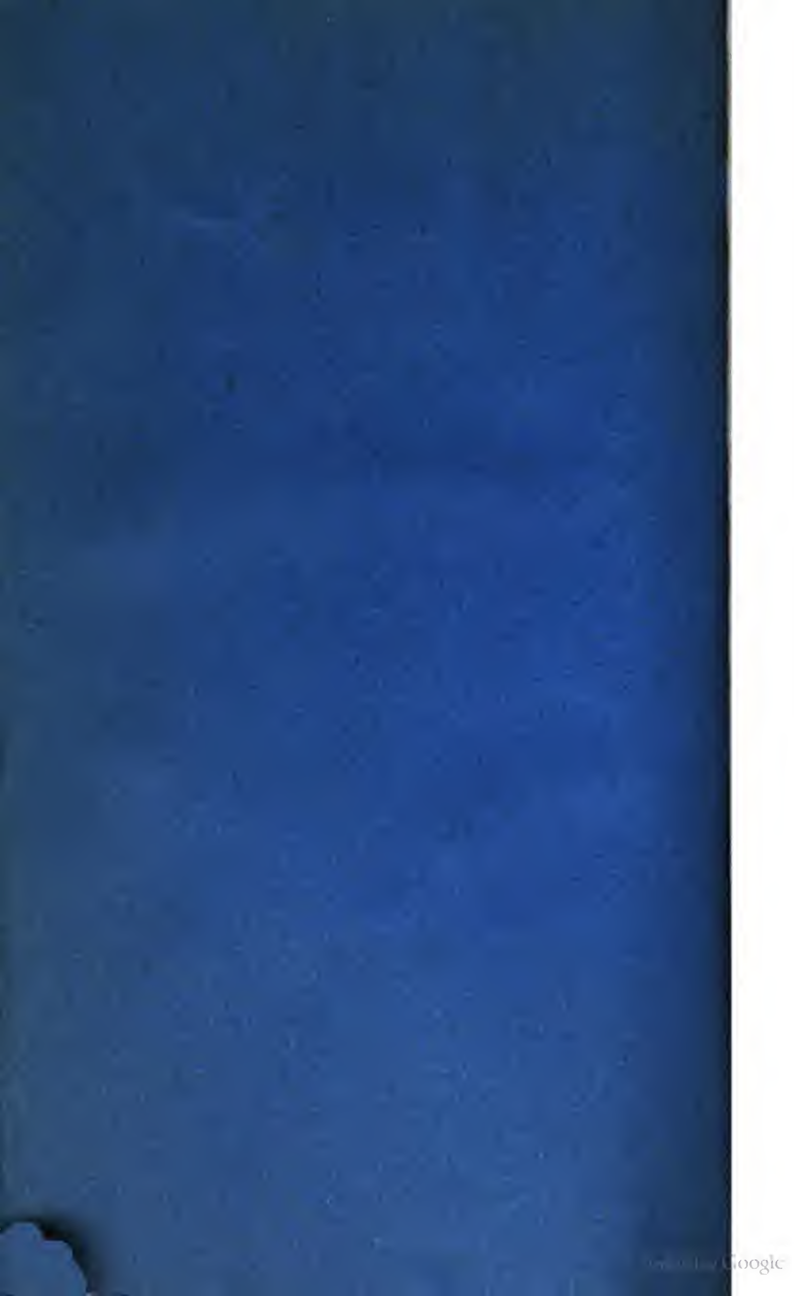


Voyages dans le Beloutchistan et le Sindhy

Henry Pottinger


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



VOYAGES

DANS

LE BÉLOUTCHISTAN

ET

LE SINDHY.

I.



Fantassins du Sindhy,
dans leur habit de Guerre.

AN

ORIQUE

joint du
employé
ay.

GIDE FILS, LIBRAIRE,
rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.
1818.



VOYAGES

DANS

LE BÉLOUTCHISTAN

ET

LE SINDHY,

SUIVIS

DE LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE DE CES DEUX PAYS,

AVEC UNE CARTE.

PAR HENRY POTTINGER,

Lieutenant au service de la Compagnie des Indes, Adjoint du Résident à la Cour de Son Altesse le Peichouâ, et employé précédemment dans des missions en Perse et au Sindhy.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR J.-B.-B. EYRIÈS.

TOME PREMIER.

PARIS,

GIDE FILS, LIBRAIRE,

rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.

1818.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

Les contrées décrites dans le Voyage dont je publie la traduction sont restées à peu près inconnues aux Européens jusqu'au moment où M. Pottinger a fait paraître sa Relation. Il le dit avec raison ; et il suffit, pour s'en convaincre, de lire les géographies données, de nos jours, par les meilleurs auteurs. Malgré leurs soins pour recueillir les matériaux les plus complets sur chaque pays, ce qu'ils disent de la région située entre le Caboulistan, l'Inde, la Perse et la mer des Indes, est défectueux. Ils conviennent eux-mêmes que les renseignemens authentiques leur ont manqué pour remplir cette lacune. C'est donc

rendre un véritable service à la géographie, que de fournir les moyens de bien connaître des pays dont on ne savait presque rien.

Indépendamment des difficultés attachées à toutes les traductions, il en est une bien grande que l'on rencontre dans les auteurs anglais qui décrivent des régions lointaines. La valeur qu'ils donnent aux lettres de l'alphabet diffère tellement de celle qu'elles ont chez nous, que, si l'on copie leur orthographe, les mots seront prononcés par le lecteur français tout autrement qu'ils ne doivent l'être ; et quand il les rencontrera dans des auteurs français ou allemands qui les auront écrits d'après le son dont leur oreille aura été frappée, il sera bien éloigné de les reconnaître pour identiques. Je me suis donc appliqué à faire cadrer l'orthographe des noms propres avec notre pronon-

ciation; mais j'avoue que je ne serais jamais sorti d'embarras, si M. Langlès, membre de l'Institut, n'eût bien voulu dérober quelques instans à ses occupations, et m'aider de ses conseils. Je saisis cette occasion de lui répéter l'expression de ma reconnaissance.

On verra, par la note de l'auteur anglais, relative à sa carte, les moyens qu'il a employés pour lui donner le plus grand degré d'exactitude possible; rien n'a été négligé pour qu'elle fût copiée avec le plus grand soin.

M. Pottinger, en homme judicieux, ne décrit en détail que les pays sur lesquels personne n'avait rien publié avant lui. Dès qu'il a quitté le Béloutchistan, sa narration est plus concise; et, arrivé à Chyraz, il renvoie, pour le tableau de la Perse moderne, à la Relation donnée par son compatriote M. Mo-

rier (1). Celle-ci ne laisse en effet rien désirer pour tout ce qui concerne ce royaume. Ces deux Voyages font suite l'un à l'autre, et tous deux offriront une lecture également intéressante et instructive.

(1) *Voyage en Perse, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople*, fait dans les années 1808 et 1809; par M. J. Morier; traduit de l'anglais par *E*.... Paris, Nepveu, 1813. 3 vol. in-8°, avec un atlas de 25 cartes qui représentent plusieurs objets non décrits par Chardin. L'ouvrage fait aussi mention des Béloutchis, sous le nom de Balouches.

PREFACE

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

L'ESQUISSE générale de cet ouvrage fut d'abord tracée pour servir à rédiger le rapport d'un voyage exécuté en 1810. Ce rapport fut soumis au gouverneur-général en conseil, comme renseignement pour le gouvernement suprême de l'Inde, sous les auspices immédiats duquel le voyage avait été entrepris. J'ai ensuite été à même d'ajouter beaucoup de détails de géographie et de statistique à ce rapport; mais l'usage pour lequel il avait d'abord été rédigé devant nécessairement exclure l'insertion de divers faits et récits particuliers qui se trouvent dans cet ouvrage, il m'a semblé, quand j'ai revu mon travail, que je devais séparer ceux-ci sous la forme d'un journal. En conséquence, je me suis étudié à mettre dans la première partie les incidens qui m'ont paru curieux ou amusans, sans que l'on pût m'accuser de prolixité, tandis que la seconde partie contient le sommaire de mes recherches sur a géographie et la statistique du Béloutchistan et du

Sindhy. La ligne de démarcation n'a cependant pas été facile à tirer; peut-être quelques-uns de mes lecteurs trouveront, en parcourant mon livre, une partie des détails de ma relation peu importans; mais en même temps je crois qu'ils pourront paraître intéressans, puisqu'ils concernent des pays entièrement inconnus aux Européens, et sur les habitans, le gouvernement et les usages desquels il n'a été rien écrit depuis le temps d'Alexandre le Grand.

Cette dernière considération, jointe aux instances de plusieurs amis, m'a seule décidé à publier mon ouvrage; mais, en prenant ce parti, j'annonce que, lorsque j'ai écrit, je n'ai visé ni à des recherches savantes, ni au mérite littéraire de la composition. Je compte sur l'indulgence des lecteurs pour tout ce qui, dans ce livre, leur paraîtra peu satisfaisant. Le déguisement sous lequel j'ai exécuté la plus grande partie de mon voyage, et l'indifférence affectée que cette circonstance m'imposait; enfin l'impossibilité absolue de prendre des notes détaillées, rendent suffisamment raison de quelques omissions dans la seconde partie; depuis mon retour dans l'Indoustan, il n'a pas été en mon pouvoir de remplir ces lacunes comme je l'aurais désiré. Il est bon aussi d'observer que quelques faits de géographie et de statistique insérés dans ma description du Béloutchistan, ont déjà paru, mais en

abrégé, dans l'excellent *Mémoire Géographique sur l'Empire Persan*, publié l'année dernière par le lieutenant Macdonald Kinneir, qui, pour cet objet, a eu communication des documens officiels envoyés du Bengale au Bureau de la Compagnie des Indes, à Londres. Des observations que j'ai faites personnellement, et des recherches très-récentes, m'ayant mis en état de confirmer l'authenticité de ces documens, et même d'y faire des additions considérables, je n'en retranche rien. J'ai pensé néanmoins qu'il convenait de noter ce fait, afin d'expliquer la coïncidence que l'on apercevra entre quelques passages de cet ouvrage et le mien, tant pour le fond des choses que pour la manière dont elles sont présentées.

Je sais bien que le pays que j'ai traversé offrait un vaste champ aux recherches et aux conjectures, relativement à son état ancien ; mais il aurait fallu, pour s'y livrer, être beaucoup plus instruit que je ne le suis ; d'ailleurs de tels sujets sont en opposition directe avec le plan que j'ai suivi dans la rédaction de mon voyage. J'ai donc évité d'entrer dans des discussions détaillées sur tous ces points, ou de faire des rapprochemens, à moins qu'ils ne m'aient paru assez frappans pour n'avoir pas besoin de commentaires.

J'ai maintenant à remplir le devoir agréable et douloureux de reconnaître l'usage que j'ai fait, dans ce

volume, des notes de mon ami et compagnon de voyage feu M. Charles Christiè, capitaine d'infanterie cipaye de Bombay, homme doué de tous les sentimens qui honorent un militaire, un homme lettré, un parent, un ami. Je dois aussi exprimer ma reconnaissance à M. Guillaume Maxwell, capitaine de la marine de Bombay, pour son empressement obligeant à me communiquer ses relations officielles du Sindhy. J'ai aussi de grandes obligations à une autre personne dont j'ai saisi l'occasion d'insérer le nom dans le corps de l'ouvrage, pour les excellens conseils qu'elle m'a donnés pendant que je le composais; elles sont telles qu'il ne m'est pas possible d'en exprimer l'étendue. Je ne dois pas non plus oublier de remercier le capitaine Robert Close, premier assistant du résident à Pounah, des idées qu'il a eu la bonté de me suggérer. Enfin, je dois ajouter que la lecture d'un rapport sur le Sindhy, rédigé par M. Henri Ellis, aujourd'hui membre du Parlement, et premier assistant de l'envoyé à cette cour, en 1809, m'a fourni diverses notions sur les revenus et la population de ce pays à cette époque.

NOTE
RELATIVE A LA CARTE.

Peu de mots suffiront pour ce qui concerne la construction de la carte. Le voyage que j'entrepris en 1810 me donna l'occasion de me procurer des matériaux sur le Béloutchistan, et celui que je fis en 1809, à la suite de l'envoyé à la cour du Sindhy, me fournit ceux qui concernent ce dernier pays. Les routes des capitaines Grant et Christie, ainsi que la mienne, sont tracées d'après les papiers originaux, excepté que les positions auxquelles elles commencent et se terminent, ayant précédemment ou postérieurement été vérifiées par des observations, j'ai adopté leurs latitudes et longitudes définitives. Les routes des naturels du pays ont été recueillies et comparées avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Dans le premier cas, chaque province a été exclusivement l'objet de mes recherches; quand j'avais obtenu tout ce que je désirais, ou que je ne pouvais plus découvrir de renseignemens, je passais à une autre, et je faisais un corps du tout. J'ai dressé six à sept cartes différentes de quelques-unes de ces routes. La méthode que je finis par employer pour éprouver leur exactitude, fut d'expliquer les points de la boussole aux habitans des cantons particuliers, de leur montrer la position d'une ville ou d'un village, et de leur demander où étaient situées d'autres villes du même canton. Quand deux des per-

sonnes que je consultais différaient d'avis, je les confrontais ensemble, lorsque j'avais l'occasion de le faire; et si elles ne pouvaient montrer de quel côté était l'erreur, je suspendais mon jugement jusqu'à ce que je pusse trouver d'autres personnes instruites du point qui formait la difficulté. Sur quelques lieux importans, j'ai le témoignage réuni de près de cent habitans du pays, auquel je me suis conformé, et j'ai montré ma carte à un homme qui avait l'habitude de voyager dans le Sindhy et dans la province de Ketch-Gondava. Après que je lui eus expliqué la position de Haïder-Abad, capitale de la première de ces contrées, il indiqua, avec une précision étonnante, chaque lieu qui lui était nommé. Le Sindh avait fixé mon attention particulière, et je puis assurer que le cours de ce fleuve est tracé avec aussi peu d'erreur qu'il est possible d'en commettre dans une opération de ce genre, quand on n'a pas eu recours aux mesures géodésiques. Une partie de son cours a été néanmoins déterminée par cette méthode, par M. Maxwell, capitaine de la marine de Bombay. Ayant trouvé que les rapports des indigènes coïncidaient avec le résultat de ses déterminations, et avec ce que j'avais vu moi-même, c'était un argument en faveur de la confiance que l'on pouvait avoir dans tout le reste. Ma description géographique et historique de la province persane de Kerman est tirée en partie de manuscrits persans, en partie d'informations orales, en partie enfin du fruit de mes observations, quand je l'ai traversée.

RELATION
D'UN VOYAGE
DANS
LE BÉLOUTCHISTAN,
ET
DANS UNE PARTIE DE LA PERSE,

FAIT, PENDANT QUELQUE TEMPS, SOUS LE DÉGUISEMENT D'UN PÈLERIN MAHOMÉTAN.

CONTENANT

Des Anecdotes et des Descriptions propres à faire connaître les Mœurs et les Usages des Habitans, avec leur division en Tribus, etc. etc.

RELATION
D'UN VOYAGE
DANS
LE BÉLOUTCHISTAN,
ET
DANS UNE PARTIE DE LA PERSE.

INTRODUCTION.

Projets du gouvernement français sur l'Inde. — Ambassade en Perse. — Emissaires. — Le brigadier-général Malcolm et sir Harford Jones envoyés à Téhéran. — Objet de la mission de ce dernier. — Instructions du général Malcolm. — Son ambassade contre-mandée. — Il est nommé de nouveau. — Objet que le gouvernement anglais avait en vue. — Le capitaine Christiè et l'auteur, M. Pottinger, offrent leurs services. — Ils sont acceptés. — Instructions et arrangemens. — Obstacles supposés et prévus. — MM. Christiè et Pottinger accrédités comme agens d'un marchand de chevaux. — Préparatifs du voyage.

Depuis long-temps Buonaparte annonçait hautement ses projets hostiles contre les éta-

blissemens anglais dans l'Inde; mais, en 1807 et 1808, il les poursuivit si ouvertement et avec tant d'activité et de résolution, que le gouvernement anglais, tant en Europe qu'en Asie, jugea qu'il était absolument nécessaire de prendre des mesures pour combattre ces efforts. A la fin de 1807, une ambassade française avait été reçue par la cour de Perse avec des marques éclatantes d'amitié et d'attention, et les émissaires de cette nation furent employés avec une diligence extrême à recueillir toutes les connaissances locales qui pouvaient tendre, de quelque manière que ce fût, à assurer le succès final de l'objet que l'on avait en vue.

Au mois de février 1808, le brigadier-général Malcolm fut en conséquence expédié comme envoyé au monarque persan, par le comte Minto, gouverneur-général de l'Inde; en même temps, sir Harford Jones fut envoyé d'Angleterre avec le même caractère, et muni de lettres de créance sanctionnées par S. M. le Roi de la Grande-Bretagne : mesure adoptée pour lui procurer, dans ses négociations avec le chef de l'empire persan, un poids et une considération auxquels il n'était guère pro-

bable que le représentant d'un gouvernement secondaire, quels que fussent d'ailleurs son rang et sa dignité, pût jamais prétendre.

Les instructions que le général Malcolm reçut du gouvernement du Bengale, lui indiquaient en général les avantages que l'on pouvait espérer en prenant tous les moyens possibles de connaître la nature et les ressources des pays qu'une armée enropéenne aurait à traverser pour envahir l'Inde; elles l'autorisaient aussi à employer, en qualité d'aides politiques ou d'observateurs, tel nombre d'officiers qu'il jugerait nécessaire pour remplir complétement l'objet de son voyage.

Des événemens subséquens, sur lesquels il serait entièrement étranger au sujet de cette Relation de s'arrêter, engagèrent le gouvernement suprême de l'Inde à rappeler sir John Malcolm, et à ajourner sa mission jusqu'à la fin de 1809. Ce fut alors qu'il arriva pour la seconde fois à Bombay, afin de se rendre dans la capitale de la Perse. Le capitaine Charles Christiè du 5ème. régiment d'infanterie cipaye de Bombay et moi nous venions d'arriver du Sindhy, où nous avions accompagné l'envoyé du

gouverneur-général. Dès que nous fûmes instruits du plan que l'on avait formé d'explorer les contrées situées entre l'Indoustan et la Perse, nous nous offrîmes pour tenter le voyage décrit dans les pages qui suivent.

Nos services ayant été acceptés, et l'autorisation du gouvernement de Bombay ayant été obtenue pour être employés en cette qualité, le général Malcolm me dit de me mettre sous les ordres du capitaine Christie, auquel il avait donné directement ses instructions. La teneur de ces instructions était indéfinie, ainsi que le demandait la nature du service que nous allions entreprendre. Elles fixaient notre attention sur les points principaux qui devaient le plus probablement mériter d'être connus du gouvernement, et entrer dans les vues de la politique éclairée qui avait approuvé la mesure primitive; mais en même temps elles nous autorisaient pleinement à choisir, relativement à notre marche, à notre manière de voyager, et à notre destination finale, en un mot pour tous les points moins importans, tel plan de conduite que les circonstances où nous nous trouverions, rendraient convenables; elles n'étaient

péremptoires que pour nous rappeler que nous devions préférer notre conservation personnelle à toute autre considération.

On avait observé en général que le principal obstacle à la réussite d'entreprises semblables avait pris naissance dès leur commencement, parce qu'il provenait de la grande difficulté que l'on éprouvait à avancer en suivant premièrement la côte de la mer, où l'on sait que la plupart des Asiatiques sont plus soupçonneux et plus incivils pour les Européens, qu'à une certaine distance dans l'intérieur. On pensa donc qu'il serait de la plus haute importance pour nous de prendre des arrangemens pour partir d'abord du port où nous aborderions; et nous fûmes assez heureux d'en conclure un contre lequel il ne pouvait pas s'élever d'objection.

Un négociant indou, très-considéré et très-riche, nommé Sounderdji-Sioudji, qui depuis plusieurs années avait l'entreprise de fournir des chevaux aux gouvernemens de Madras et de Bombay, pour la remonte de la cavalerie de ces deux présidences, ayant été consulté sur la meilleure manière de voyager que nous devions

adopter, offrit de nous donner des lettres de recommandation et des lettres de change, en nous accréditant comme ses agens, et nous envoyant à Kélat, capitale du Béloutchistan, pour y acheter des chevaux. Il observa que de cette ville nous pourrions suivre la route que la connaissance des lieux nous indiquerait, et que même, dans le cas extrême où nous serions forcés de fuir, nous pourrions, pour gagner la côte de la mer, tenir un chemin différent de celui que nous avions pris en venant, et nous assurer très-probablement par là le moyen de voir une grande partie du pays.

Il proposa donc ses lettres, et désigna un de ses goumachtéh ou agens indous, nommé Pitemberdas, pour nous accompagner jusqu'à Kélat, afin de donner une plus grande apparence de vérité à la qualité ostensible que nous prenions, M. Christiè et moi. Il choisit aussi pour le même objet deux Indous, qu'il engagea au secret par des présens considérables, et qui se montrèrent dans la suite d'une fidélité et d'une honnêteté exemplaires. On nous pourvut encore d'une somme considérable d'argent en sequins de Venise pour notre dernière res-

source, dans le cas de la plus extrême nécessité. Nous la mîmes dans des ceintures nouées autour de notre corps, par-dessous nos habits; enfin, par supplément à cette provision d'espèces, M. Christie fut autorisé à tirer des lettres de change sur le gouvernement de Bombay, en faveur de Sounderji-Sioudji, pour telle somme qu'il jugerait nécessaire. Rien ne fut donc oublié dans nos préparatifs pour nous mettre à même de surmonter les obstacles et de nous tirer des embarras et des dangers. Le mois de décembre 1809 fut employé à ces mesures préparatoires. Je vais commencer ma narration, le jour même que nous quittâmes la présidence de Bombay.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bombay. — Notre troupe. — Notre déguisement. — Nous touchons à Porebender. — Le Guzarat. — Le fleuve Sindh ; apparence de ses eaux. — Arrivée à Sonminy. — Village du Cheïk Kaladj. — Aspect du pays. — L'auteur et son compagnon découverts. — Ils en évitent les conséquences. — Béla. — Correspondance avec le djam, ou chef. — Lettre venue du Sindhy. — Son objet. — Visite au djam. — Description de Béla. — On cherche à découvrir qui nous sommes.

Le 2 janvier 1810, dans la soirée, nous nous embarquâmes à Bombay, le capitaine Christiè et moi, dans un petit navire ouvert du pays, qui avait été frété pour nous transporter au port de Sonminy. Nous mîmes aussitôt à la voile. Le lendemain matin, nous trouvâmes qu'indépendamment de l'équipage du bâtiment, notre troupe était composée de deux domestiques indous, d'un goumachtéh ou agent de Sounderdji et de son aide, enfin de plusieurs ma-

quignons afghâns qui retournaient dans leur pays, et à qui nous avions accordé le passage, pensant qu'une telle connaissance pourrait nous être utile en débarquant.

Il faisait très-sombre quand nous montâmes à bord : comme nous eûmes bon vent, et que nous fîmes de la route pendant la nuit, nous craignîmes moins d'être reconnus par nos compagnons de voyage. Au reste, nous réussîmes si bien à nous déguiser en changeant en partie l'habillement européen pour celui du pays, que, quoique les Afghâns jugeassent d'après notre teint que nous étions Européens, ils ne soupçonnèrent nullement notre qualité réelle. Nous trouvâmes qu'il y en avait quelques-uns de polis et d'intelligens; ils nous donnèrent des renseignemens qui alors nous intéressèrent beaucoup, et qui par la suite nous furent très-utiles en nous guidant pour former notre plan de conduite.

Le 7 janvier nous eûmes connaissance de Djounagor, sur la côte de Guzarat; le pays est très-élevé. Le lendemain, nous mouillâmes à Porebender. Notre véritable motif pour aborder en ce lieu, était d'avoir un entretien avec Sounderji, qui s'y trouvait de la part du gouver-

nement de Bombay, pour conclure des arrangemens politiques avec le rajah. Nous prétextâmes que le manque d'eau nous avait forcés d'entrer dans ce port. Aussitôt que le bâtiment fut à l'ancre, M. Christie et moi nous allâmes à terre; nous y restâmes deux jours chez le capitaine Maxfield attaché à la marine de la Compagnie, et remplissant alors les fonctions de chef de la douane. Nous parvînmes aussi à éluder la vigilance et la curiosité des Afghâns, qui crurent que nous passions notre temps dans la maison occupée par Sounderdji.

Porebender est bâti sur une crique de la côte sud-ouest du Guzarat. C'est une ville grande et bien peuplée; elle fait un commerce considérable avec Bombay, le Sindhy, et la côte de Malabar: le pays des environs est plat comme dans tout le reste de la province, à l'exception d'une chaîne de montagnes éloignée de la ville d'environ quatorze milles.

Le 10 nous partîmes de Porebender, et nous fîmes de nouveau route au nord-ouest. Le vent soufflait de l'est bon frais. La nuit fut très-froide, et la rosée fut si abondante que tout était aussi mouillé que s'il eût plu. Le 15, à midi,

nous eûmes le plaisir de voir la côte du Sindhy, et nous nous en trouvâmes tout proches. Le pays est bas et uni ; mais, avant de l'apercevoir, nous étions certains de n'en être pas éloignés, par la vue d'un phénomène que présente la mer, et bien fait pour alarmer les personnes qui en ignorent la cause. Il est dû à l'immense volume d'eau qui sort par l'embouchure du Sindh, et qui cause une agitation confuse, ce qui, ajouté au changement de couleur de la mer, donne l'idée d'un banc sur lequel il n'y aurait que quelques pouces d'eau ; cependant, à la sonde, on en trouva plusieurs brasses. A huit heures du soir nous passâmes entre le cap Moouari (Monze), et l'île Tcholna (Tchilney). Nous tînmes le milieu du canal, qui n'a pas plus d'un quart de mille de largeur, mais qui est profond, et exempt de tout danger : à la clarté de la lune, l'île et la côte opposée nous parurent entièrement stériles ; la première n'a ni eau douce, ni verdure.

La baie de Sonminy, où nous entrâmes alors, est formée par le cap Monze et l'île Tchilney d'un côté, et le cap Orbou (Arabah) de l'autre ; c'est une belle étendue d'eau que l'on

dit exempte de rochers et de bancs ; elle peut offrir un excellent mouillage aux flottes les plus nombreuses. Elle est fameuse comme ayant été le rendez-vous de celle de Néarque, qui fut pendant long-temps à l'ancre, à l'abri de l'île et du continent. La description que le docteur Vincent donne, d'après Arrien, du port d'Alexandre, correspond si parfaitement avec son état actuel, qu'il fournit une preuve éclatante de l'exactitude de l'historien grec.

Le 16, à une heure après midi, nous mouillâmes à la barre du Pourally, le village de Sônminy nous restant au nord-est à la distance d'environ deux milles. Nous attendîmes là jusqu'à trois heures que la marée montât : nous nous remîmes en route, et à cinq heures nous mouillâmes tout contre le village. Ayant envoyé le goumachtéh indou à terre, il revint bientôt après avec une pirogue pour notre bagage, et amena un autre agent de Sounderji, que nous fûmes bien aises de rencontrer en ce lieu, parce qu'étant, l'année précédente, allé dans le Béloutchistan pour y acheter des chevaux, il était en état de nous donner des renseignemens. D'après ses conseils, nous ne dé-

barquâmes que le soir, et nous fûmes conduits à la maison de Rana-Sit, qui était idjarâdâr, ou fermier de la douane. Nous trouvâmes cet homme assis devant un grand feu avec des négocians indous. On nous présenta à lui comme des Européens au service de Sounderdji. Il nous reçut très-poliment; et, après les civilités ordinaires, il nous dit que, plein du désir de rendre service à notre maître, il pensait qu'il ne pouvait y parvenir plus efficacement qu'en nous traitant bien, et qu'en conséquence nous n'avions qu'à lui donner nos ordres. Nous le remerciâmes de son obligeance; et, après être restés assis quelques minutes, nous fûmes menés dans une petite hutte : c'était cependant une des meilleures du village, et elle avait été préparée pour nous recevoir. Nous y mangeâmes pour notre souper des galettes de froment et du lait que l'idjarâdâr nous avait envoyés. Nous nous endormîmes ensuite en goûtant le plaisir de nous trouver sous un couvert grossier à la vérité, mais c'était un luxe dont nous n'avions pas joui à bord de notre embarcation qui n'avait ni cabane, ni tente pour nous mettre à l'abri du soleil ou de la rosée.

Le 17, nous fîmes subir une métamorphose complète à nos personnes, en nous faisant raser la tête; et adoptant entièrement le costume des habitans du pays. Rana-Sit vint à notre hutte, M. Christiè le pria de nous accompagner à Béla, principale ville du pays, et résidence du chef : il y consentit, nous offrit ses services pour nous faire arriver à Kélat, capitale de tout le Béloutchistan, et fut d'ailleurs d'une politesse minutieuse. Nous lui montrâmes un échantillon des différens objets que nous avions apportés du Bombay, pour faire des présens, et nous lui en demandâmes son avis; il nous dit que les chites seraient extrêmement prisées, et que nos petits objets en quincaillerie et en verre conviendraient aussi pour l'emploi que Sounderdji nous avait chargés d'en faire; cependant que si elles eussent été d'un travail plus fini, elles eussent fait plus de plaisir à ceux auxquels nous devions les offrir. Il n'approuva pas des serges écossaises que nous l'on avait conseillé de prendre; il les trouva trop ressemblantes à leurs kamelis, ou étoffes de laine faites dans le pays; mais nous reconnûmes ensuite que son idée était erronée :

car ces étoffes furent plus admirées que tout ce que nous apportions. Quand Rana Sit se leva pour s'en aller, il nous apprit qu'il avait chargé, la veille, un homme d'aller dans les bois ou djengles, chercher des chameaux pour nous et notre bagage; qu'il les attendait dans la nuit, et qu'il nous proposerait de nous mettre en route le lendemain pour Béla.

Comme c'était aujourd'hui la fête mahométane de l'Eid-êl-Corban, ou du Sacrifice, nous invitâmes à dîner tous les Afghâns, nos compagnons de voyage. Ils mangèrent avec une voracité extrême. Je ne m'aperçus pas que les Mahométans de ce lieu fissent aucune fête ou réjouissance; j'en attribuai la cause à leur pauvreté. Un des Afghâns, nommé Neknam, nous demanda le soir à entrer à notre service. Nous y consentîmes, parce qu'il était poli et intelligent, et qu'il avait voyagé dans tout le Béloutchistan comme maquignon.

18. Les chameaux n'étant pas arrivés, nous nous amusâmes à parcourir Sonminy. Je fus tout étonné d'y trouver un commerce si considérable, relativement à la chétive apparence et à la population de ce village. Le commerce est

entièrement dans les mains des Indous qui montrent une activité infatigable partout où on les rencontre. Ayant témoigné à l'un d'eux ma surprise du grand mouvement que je voyais près de la douane et au port, il me répondit que le commerce avait été quatre fois plus considérable jusque vers la fin de 1808. A cette époque, Sonminy fut ravagé et brûlé totalement par les djowasmés, pirates arabes, et il ne s'est pas encore remis de ce désastre.

Ce village est avantageusement situé sur la rive gauche du Pourally ; actuellement l'on y compte environ deux cent cinquante huttes ; il est absolument sans défense, et du côté de Béla il est dominé par des monticules de sable. Quand la mer est basse, il n'y a que deux brasses d'eau sur la barre qui est à l'embouchure du fleuve ; mais les bâtimens mouillent tout contre le village, par six et sept brasses d'eau. Les habitans vivent presque tous de la pêche, et à l'exception d'un petit nombre d'Indous, ils sont pauvres et misérables. Ils se procurent de l'eau fraîche en creusant dans le sable à un ou deux pieds de profondeur au-dessus de la ligne de la marée haute ; mais il faut la tirer de ce trou

à mesure qu'elle s'y amasse, autrement elle ne tarde pas à devenir saumâtre. Le même trou ne peut pas non plus servir deux fois, à moins qu'il n'ait été comblé et creusé de nouveau. Les meilleures maisons de Sonminy sont en charpente et en briques séchées au soleil. Les huttes les plus communes sont faites de claies en branches de tamarisc, enduites de boue. Les toits sont de forme conique, généralement mal façonnés et d'un chaume que fournit une espèce de graminée grossière. Dans la seconde partie de cet ouvrage j'aurai occasion de parler de la nature du commerce, des revenus et des productions de la province de Lots ou Lotssa, dont Sonminy est le seul port de mer; ainsi je ne dirai rien à présent sur ces matières, et je continuerai ma narration.

19. Aujourd'hui après déjeuner, les Afghâns nous ont amené un négociant de Candahar pour nous représenter les risques que nous courions en allant directement de Béla à Kélat, et nous recommander de suivre la route par le Sindhy, qu'il avait prise pour venir. Ils ne purent pas néanmoins nous persuader d'en faire autant, quoique le négociant employât

tous les raisonnemens possibles, et nous annonçât que la première tribu de Béloutchis que nous rencontrerions sur notre chemin, étaient les Bezendjas « qui, dit-il, ne s'embarrassent ni de Roi, ni de Khan, ni de Dieu; mais assassinent et pillent tout homme et tout objet sur lesquels ils peuvent mettre la main. » Nous évitâmes de donner un refus positif à ce conseiller, ce qui le rendit si importun, que nous finîmes par lui dire que nous n'avions pas la faculté du choix; Sounderdji nous ayant ordonné d'aller d'abord à Béla. En nous entendant parler ainsi, il s'écria qu'il souhaitait que nous ne fussions pas les victimes de notre témérité, et prit congé de nous. Le bagage avait, dès le point du jour, été expédié pour Laïary, la seconde ville de la province; et à deux heures après midi, nous le suivîmes. A quatre heures et demie nous avions parcouru huit milles à travers un marais salé entremêlé de bouquets de tamarisc et d'autres arbres, désignés par le nom général de djengles. En plusieurs endroits les incrustations salines rendaient le sol entièrement blanc. Nous eûmes le déplaisir d'y rencontrer notre bagage qui nous y attendait, et comme

les chameaux qui les portaient avaient besoin de repaître, nous fûmes forcés de descendre de nos montures, et de nous joindre à d'autres voyageurs qui se reposaient à l'ombre de buissons peu élevés; parmi eux se trouvaient nos Afghâns.

Pendant que nos serviteurs faisaient cuire du pain, les Afghâns vinrent en corps, et nous pressèrent, de rechef, de prendre la route du Sindhy pour aller à Kélat; mais nous les réduisîmes au silence tout d'un coup, en leur déclarant que nous étions décidés à visiter Béla, même avec la certitude, au lieu de la probabilité, d'être contraints à rebrousser chemin de ce lieu. Sur cette déclaration, Neknam, notre nouveau domestique, nous dit que, comme il avait quelques effets avec lui, et que nous étions si obstinément enclins à suivre une détermination qui ne pouvait manquer de causer notre perte, il se voyait obligé de se séparer de nous, et prendre, pour entrer dans le Sindhy, la route du Lokh ou passage dans les montagnes, qui se divise de l'autre chemin près du lieu de halte où nous étions. « Cependant, ajouta-t-il, nous » nous reverrons à Kélat, s'il plaît à Dieu,

« pourvu que vous échappiez à ces brigands de « Bezendjas ; et, si vous le souhaitez, je vais lais- « ser avec vous un ou deux de mes compatriotes, « qui sont des hommes auxquels on peut se « fier, et qui sacrifieront leur sang pour vous « servir. » Par malheur, comme nous l'éprouvâmes ensuite, nous acceptâmes cette dernière proposition, et deux de ces gens s'étant en conséquence offerts volontairement à nous accompagner, nous dîmes adieu aux autres après souper, et nous fîmes ensuite près de huit milles jusqu'au petit village de Cheïk-ka-Radj, où nous prîmes sans cérémonie possession d'une étable vide, que nous découvrîmes par hasard; car tous les habitans du lieu étaient endormis. C'était le premier endroit, depuis notre départ de Sonminy, où nous trouvions des indices d'habitations; tout le pays intermédiaire n'offre qu'un marais salé, sans interruption. Nous avions suivi la direction du nord, et parcouru une distance que j'estime à 15 milles et demi.

20. Un banian, ou marchand indou, qui retournait de Béla à Sonminy, est venu ce matin en passant, nous rendre ses devoirs. Il nous a donné une nouvelle bien satisfaisante, c'est que

la route entre Béla et Kélat est passable, fait que les assurances répétées des Afghâns qui nous déclaraient qu'elle ne l'était pas, à cause des Béloutchis-Bezendjas, nous avait dernièrement portés à révoquer en doute. Vers une heure après midi, nous remontâmes sur nos chameaux, et à cinq heures, nous arrivâmes à Outel, village bien bâti, propre, et contenant environ quatre cents maisons. La route était en général assez bonne, le pays en friche et absolument plat, couvert en quelques endroits de broussailles impénétrables, au milieu desquelles j'observai des babouls (*mimosa farnesiana*), d'une dimension extraordinaire. Nous traversâmes deux petits ruisseaux, le Ouolta et le Sangani; le premier n'est qu'une branche du Pourally, dans lequel il se décharge de nouveau, après avoir fait un petit détour. Le Sangani était presque entièrement à sec dans l'endroit où nous le passâmes; son lit a environ trente-six pieds de largeur d'une rive à l'autre. Direction de la route, au nord; distance parcourue, neuf milles. A Outel, l'eau est dans des puits très-profonds; elle est excellente. Les habitans de ce village nous parurent contens

et heureux; ils possèdent des troupeaux immenses de brebis et de chèvres, indépendamment de leurs bœufs et de leurs chameaux.

Avant que nous fussions descendus de nos chameaux, le djemadar, ou chef du village, vint nous offrir une chèvre en présent; mais nous ne consentîmes à l'accepter qu'à condition de lui faire un don équivalent. Nous apprîmes ensuite que cette attention du djemadar venait de ce qu'un homme qui, l'année précédente, avait été porteur d'eau de l'ambassade au Sindhy, dont M. Christie et moi avions fait partie, nous avait reconnus, et avait aussitôt publié cette découverte. Nous réussîmes cependant à éviter les conséquences fâcheuses qui auraient pu en résulter, en avouant le fait, et en assurant qu'ensuite nous étions entrés au service de Sounderdji, fable qui fut reçue sans qu'il s'élevât la moindre question sur sa probabilité.

21. Nous avons quitté Outel vers midi, et un peu après six heures du soir, nous avons fait halte à Ouërira, misérable village qui n'avait pas plus d'une douzaine de maisons ou plutôt de hangards. Nous entrâmes dans celle d'un teinturier pour y passer la nuit. Nous avions

voyagé un peu au nord-est et traversé un pays stérile, plat et sablonneux. Nous avions vu deux puits; l'eau en était saumâtre et peu abondante. Distance parcourue, dix-huit milles.

22. A quatre heures nous sommes arrivés à Béla, éloigné de dix milles et demi de notre dernière halte. Le pays était très diversifié, dans quelques parties couvert de halliers épais, dans d'autres stérile et nu, enfin très-bien cultivé dans le voisinage de trois à quatre villages que nous aperçûmes.

Vers le milieu du chemin, nous avons traversé le cimetière dans lequel on enterre les parens du djam ou chef du pays. Deux de ces tombeaux ont de petites coupoles en pierre de taille apportée des montagnes voisines; ils sont, ainsi que plusieurs des sépultures, ornés de cailloux blancs et noirs arrangés de manière à offrir de courtes phrases du Koran, et des encadremens en guirlandes : ce qui produit un effet bizarre mais agréable.

En approchant de la ville de Béla, nous avons vu que c'était un jour de fête. Le djam était sorti pour prendre le divertissement de la course de chevaux, passe-temps chéri de ces

peuples. Dans ces occasions, tout habitant qui peut se procurer un chameau ou un cheval, l'enfourche, et se met à galoper dans tout le pays. La vitesse du pas des chameaux, quand on les force à prendre cette allure, est presque incroyable; elle me frappa d'étonnement la première fois que j'en fus témoin; car j'avais bien entendu beaucoup d'histoires extraordinaires sur la course des chameaux, mais je la traitais de pure plaisanterie.

Le djam étant revenu dans la soirée, nous avons ordonné à Toulsia, agent de Sounderdji, que nous avions rencontré à Sonminy, d'aller annoncer notre arrivée à ce chef, et lui demander la permission de rester quelques jours à Béla. Le djam reçut très-poliment notre messager, et non seulement autorisa notre séjour, mais il promit même de nous rendre tous les services qui seraient en son pouvoir pour nous faire aller plus loin. C'était gagner tout d'un coup un point de la plus haute importance, et qui nous fit le plus grand plaisir, ayant supposé que le djam éleverait des objections sur la continuation de notre voyage.

Notre ami l'idjarâdâr de Sonminy était ar-

rivé avant nous à Béla par une route différente, et avait préparé, pour nous recevoir, sa propre maison, qui était très-retirée et commode, ayant à sa façade un mur et une porte. Quoiqu'elle ne fût composée que d'une grande salle avec un vérandah ou portique, et deux cabinets, c'était bien plus que ce que nous pouvions exiger dans notre humble qualité de serviteurs de Sounderdji.

23. Ce matin, Toulsia nous a appris que Rana Sit venait de lui lire une longue lettre qu'il recevait à l'instant de Kératchi, dans le Sindhy, pour lui représenter combien il était impolitique de sa part de se prêter à admettre des agens du gouvernement anglais dans le territoire du djam son maître, et pour lui recommander de nous embarquer par force sur un bâtiment, et nous renvoyer à Bombay avec tous les gens qui nous avaient accompagnés, de quelque espèce ou caste qu'ils fussent. Cette lettre était écrite par Déridna Sit, négociant indou qui avait retiré de gros profits de ses liaisons avec le gouvernement et les agens de la Compagnie; il ajoutait que, malgré les projets mercantiles que nous annoncions, nous

ne pouvions réellement en avoir qu'un seul, celui d'examiner le pays sur lequel la Compagnie avait des vues hostiles; que, l'année précédente, elle avait fait aller à grands frais un envoyé dans le Sindhy pour le même objet, mais que les émyrs avaient pris des mesures pour repousser toutes les tentatives que les Anglais pourraient faire. Toulsia, pour répondre à ces assertions, montra simplement à Rana Sit les lettres de crédit et de recommandation dont M. Christiè et moi nous étions munis, comme agens de Sounderdji. Rana Sit en parut parfaitement satisfait. Mais, pour plus de précaution, nous dîmes à Toulsia de saisir une occasion favorable de montrer à l'idjârâdar que le motif de son correspondant, pour lui écrire la lettre en question, était sans doute la crainte que, sous les auspices du gouvernement anglais, dont Sounderdji notre maître était un serviteur, le port de Sonminy n'enlevât bientôt une partie, sinon la totalité du commerce qui passait actuellement par Kératchi dans le Sindhy.

Vers une heure et demie, on nous envoya chercher pour rendre nos devoirs au djam. Nous le trouvâmes assis dans son dorbar ou

salle d'audience, et entouré d'environ cent cinquante personnes, dont le plus grand nombre avait été attiré par la curiosité; car les gens de sa suite n'en formaient que la plus petite partie. Il nous reçut très-civilement; se leva quand nous entrâmes et quand nous sortîmes. Dans le courant de la conversation il nous adressa plusieurs questions ingénues, mais piquantes sur la religion, les mœurs et les castes des Anglais; il nous demanda si les Francais avaient des usages semblables; il nous dit qu'il avait entendu parler ceux de ses sujets qui avaient été dans l'Inde, de nos guerres continuelles avec cette nation, et de notre supériorité sur mer, et demanda si nous la conservions encore; il s'informa aussi du nom du roi d'Angleterre, de l'organisation et de la force de sa marine, et de son armée de terre, de la distance de sa capitale à Constantinople, de la forme du gouvernement, etc.

Nous fîmes à toutes ces questions les réponses les plus claires que nous pûmes pour le moment; mais la même simplicité qui les avait dictées, nous mettait dans une impossibilité totale de lui faire comprendre parfaite-

ment les différentes choses dont il avait parlé; plusieurs de nos descriptions lui causèrent une surprise inconcevable, et il en appela aux deux Indous qui nous avaient accompagnés, pour que leur témoignage confirmât nos discours. Ils lui assurèrent que nous n'avions exagéré en rien dans ce que nous avions rapporté sur les choses dont ils avaient eu connaissance; mais il secoua la tête d'un air d'incrédulité, en disant: « vous me parlez d'un navire qui peut porter « cent canons et mille hommes, cela est mo- « ralement impossible; où ces derniers trou- « vent-ils à manger et à boire? Le Roi a à peine « autant de canons dans son top-khanéh ou « arsenal; et les équipages de deux de ces bâ- « timens envahiraient tout mon pays. » Nous lui affirmâmes de nouveau la vérité de tout ce que nous lui avions dit sur la marine anglaise, et nous lui exposâmes brièvement ce qu'elle avait fait dans la bataille de Trafalgar: « puis- « que vous dites que les choses se sont passées « de la sorte, répondit-il, je suis obligé de le « croire; mais si le saint prophète l'eût ra- « conté, les Noumris, habitans du Lotssa, lui « en eussent demandé la preuve. »

Il s'enquit ensuite de nos desseins et de nos désirs. Nous lui apprîmes, d'une manière assez détaillée, que nous étions au service de Sounderdji, négociant indou de Bombay, qui nous avait envoyés acheter des chevaux, et les amener ensuite vendre dans l'Indoustan : nous finîmes par lui dire que nous comptions sur sa bonté pour nous aider à aller à Kélat. Il ordonna aussitôt à son dyvân ou intendant de nous procurer les guides et les domestiques nécessaires, et de presser tout pour notre départ : « Cependant, dit-il, en se tournant vers nous, vous « feriez bien mieux de rester un mois ou six semaines avec moi pour éviter le froid, qui est « maintenant si rigoureux à Kélat, qu'il pour« rait bien vous faire tous mourir. » Nous répondîmes que notre pays était extrêmement froid, et que, par conséquent, nous y étions faits, et préparés à tout ce que nous pourrions éprouver, en gravissant immédiatement les montagnes. « Cela est vrai, reprit-il ; mais vous « devriez avoir quelques égards pour ceux qui « doivent aller avec vous : néanmoins, comme « il paraît que vos affaires ne comportent pas « de délai, vous pouvez faire vos préparatifs. Je

« vous donnerai des lettres pour quelques chefs « des pays que vous devez traverser. Je vais « aussi expédier aujourd'hui un messager chargé « d'amener Rahmet-Khan, chef de la tribu Bé- « zendja des Béloutchis; il vous conduira lui- « même à travers son pays, où l'on court le plus « de risques de la part des voleurs. » Il ajouta que nous pouvions nous retirer. Nous sortîmes extrêmement satisfaits d'un accueil si amical et si favorable à nos desseins.

Le djam nous prouva, dans cette visite, qu'il était un homme fin, plein du désir de s'instruire. Il a très-bonne mine; il parlait le persan assez couramment, et quand il ne comprenait pas bien clairement nos explications, il en demandait le sens en sindhyen à un de nos Indous. Il était assis sur un gaddi ou coussin d'étoffe blanche, sans aucune espèce de joyau ou d'ornement; il était tout simplement vêtu d'un elkhaliq de kimkhabé rouge : c'est une veste croisée à longues manches, qui est juste à la taille, et se termine aux hanches; elle a des basques qui tombent jusqu'au gras de jambe, et elle se croise sur le corps de droite à gauche. Le kimkhabé est une espece de satin mince, broché en points

ou en fleurs d'or ou d'argent. Le turban du djam, quoique d'un volume considérable, n'était cependant pas d'une circonférence comparable à ceux des Sindhiens en général; son épée et son bouclier étaient étalés sur le tapis, devant lui; son fils et ses deux frères étaient assis à ses côtés. Tout ce monde-là avait un air de pauvreté, dont aucun d'eux ne paraissait honteux, et qu'il ne semblait pas non plus en peine de cacher. Le dorbar où nous fûmes reçus était une grande pièce ouverte, élevée de quelques pieds au-dessus du sol; le toit, plat, était en terre, et soutenu sur quelques perches crochues, encore brutes, telles qu'on les avait coupées dans les bois. Il n'y avait pas la moindre apparence de cérémonial, ni même d'ordre; pas de tchobdars ou porte-bâton, ni de cipayes. Les personnes assises autour du djam énonçaient, sans se gêner, leurs observations et leurs opinions sur ce qui se disait; mais, en même temps, chacun avait pour ce chef des égards et une attention, qui témoignaient assez l'amour et le respect que l'on a pour lui.

Pendant que nous étions dans le dorbar, un Arabe remit une lettre, qui fut lue tout haut,

suivant un usage général dans tous ces pays; elle était relative à un navire appartenant à l'iman de Mascat, jeté assez récemment sur la côte, près de Sonminy, et des débris duquel on avait retiré quelques objets de peu de valeur. L'iman demandait qu'ils fussent remis à ses sujets. Le dyvân donna aussitôt, à haute et intelligible voix, dans le dorbar public, des ordres à cet effet. Je remarquai que la lettre, écrite en persan, était conçue dans un style très-respectueux, et exempt de toute fierté de la part de l'iman. Le djam parut attacher beaucoup d'importance à ce point; car il se fit soigneusement interpréter, par son mounchi, la lettre en djedgali, qui est le dialecte usuel de ce pays.

En revenant du dorbar à notre logis, nous traversâmes le Bazar, qui était extrêmement propre et bien rangé. Les rues sont étroites; mais la situation de la ville, sur un rocher élevé, doit les rendre très-sèches, même par les temps les plus humides; car la pluie n'y peut pas séjourner un moment. Béla est bâti sur la rive droite du Pourally. Environ un tiers de la ville, du côté du nord-ouest, est enceint d'un mur en terre passablement bon; le reste est absolument

sans défense contre une attaque, soit de cavalerie, soit d'infanterie. On y compte à peu près deux mille maisons, dont environ trois cents appartiennent aux Indous, qui, sous le gouvernement doux et équitable du djam, jouissent de beaucoup de sûreté et de protection pour leur commerce.

De retour au logis, nous reçûmes la visite de plusieurs négocians de Moultan et de Chikârpour (1). Nous causâmes avec eux fort au long sur toutes sortes de sujets liés au commerce. Après les avoir régalés de bétel, suivant l'usage du pays, nous les congédiâmes fortement prévenus en faveur de notre habileté et de nos connaissances commerciales. J'eus beaucoup de peine à ne pas éclater de rire durant cette conversation, lorsque M. Christie entama une dissertation très-longue et très-détaillée sur les marchandises qui convenaient le mieux pour vendre à Bombay, ou plutôt dans l'Indoustan.

(1) Moultan, ville grande et commerçante, capitale de la province de ce nom, dans le Pendjab: Chikârpour, située à l'est de Kélat, sur la rive occidentale du Sindh, est une ville également remarquable par son commerce.

Nos hôtes écoutaient cette énumération avec une attention qui attestait la confiance qu'ils y ajoutaient. Nos Indous même commencèrent à douter du témoignage de leurs sens; et quand les négocians nous eurent quittés, ils furent très-surpris de trouver que M. Christiè avait, tout le temps, conversé sur un sujet dont on pouvait dire, dans le fait, qu'il n'avait aucune connaissance. Au reste, cet artifice, quelque insignifiant qu'il paraisse, eut par la suite des résultats fort avantageux pour nous. Il eût, après cela, été presque impossible de persuader aux commerçans de Béla que nous avions pris une qualité étrangère à ce que nous étions réellement.

24. Le dyvân ou intendant du djam vint le matin nous faire les complimens de son maître, et s'informer de notre santé. Nous fûmes fâchés de ce qu'il nous traitait avec cette sorte de respect; car elle décelait un soupçon sur la vérité de ce que nous lui avions dit la veille, que nous étions au service de Sounderdji. Cependant, pour obvier à ces mauvais effets autant qu'il était possible, nous fîmes une réponse pleine de soumission. Deux heures après que le

dyvân fut sorti, nous envoyâmes au djam un présent, dont il fut singulièrement satisfait (1).

L'après midi, la crainte que nous avions d'être connus fut confirmée par une visite que nous reçûmes de Djam Dérya Khan, le frère aîné du djam, qui insista pour que nous restassions assis avec lui, à causer pendant deux heures. C'est un homme de moyen âge, qui a bonne mine, de la douceur et de la politesse dans ses manières, en comparaison de la plupart de ses compatriotes; mais qui se met très-mesquinement : cela ne doit pas étonner, car, ainsi que nous l'avons appris plus tard, il n'a pour

(1) Voici en quoi consistait ce présent :

Une pièce de soie de la Chine;
Une pièce de perkale d'Europe;
Huit tasses à café, avec leurs soucoupes;
Huit jattes de porcelaine;
Huit gobelets en cristal, à facettes;
Une pièce de soie de l'Inde;
Six couteaux communs;
Deux paires de ciseaux communs;
Une livre de poudre à tirer;
Une petite lunette;
Une paire de pistolets d'arçon.

vivre qu'une mince pension, qui équivaut à 1,500 roupies (environ 4,000 francs). Fait qui montre le genre de vie simple et frugal de ces hommes; ce chef en fournit un exemple frappant, puisqu'il est le troisième en rang dans le pays, et qu'on le regarde comme le chef de l'armée, quand elle est rassemblée. On lui accorde alors un petit supplément à sa pension, indépendamment de l'usage de deux chevaux du haras du djam. Il nous donna, sans que nous l'eussions demandé, des détails sur les sources du revenu et sur la nature du gouvernement du pays de son frère, le mettant en contraste avec ce qu'il nous avait entendu dire du nôtre, dans le dorbar; ce qu'il fit d'une manière qui prouvait qu'il ne manquait ni de bon sens, ni de discernement. Nous apprîmes par sa conversation qu'il était un chasseur adroit, et qu'il passait une grande partie de ses heures de loisir à courir après le gibier; que le goût de cet exercice lui faisait faire chaque mois plusieurs expéditions dans les montagnes pendant l'hiver, et que, dans une excursion de deux jours, il avait fréquemment tué à coups de fusil vingt à trente chèvres des montagnes (*bouzi-kouhi*).

Ces animaux sont très-difficiles à approcher, et fréquentent les précipices les plus dangereux et les plus inaccessibles. Leur chair est très-estimée, à cause de son goût et de sa délicatesse. Cette circonstance, ajoutée à la peine qu'il en coûte pour approcher cette bête fauve, engagea Dérya-Khan à citer la quantité qu'il en avait tuée, pour preuve de son habileté comme chasseur. Le djam et toute sa famille aiment beaucoup ce divertissement; et les réglemens, relatifs à la conservation de toute espèce de gibier pour l'usage des chefs, sont si stricts, que des arrondissemens particuliers dans les montagnes sont mis à part pour cet objet seul; et si un lion, un tigre ou tout autre gros animal digne d'être chassé par les chefs, se montre dans le pays, à telle distance que ce soit de Béla, on envoie aussitôt la nouvelle au djam, qui se met en route pour tuer la bête. En nous quittant, Dérya-Khan exprima le vœu que, durant notre séjour à Béla, il survînt un incident de cette nature, parce qu'il nous ferait monter deux de ses propres chameaux de selle pour l'accompagner à cette chasse. Cette visite nous plut beaucoup; car elle nous fournit sur les mœurs et les

usages des habitans du Lotssa des notions plus précises que toutes celles que nous eussions pu acquérir par une autre voie, durant notre court séjour dans cette province.

Une troupe de Brahouis ou Béloutchis montagnards arriva dans la soirée à Béla, conduisant une troupe d'à peu près soixante chameaux chargés de froment qu'ils amenaient de Benkar, petit village à sept journées de distance sur la route de Kélat. Nous allâmes au séraï et nous fîmes venir deux de ces hommes chez nous pour les questionner. Ils nous dirent qu'à moins d'avoir une caravane de grand prix, nous ne devions pas craindre beaucoup les Bezendjas, qui, ajoutèrent-ils, quoiqu'ils soient la terreur du pays, nous permettraient de passer sans nous inquiéter, moyennant un droit léger. Ils nous conseillèrent néanmoins, dans le cas où nous aurions beaucoup d'effets, d'aller par la route du Sindhy; mais comme c'était le contraire, cette information nous encouragea dans notre résolution de prendre la route directe.

25. Nous avons acheté quatre chameaux à un prix très-modéré; et nous nous sommes oc-

cupés des préparatifs de notre voyage, ayant reçu un message du dyvân du djam qui nous annonçait que l'on attendait à chaque instant l'arrivée du chef des Bezendjas, et que nous quitterions Béla aussitôt après. Cela nous fit grand plaisir, et nous répondîmes que nous étions tout prêts. Vers quatre heures du soir le djam passa à cheval devant notre maison, et nous fit prier de sortir pour s'informer de nos nouvelles. Il était monté sur un beau cheval dont le harnais était orné de soie de couleur; il avait à sa suite une trentaine d'hommes armés, les uns montés sur des chevaux, les autres sur des chameaux. Son fils était sur un chameau, très-bel animal qu'il guidait avec beaucoup d'adresse et d'aisance, par le moyen de deux cordons de soie noués à des trous percés dans la partie cartilagineuse de ses narines de chaque côté. Les gens de la suite montés sur des chameaux, formaient une colonne régulière de deux hommes de front; les cavaliers étaient sur les flancs. Ils avaient pour armes des épées, des boucliers et des toufongs ou fusils à mêche.

26. Dans la matinée, le djam envoya cher-

cher Toulsia, notre Indou, et après quelques discours vagues, il lui dit : « Je vais vous en« tretenir sur un sujet dont je n'ai pas encore « parlé, et dont je ne causerai jamais avec per« sonne, pas même avec mon fils. Je ne crois « pas que les deux Anglais qu'il y a ici soient « des commerçans. Je n'ai ni le désir, ni le « dessein de m'informer de leurs plans ; mais « si ce sont des officiers, j'ai dû, quand ils sont « venus me voir, les considérer comme mes « égaux, et les traiter en conséquence. Je vous « prie donc de me dire ce qu'ils sont réelle« ment ; vous pouvez compter sur le secret le « plus inviolable, et s'ils appartiennent au gou« vernement anglais, j'aurai plus de plaisir à les « obliger. » L'Indou qui pénétra tout de suite le motif de la curiosité du djam, ne la satisfit pas, mais persista dans ce que nous avions dit d'abord que nous étions des serviteurs de Sounderdji. Le djam s'enquit ensuite du montant de nos gages, et demanda si, par notre crédit, il lui serait possible de se procurer de Bombay deux petits canons ou pièces de rempart. Toulsia lui répondit qu'il nous ferait part de ses désirs, et le quitta. Nous l'engageâmes à ré-

pondre que nous ne pouvions pas nous hasarder à faire des promesses, mais qu'à notre retour dans l'Indoustan, nous ne négligerions rien pour qu'on lui envoyât ce qu'il souhaitait.

Dans le cours de la soirée, le djam nous apporta cinq lettres de recommandation pour les différens chefs qui résident le long de la route au sud de Kélat. Elles avaient été écrites par les ordres du djam, et nous furent lues. Rana-Sit partit dans la nuit pour retourner à Sonminy; quand il vint prendre congé de nous, nous lui offrîmes une pièce de percale, une lorgnette, et quelques autres objets. Cet homme avait été d'une politesse extrême, et nous aurions été charmés de le mieux récompenser des services qu'il nous avait rendus; mais notre qualité supposée ne le permettait pas. Quelques momens avant qu'il nous quittât, nous eûmes la preuve la plus satisfaisante qu'il était persuadé de la vérité des projets que nous annoncions. Toulsia l'ayant accusé à dessein d'avoir expédié un agent à Benkar village sur la route de Kélat, pour acheter des chevaux, Rana-Sit avoua le fait, mais pour pallier une chose dont il s'imaginait que nous étions extrêmement cho-

qués, il protesta qu'il n'avait besoin que de chevaux de qualité inférieure; que dans tous les cas son agent avait ordre de ne pas aller au nord au-delà de Benkar. Nous apprîmes ensuite avec chagrin qu'il avait rappelé cet agent, ayant supposé que sa mission contrariait nos projets.

CHAPITRE II.

Départ de Béla. — Aspect du pays. — Bezendjas. — Retour à Béla. — Visite au djam. — Départ. — Contraste entre les Béloutchis et leurs voisins. — Province de Lots. — Ses habitans. — Evénemens arrivés en route. — Le Pourally. — Chemin dans les montagnes. — Province de Djalaouan. — Défilé étroit. — Froid rigoureux. — Pays très-pittoresque. L'Ournatch, rivière. — Ouèd, ville. — Rencontre d'un kheil, ou réunion de Brehouis. — Khozdar. — Benkar. — Glace. — Pays stérile. — Hautes montagnes. — Rodendjo, village. — Pays désolé.

28 janvier. Après avoir attendu jusqu'à trois heures après midi, voyant que Rahmet-Khan, le chef des Bezendjas, n'arrivait pas, nous quittâmes Béla, et après avoir parcouru quatre milles et demi, nous fîmes halte à un jardin qui appartenait au djam; nous y passâmes la nuit à l'ombre d'un très-grand tamarisc. Nous étions montés sur des chameaux, ainsi que les gens de notre suite alors au nombre de six.

Etant un peu novices, M. Christiè et moi, pour conduire ces animaux, nous avions chacun devant nous un homme qui les dirigeait. Cette partie du pays est bien cultivée ; elle abonde en eaux courantes. A moitié chemin de Béla au jardin, l'on voit une vaste manufacture de gour ou sucre brut. Le moulin qui exprime le sucre des cannes est mis en mouvement par un courant d'eau qui vient des montagnes voisines; il est d'une construction extrêmement simple. La roue fait mouvoir deux cylindres horizontaux très-lisses entre lesquels on place les cannes après les avoir dépouillées de leurs feuilles. Ils attirent graduellement les cannes à mesure qu'elles sont pressées, et la tige exprimée sort du côté opposé; le suc tombe dans une auge placée au-dessous, et coule de là dans un réservoir. On le fait bouillir ensuite dans des chaudières de cuivre plates, puis le sucre brut est mis dans des sacs faits de feuilles de palmier, et on l'expédie aux côtes maritimes pour être exporté. On en donne à manger aux chameaux, et les habitans en font un grand usage dans leur cuisine. Deux hommes et un enfant peuvent conduire toute l'opération; le marc qui reste

au fond des chaudières est un excellent engrais.

29. Ce matin, pendant que l'on changeait les chameaux, Rahmet-Khan, si long-temps attendu, est arrivé au jardin avec une vingtaine d'hommes à sa suite. Il nous refusa absolument la permission de traverser son pays, à moins qu'il ne nous escortât lui-même, observant que sa réputation était intéressée à notre sûreté, et ne voulut pas non plus partir avec nous, avant d'avoir parlé au djam. Nous fûmes donc, bien malgré nous, obligés de décharger les chameaux, et de retourner avec les bezendjas à Béla, où nous arrivâmes à onze heures. En cheminant nous causâmes avec notre nouvelle connaissance. Nous trouvâmes en lui ce penchant naturel à l'hospitalité, et ce goût cruel de brigandage, qui sont si singulièrement mêlés dans le caractère béloutchi. Il jurait sans cesse par sa barbe que si nous avions essayé de traverser son pays sans sa permission, il nous aurait tous exterminés; et le moment d'après il nous priait très-sérieusement de passer une semaine dans son village, invitation dont nous eussions profité bien volontiers, si les circons-

tances l'eussent permis; nous lui dîmes que nous avions eu l'intention de passer sur ses terres, espérant que nous ne serions ni inquiétés, ni même examinés. Il affecta de rire de tout son cœur de ce qu'il appelait notre ignorance; néanmoins nous acquîmes ensuite la conviction que nous eussions pu faire comme nous l'avions projeté, et que le djam avait commis, quoique dans les meilleures intentions, une erreur bien maladroite en envoyant chercher ce Sauvage. « Comment, nous dit celui ci, avez-vous pu supposer un seul instant la possibilité d'un pareil dessein? Vous imagineriez-vous être toujours avec les Noumris de Lots? Non, vous devez être Béloutchis, et me demander ma protection. Non seulement vous ne pourriez pas, mais un lièvre même ne pourrait pas traverser le pays de Rahmet-Khan, si celui-ci voulait s'y opposer : mais une fois qu'il a donné sa parole que vous serez en sûreté, vous ne devez plus craindre aucun être mortel : le reste dépend du tout-puissant et de son prophète. » Nous lui attestâmes que nous étions entièrement disposés à nous fier à son honneur, et que nous ne doutions nullement

qu'il n'eût le pouvoir et les moyens de nous protéger.

Dans le courant de la journée nous vîmes le djam. Il expliqua nos intentions à Rahmet-Khan, et lui dit que nous l'avions chargé de lui remettre soixante roupies pour avoir la liberté de passer librement et sous sa protection par son pays. Le Bezendja répondit franchement que comme nous étions au service d'un homme aussi considérable que Sounderdji, il devait naturellement payer davantage pour notre trajet. Le djam répliqua qu'il avait fait un arrangement qu'il regardait comme convenable aux deux parties, et ajouta en s'adressant à nous, qu'il arrangerait les choses aussitôt que nous aurions quitté le Dorbar. Il nous invita en même temps à rester cette nuit à Béla comme ses hôtes. Malgré notre répugnance, il fallut bien y consentir. Nous sortîmes donc; car il était évident, d'après les manières du djam, qu'il ne voulait pas avoir devant nous d'autre discussion avec les Bezendjas, à cause du ton brusque et familier avec lequel non seulement leur chef, mais même les derniers de sa suite faisaient leurs observations et leurs demandes. Un instant

après que nous fûmes de retour à notre logis, les domestiques du djam nous apportèrent un mouton et quatre poules, avec beaucoup de riz, du beurre fondu, et des légumes en quantité suffisante pour nourrir trente personnes. Dans la soirée, Rahmet-Khan nous fit annoncer qu'il serait prêt à se mettre en route le lendemain matin, et qu'il nous escorterait jusqu'à Khozdar, village à moitié chemin de Kélat.

30. Nous sommes arrivés de bonne heure, M. Christie et moi, au jardin du djam, où était notre bagage; mais Rahmet-Khan et les gens de sa suite avaient tant d'affaires dans la cité (c'est ainsi qu'ils appelaient Béla), qu'ils ne nous ont rejoint que l'après-midi. Etant montés sur nos chameaux, nous avons fait quatre milles au nord-est, principalement dans le lit du Pourally, alors à sec; il occupe tout l'espace qui se trouve entre les montagnes, et l'on dit que, dans la saison des pluies, il forme un torrent large de plusieurs milles.

Ce matin, pendant que nous étions dans le jardin du djam, nous avons appris de quelques-uns des gens de Rahmet-Khan, qu'il y avait dans la troupe un serdar ou chef inférieur de la

tribu des Bezendjas, nommé Béhadour-Khan, et qu'il s'y trouvait aussi un frère du dernier chef, que l'on honorait du titre de mollah, nom qui en général signifie un prêtre, mais qui, chez les Béloutchis et beaucoup d'autres Asiatiques, désigne quelqu'un qui sait lire le Koran. Tous ces Bezendjas portaient, comme leur chef, pour vêtemens, une ample chemise de toile de coton blanche, qui leur descendait au-dessous des genoux, un pantalon de toile de coton bleue ou rayée, et un petit bonnet rond qui était juste à la tête. Je n'ai remarqué de distinction que dans les chevaux et leurs harnais. De même quand Rahmet-Khan rendit visite au djam, il se ceignit le corps d'un lounguy, longue pièce d'étoffe en soie ou en soie et coton, dont on se sért pour ceinture ou pour turban; il y en a de fabriqués dans le Sindhy qui sont d'une beauté et d'une richesse extrêmes. Ce lounguy était une parure à laquelle nul des suivans de Rehmet-Khan n'osait aspirer. Nous avons fait halte sur un lieu élevé dans le lit de la rivière. Les Béloutchis ont eu bientôt rassemblé une immense quantité de bois, et nous avons passé la plus grande partie de la nuit as-

sis autour d'un feu clair. Pendant ce temps-là quatre soucris ou musiciens ambulans, qui étaient venus avec les Bezendjas, chantèrent les exploits de leurs différens chefs, accompagnant leurs chants de gestes qui n'étaient que des contorsions sans aucun sens. Quelques morceaux de chant et de musique avaient cependant assez de douceur et d'harmonie, excepté quand l'auditoire joignait sa voix à celle des acteurs : ce qui, pour mon goût, arrivait trop souvent.

Rien ne pouvait, aussi-bien que cette scène, présenter un tableau fidèle de la vie sauvage des Bezendjas et de beaucoup d'autres tribus béloutchis. Toute distinction extérieure, tout respect pour les chefs était mis de côté ; les uns comme les autres saisissaient de temps en temps les setars, ou instrumens de musique (1), de la main des soucris, et chantaient à plein gosier leur air favori ; et, à force de gestes extravagans et forcés, ils finissaient par se mettre dans un état de frénésie complète :

(1) Le nom de cet instrument de musique vient de *seh*, trois, et *tar*, fil de métal.

alors le bruit devenait universel et tout-à-fait étourdissant. L'auditoire continuait d'applaudir et de se joindre en chorus aux chanteurs, jusqu'à ce que l'épuisement les forçât au silence; alors d'autres prenaient les instrumens qui de cette manière faisaient tout le tour de l'assemblée.

31. Au point du jour, Rahmet-Khan et sa bande allèrent en corps vers un champ de cannes à sucre; ils en prirent autant qu'ils purent en emporter, pendant que les propriétaires, glacés d'effroi, les regardaient faire, n'osant pas même adresser leurs plaintes à ces pillards. Si je n'en avais pas été déjà frappé, cette circonstance seule m'eût montré l'immense différence de caractère entre les habitans du Lots et ceux du Béloutchistan: différence qui paraît extraordinaire quand on songe à leur proximité et à leurs relations journalières.

Avant de quitter le pays de Lots ou Lotssa je vais tracer un portrait abrégé de ses habitans, d'après l'opinion que je me suis formée sur leur compte. Les divers renseignemens que j'ai obtenus font monter la population du Lotssa à environ vingt-cinq mille habitans,

dont les deux tiers changent de séjour suivant leur commodité ou leur inclination. Ils ne forment tous qu'une tribu, quoique connus sous quatre noms différens : Noumry, Djedgâll, Djokya et Djeth. Ce dernier est le plus généralement usité, et signifie littéralement laboureur. Ces hommes sont très-indolens; ils aiment beaucoup à fumer du beng ou chanvre, et d'autres drogues enivrantes, et à passer le temps à se divertir. Quoique naturellement polis envers les étrangers, il est difficile de pouvoir apprécier chez eux cette qualité, car leur indiscrète curiosité est si grande qu'ils suivent un voyageur jusque dans les recoins les plus retirés de son appartement, et vont jusqu'à examiner, et même tâter les habits qu'il a sur le dos. Une autre singularité de leurs usages, c'est qu'ils ne font jamais, ou du moins bien rarement, aucune question. J'ai vu un noumry entrer dans notre logis, à Béla, sans y avoir été invité, rester deux heures assis dans un appartement rempli de monde, et sortir sans avoir proféré une parole. Les hommes ont des traits agréables, sont d'une taille moyenne, forts et robustes; les femmes ont

des traits ordinaires, et ne sont propres ni sur leur personne, ni dans leur mise. L'habit des hommes consiste dans une pirâhén ou chemise ample, un pantalon et un petit bonnet dont la forme distingue souvent les habitans d'un canton de ceux d'un autre. Les femmes sont vêtues de même, excepté que leurs chemises sont beaucoup plus longues, descendant jusqu'à la cheville; quelques-unes ont par-dessous une petite camisole de soie ou de coton. La nourriture principale des habitans du Lots est le riz et d'autres grains dont ils récoltent de grandes quantités. Ils les assaisonnent d'un peu de poisson sec ou de ghi. Les gens les plus aisés, tant Musulmans qu'Indóus, mangent quelquefois de la viande, luxe auquel la grande masse du peuple ne peut atteindre. Ils ont de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres, mais les chevaux sont rares et d'ailleurs petits et vicieux. Le langage du Lotssa est presque entièrement semblable à celui du Sindhy; on lui donne le nom de djedgâlli ou djethgali, qui est évidemment dérivé de celui de la tribu. Je terminerai cette esquisse des Noumris en ajoutant que la res-

semblance de leur extérieur et de leurs mœurs, avec ceux des Indous, nous frappèrent également M. Christiè et moi. Leur physionomie annonce une apathie et un défaut d'énergie que je n'avais jamais observé auparavant dans un pays musulman, et qui distingue ce peuple de ses voisins du Sindhy, du Mekran et du Béloutchistan.

Dès que les Béloutchis ont eu déjeuné, nous avons proposé de nous mettre en route; mais, à notre surprise extrême, Behadour-Khan et le mollah, frère de Rahmet, nous ont demandé une gratification tant pour le dérangement que nous leur avions occasioné, que pour la permission d'aller plus loin. Nous leur avons exposé brièvement que le djam s'était arrangé avec Rhamet-Khan, par les terres duquel, comme chef des Bezendjas, la route passait; et que, s'ils persistaient à exiger d'autre rétribution, nous retournerions à Béla pour aller à Kélat par Kedj, capitale du Mékran, province contiguë. Cette menace a produit l'effet que nous en attendions, qui était de repousser leurs demandes; ils ont eu ensuite une violente altercation entre eux relativement à la part que cha-

cun des deux nouveaux prétendans devait avoir aux soixante roupies que Rahmet-Khan avait reçues. Nous sommes enfin partis, et nous avons parcouru près de seize milles à peu près directement au nord, franchissant les montagnes qui forment les rives du Pourally, ou suivant le lit de ce fleuve. Le pays était sauvage, stérile et caillouteux; le lit de la rivière était couvert de halliers impénétrables de guez (*tamarisc*), de baboul (*mimosa farnesiana*), et d'autres arbres. Durant la marche, nous nous étions séparés de Rahmet et de sa troupe. A trois heures après midi, nous avons fait halte pour l'attendre. En même temps le chamelier que nous avions loué à Béla, nous a demandé la permission d'aller à son village, éloigné d'environ trois milles, dans les montagnes, nous promettant d'être ponctuel à revenir le soir; mais la suite prouva qu'il n'avait pas cette intention. Réfléchissant à la lenteur de la marche de nos deux chameaux chargés, durant cette journée, et au grand nombre de gens qui devait probablement accompagner Rahmet-Khan, et nous empêcher de prendre des notes, ainsi que les relèvemens de la route, nous

avons résolu, quand il nous rejoindrait, de monter sur les chameaux de selle, et de gagner Kélat avec toute la célérité possible, en laissant notre bagage aux soins d'un de nos domestiques indous et de quelques Béloutchis.

1er février. Nous sommes restés à notre station, à attendre l'arrivée des Bezendjas, jusqu'à dix heures; alors nous sommes montés sur nos chameaux, laissant nos instructions, qui recommandaient à Rahmet-Khan de nous suivre, et, à ses gens, de se tenir avec notre bagage, et de le garder. Notre route a suivi une ligne droite hors du lit du fleuve qui coule ici à l'est, et devient très-étroit. Nous l'avons prolongé pendant environ quinze milles vers le nord, après quoi nous avons déjeuné. Cette route abonde en eau excellente qui sort des rochers en ruisseaux limpides; elle porte le nom de Kouhen-Ouat, ou route de la montagne. A son entrée commence le Djalaouan, canton le plus méridional du Béloutchistan propre. Elle était généralement assez large pour que deux chameaux y passassent de front: dans un endroit pourtant le sentier était si resserré que nous avons été obligés de décharger

ces animaux, parce que la montagne s'élevait de chaque côté à plusieurs centaines de pieds, et plongeait sur la route au-dessous. Dans l'après-midi, nous avons encore avancé de quatorze milles, et nous nous sommes couchés autour d'un grand feu fait de gros morceaux de bois que les inondations entraînent en quantité du haut des montagnes. Pendant la nuit, le froid a été perçant; et, pour la première fois depuis notre débarquement à Sonminy, nous nous sommes ressentis du désagrément de manquer de lits et de vêtemens chauds.

2. A huit heures du matin, nous avons quitté Kanadji, lieu de notre halte, et, après avoir parcouru quatorze milles, nous sommes arrivés au fond d'un passage appelé Baran-Lokh, ou le *passage pluvieux :* nous l'avons franchi à pied. Nous avons mis près d'une heure et demie pour gravir jusqu'en haut, où le sentier, dans une longueur d'un peu plus de trois cents pieds, est très-étroit, et semble avoir été creusé dans le roc vif. De ce point élevé, nous avons joui d'une perspective magnifique de tout le pays d'alentour. Il offre une

masse irrégulière de montagnes stériles et rocailleuses, au milieu desquelles vivent quelques pâtres brahouis réunis en kheils ou petites sociétés. Le calme solennel de ce lieu, les formes variées que l'œil saisissait au milieu de montagnes âpres et sourcilleuses, comme entassées les unes par-dessus les autres de même que les vagues d'une mer agitée, produisaient sur l'âme une impression d'admiration et d'étonnement. Il n'y avait aucun moyen de descendre du sommet de ce passage en bas; nous avons continué notre route, pendant quelques milles, le long d'une plaine pierreuse, et nous nous sommes reposés pour laisser nos chameaux brouter pendant une heure dans le lit de l'Ournatch, où coulait un filet d'eau fraîche et limpide: c'est d'ailleurs un torrent. Un chévrier brahoui, qui conduisait un grand troupeau de brebis et de chèvres, nous a joint par hasard en ce lieu. Nous en avons obtenu du lait, et nous lui avons acheté aussi un mouton que nous avons payé une roupie. Dans l'après-midi, nous avons parcouru cinq milles de plus, jusqu'à un lieu appelé Tourkeber. Nous y avons passé cette nuit comme nous avions passé la dernière;

mais nous avons goûté, en outre, le plaisir d'avoir à souper un mouton rôti. J'ai admiré la dextérité avec laquelle nos chameliers ont tué le mouton; puis ils ont coupé la viande en petits morceaux, les ont embrochés aux baguettes de leurs mousquets, et nous ont ainsi procuré un kébab ou rôti exquis. On dit que ce lieu tire son nom d'un célèbre dive ou héros appelé Tor, dont le tombeau est indiqué par une éminence voisine, et dont les exploits font la matière des récits les plus fabuleux.

3. Nous avons quitté Tourkéber à sept heures du matin, et nous avons parcouru vingt-quatre milles dans la journée. Notre route a principalement traversé deux plaines, ou, pour parler plus correctement, deux vallées, chacune n'ayant pas plus de quatorze milles, soit de longueur, soit de largeur; elles avaient récemment été cultivées en grande partie par quelques montagnards errans, car elles étaient couvertes d'herbes desséchées et de chaumes. La plus grande de ces plaines est celle de Oued, ainsi nommée d'une bourgade du même nom, qui est située dans les montagnes à peu près à six milles à l'est de la route. Nous avions une lettre de re-

commandation du djam pour Ouly-Mohammed-Khan, chef de Ouéd, et le principal personnage de la tribu Brahoui des Mingoll, la plus nombreuse du Béloutchistan; mais, ayant appris à Béla qu'il était absent, nous n'avons pas jugé à propos d'aller à son village, et nous avons donné la lettre à un de nos guides pour qu'il la remît à son dyvan ou intendant, en le priant de la faire tenir à son maître. L'on me dit que Ouéd est une ville très-petite et mal bâtie. Le chef a vainement essayé d'en fonder une autre dans la vallée; les habitans du pays croient que les esprits visitent celle-ci à certaines époques, et les gens qui étaient avec nous affirmèrent positivement que les Indous et d'autres avaient plusieurs fois essayé de s'y établir; mais que, sans aucune exception, ils étaient morts, ou avaient été chassés dans l'année.

Un peu avant le coucher du soleil, nous nous sommes arrêtés près des ghédans ou tentes de quelques pâtres brahouis. L'on nous fournit abondamment du lait, du bois et de l'eau. Cette petite société ou kheil avait choisi pour son séjour le lieu le plus romantique et le plus retiré précisément au-dessous d'une chaîne de mon-

tagnes prodigieuses. Les manières de ces gens étaient simples, douces et prévenantes : le seul souci qu'ils semblaient avoir dans cette retraite paisible était celui de protéger leurs troupeaux des ravages des loups et des hiènes pendant la nuit, de les garder quand ils paissaient dans le jour, et de les traire le matin et le soir; occupation que les hommes et les femmes remplissaient également avec adresse et célérité. Les troupeaux venaient d'arriver quand nous descendîmes de nos montures; nous éprouvâmes une surprise réelle en voyant avec quelle vitesse et quelle régularité ils furent tous traits et enfermés. Tout le monde prenait part à l'opération, depuis le chef de la famille jusqu'à l'enfant qui pouvait mettre un pied devant l'autre. Le lait des brebis fut versé dans d'autres seaux que celui des chèvres, parce que le beurre qui en provient ne passe pas pour se conserver aussi-bien quand il est fondu; cependant lorsqu'il est frais les Brahouis le préfèrent, comme plus gras. Quand les occupations du ménage furent terminées, les femmes et les enfans vinrent s'asseoir autour du feu, et causèrent sans la moindre gêne. Leur conduite, ainsi que celle

des hommes, décélait un vif et sincère désir d'exercer l'hospitalité, sans y être portés par l'appât d'une récompense. Il faut s'être trouvé dans la même situation pour se faire une idée de la satisfaction que nous avons éprouvée du bon accueil de ces bergers grossiers et sauvages. Je donnai à l'une des filles de notre hôte de la farine pour nous cuire du pain; ce qui me fournit un prétexte d'entrer dans la tente ou ghédan, pour m'informer ou plutôt regarder s'il était cuit. Je fus frappé de la propreté et du bon ordre qui régnait dans cette singulière demeure : elle n'était composée que de quelques perches courbées de manière à former un toit arqué; une espèce de couverture noire et grossière en laine la recouvrait. Celle où j'entrai était à peine assez haute pour que je pusse m'y tenir debout; elle me parut avoir près de trente-six pieds de longueur et autant de largeur. Le sol était couvert de tapis grossiers faits par les femmes. Le feu se trouvait à une extrémité, et causait la seule incommodité que l'on éprouvât dans cette habitation : car, faute d'une autre issue, la fumée s'échappait par la porte; mais cela rendait le ghédan bien plus chaud qu'il

ne l'eût été autrement : ce qui doit être un objet bien important pour ces pauvres gens, qui sont légèrement vêtus, et plus exposés aux vicissitudes de l'air qu'aucune autre peuplade que nous ayons rencontrée, soit en Europe, soit en Asie.

4. Avant de quitter nos hospitaliers brahouis, nous leur avons donné, pour les récompenser de leurs bons offices, un peu de gros drap blanc et de tabac, objets plus précieux pour eux que l'argent. Après avoir parcouru près de trente-cinq milles à travers un pays montueux et stérile, et par un mauvais chemin, entrecoupé de ravins profonds et difficiles, nous sommes arrivés à Khozdar à trois heures après midi. La vue de voyageurs dans cette saison donna lieu à beaucoup de conjectures dans cette ville, dont les habitans nous regardèrent avec non moins de soupçon que de surprise. Nous avons traversé le basar pour aller chez un Indou, pour qui nous avions des lettres de recommandation. Après avoir été retenus long-temps pendant que l'on délibérait pour savoir si l'on nous recevrait, nous avons réussi à nous procurer une cabane vacante, pour y passer la nuit.

Bientôt après nous eûmes des vivres pour nous et nos bêtes.

5. Nous avons passé cette journée à Khozdar pour renouveler nos provisions, et donner un peu de repos à nos chameaux. Nous avons reçu, entre autres visites, celle d'un gros commerçant de Candahar venu ici pour acheter des moutons, qu'il devait aller vendre dans cette ville, quoiqu'il eût une distance de cinq cents milles à leur faire parcourir; il nous dit qu'il avait pris la liberté de venir nous voir pour s'informer d'un de ses oncles parti pour l'Indoustan quelques années auparavant, et dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis : or, comme il était ainsi que nous, marchand de bétail, il pensait que nous aurions pu savoir quelque chose sur son compte. Ce Candaharien resta près de deux heures avec nous, et sortit parfaitement convaincu que nous étions réellement des Musulmans, opinion dont nous ne crûmes pas qu'il fût prudent de le détromper. L'après midi un fakir indou vint chez nous ; il nous dit qu'il avait parcouru en pèlerin toute la Perse, le Khoraçan, le Sedjistan, le Cachemyr, la Boukarie, etc., et offrit de nous donner sur ces

contrées les renseignemens que nous pourrions désirer : nous ne lui avons adressé qu'un petit nombre de questions, craignant de lui inspirer des soupçons sur nos qualités réelles; mais nous avons vu, à ses réponses, que les connaissances dont il se vantait étaient très-superficielles, et que, quoiqu'il eût pu voir beaucoup, il avait peu observé.

Notre séjour nous fournit l'occasion d'examiner la ville : elle est petite, ne contenant pas plus de cinq cents maisons. Elle est dans une vallée entourée de montagnes, et ceinte d'un mur en terre peu élevé; il renferme aussi un petit nombre de jardins qui, dans la saison, produisent des raisins, des figues, des abricots, des amandes, des pommes, etc.; mais à présent il n'y avait pas une seule feuille aux arbres, et tout annonçait que l'on était dans le cœur de l'hiver. Khozdar est la résidence d'été habituelle de Myr-Mourad-Aly de la tribu de Kemberany, et beau-frère de Mahmoud-Khan, chef de Kélat. En ce moment, il était dans le Kotch-Gondava, canton à l'est au pied des montagnes; mais son naïb, ou lieutenant, vieillard d'une pauvre mine, est venu nous voir, en s'excusant

sur une indisposition de ne s'être pas présenté la veille. Nous lui avons dit que nous avions une lettre du djam du Lotssa pour son maître; mais que comme il était probable que nous pourrions le rencontrer, nous la garderions. Khozdar est principalement peuplé d'Indous de Moultan et de Chikarpour; ils jouissent ici d'un si grand crédit, que tous les soirs les clefs de la ville sont remises au doyen de leurs bramines : plusieurs individus de cette caste remplissent les fonctions de prêtres à la pagode que la communauté de ce lieu a dédiée à Kâli, déesse du destin. C'est, à ce qu'il paraît, une race plongée dans le plus grand dérèglement. Ils ne faisaient que fumer ou mâcher du beng, et se chauffer : ces vices pernicieux leur donnent à tous les symptômes et les maladies d'une vieillesse prématurée. Ils tiennent le basar bien fourni; ils ont aussi deux moulins à eau mis en mouvement par un torrent qui traverse la vallée.

6. De Khozdar à Benkar, dont la distance est à peu près d'onze milles, la route est bonne : on monte beaucoup et l'on traverse les vallées de Khozdar et de Baghouan. Souvent le village

est désigné par ce dernier nom. Il appartient, comme le précédent, à Myr-Mourad-Aly-Kemberany, mais n'est ni aussi large ni aussi peuplé. Tous les habitans, à l'exception de deux familles Brahouis, étaient allés séjourner dans le Kotch-Gondava.

Nos mechks, c'est-à-dire les outres dont on se sert dans tout l'Orient pour porter l'eau dans les voyages, avaient gelé : ils ne contenaient ce matin qu'une masse de glace. Nos gens n'ont pas pu se hasarder à sortir avant huit heures. Le chemin était mauvais; il passait alternativement par dessus ou entre les montagnes; enfin, après une marche ennuyeuse et fatigante de près de cinquante milles, à travers un pays froid et désert, nous sommes arrivés, à neuf heures du soir, à Sohérab ou Souriab, village situé dans une plaine de même nom. Le froid est devenu si perçant après le coucher du soleil, que nous avons été obligés de descendre de nos chameaux et de les conduire : ils étaient presque épuisés de faim et de fatigue quand nous sommes entrés dans le village. Un Brahoui-Mingoll, après avoir allumé un grand feu, nous

a cédé sa maison, et s'en est allé avec sa famille dans celle d'un voisin. La vallée de Sohérab est très grande, ayant de trente à quarante milles de longueur, et de vingt à trente de largeur : elle est arrosée par une rivière qu'entretiennent plusieurs sources sortant des montagnes, et renferme quatre villages appartenant aux frères de Myr-Mourad-Aly de Benkar, qui y possèdent chacun une maison où ils résident une partie de l'été pour le plaisir de la chasse. Les montagnes à l'est de la vallée sont extrêmement hautes leurs sommets sont blanchis par la neige. Vers la fin de la journée, nous aperçûmes aussi un pic neigeux : nous apprîmes ensuite qu'il est situé à près de soixante-quinze milles au nord de Kélat en ligne directe. Lorsque nous le découvrîmes pour la première fois, il était au moins à cent cinquante milles de distance du point où nous nous trouvions.

8. De Sohérab à Rodendjo, il y a vingt-six milles : nous les avons parcourus presque entièrement le long de la plaine de Sohérab, que nous n'avons quittée que trois milles avant de nous arrêter à Rodendjo. A moitié chemin, l'on

rencontre une hôtellerie ou seraï (1), appelée Sourmesing ou la Pierre-d'Antimoine, nom qu'il tire de l'immense quantité de ce minéral que l'on ramasse dans le voisinage. Ce seraï est une station ou menzil pour les chameaux chargés. Tout auprès, l'on peut se procurer de l'eau excellente. Rodendjo est un village qui ne consiste qu'en quelques misérables huttes : l'on n'y a que de l'eau de puits qui n'est ni bonne ni abondante. Le pays voisin est nu et triste. Comme c'est le premier et le seul lieu de repos entre Kélat et Sohérab, et que par conséquent il s'y consomme beaucoup de grains et d'autres denrées, ce motif unique a pu, je l'imagine, engager des êtres raisonnables à établir leur séjour dans un trou si misérable, tandis qu'en s'éloignant de quelques lieues, ils pouvaient trouver un canton fertile et bien arrosé.

Le nom de Rodendjo vient d'une histoire singulière à laquelle tous les habitans ajoutent foi. La tradition rapporte que deux marchands se

(1) C'est de là que vient le mot de caravanséraï, usité dans les relations de voyages.

rencontrèrent par hasard en ce lieu dans une nuit d'hiver. Les chameaux de l'un étaient chargés de garance et ceux de l'autre d'indigo. Dans la langue du Béloutchistan, le nom de la première de ces drogues pour la teinture est roden, celui de la seconde est djo. Le marchand qui avait celle-ci en échangea un peu, mais à un taux désavantageux, contre une grande quantité de l'autre dont il fit du feu, ce qui lui sauva la vie; tandis que son compagnon de malheur, plus parcimonieux, ne voulut pas employer au même usage la moindre partie de ce qui lui restait de sa marchandise, et mourut de froid.

CHAPITRE III.

Arrivée à Kélat. — Nous y louons une maison. — On nous soupçonne. — Inimitié des Sindhyens. — Température froide. — Contraste entre les gens du Lotssa et ceux de Kélat. — Commerce. — Bâbis. — Nous écrivons à Bombay. — Nous passons pour des commerçans Ouzbeks. — Nous visitons la ville. — Palais du khan. — Faubourgs. — Basar. — Eau. — Jardins. — Population de Kélat.

9 février. Nous sommes arrivés cet après-midi à Kélat. La distance depuis Rodendjo est de vingt-cinq milles. Le pays que nous avons traversé est très-montueux, parsemé çà et là de gros bouquets d'arbres; en plusieurs endroits, il y a de l'eau fraîche. Nous avons suivi à peu près la direction du nord-nord-ouest. Après avoir traversé les faubourgs de Kélat, qui sont assez grands, nous nous sommes trouvés devant la porte méridionale de la ville. Les toufengtchis ou gardes qui étaient armés d'un fusil à mèche, nous ont demandé ce que nous voulions et d'où

nous venions; nous les en avons instruits brièvement, et nous les avons priés de nous enseigner la demeure de l'Indou Châloumell, agent de Sounderji à Kélat, pour qui nous avions des lettres de crédit et de recommandation. Un soldat nous a conduits à sa boutique dans le basar; notre Indou y a montré nos lettres, et a demandé où nous pourrions loger. Châloumell et son fils nous ont conseillé de louer une maison en dehors des murs de la ville, parce que l'air et le climat y étaient plus salubres que dans les rues étroites. Nous avons accepté avec joie cette proposition qui avait pour nous un avantage de plus, celui de demeurer à l'écart, chose qui nous importait le plus à cette époque. Le jeune homme nous a donc accompagnés; nous sommes sortis du fort et des faubourgs, et ayant traversé un petit ruisseau qui coule dans la vallée, nous sommes arrivés à une maison située dans un jardin. Notre conducteur, après avoir préalablement parlé au propriétaire, nous a dit que c'était celle que son père nous proposait pour demeure : elle vous convient parfaitement, a-t-il ajouté, à vous autres marchands de chevaux; car elle touche à une cour

entourée de murs, et assez grande pour contenir environ soixante-dix chevaux.

Nous avons donc pris possession de notre nouvelle demeure : elle était passable, bâtie en terre et en charpente comme les maisons de Bélâ. Bientôt après, nous avons reçu la visite des Indous les plus considérés, qui nous ont été présentés par Châloumell. Nous avions des lettres de recommandation pour plusieurs d'entre eux, nous les leur avons remises, et ils nous ont témoigné le plus grand empressement à nous être utiles. Ils nous ont dit que nous étions arrivés dans le moment le plus défavorable, le khan, sa famille et les principaux habitans étant allés passer la saison rigoureuse à Kotch-Gondava. « Néanmoins, ont-ils ajouté, « si vous restez ici deux mois, tout ce monde-« là reviendra au retour du printemps ; les « marchands aussi arriveront de Candahar « vers cette époque, et alors vous pourrez vous « procurer tel nombre de chevaux que vous « avez ordre d'acheter. » Nous leur avons répondu que tel était notre projet, et que nous n'étions arrivés de si bonne heure que pour pouvoir plus sûrement choisir ce qu'il y aurait

de mieux à vendre. Il y avait, parmi ces Indous, un vieillard, agent de Sit-Déridna, notre ennemi Keratchien, qui nous a beaucoup incommodés par ses questions sur nos projets et nos mouvemens ultérieurs. Il a énoncé, en termes très-clairs, des doutes sur notre profession, et sa surprise de ce que nous n'avions pas de lettres pour lui. M. Christié et moi nous avons vu clairement, à la teneur de ses discours, qu'il avait été instruit à l'avance de notre voyage projeté, et qu'il était chargé de surveiller nos mouvemens. Nous nous sommes néanmoins débarrassés de cet espion et de toute la compagnie aussitôt que nous l'avons pu, sous le prétexte de vouloir manger.

L'application persévérante que les émyrs du Sindhy, manifestèrent d'abord par l'organe de Déridna, et plus tard par leurs agens avoués, comme on le verra ci-après, pour faire échouer nos plans et nous forcer à abandonner notre objet en quittant précipitamment le pays, s'explique aisément par la jalousie soupçonneuse et hypocrite, unie à l'animosité invétérée et à la pusillanimité, qui est le principal et même, on peut le dire, le seul mobile de toute leur con-

duite envers le gouvernement de la Compagnie anglaise des Indes et ses officiers. Heureusement que M. Christie et moi nous le connaissions parfaitement, ayant été témoins oculaires de sa manière d'agir envers l'ambassade que le Gouvernement suprême avait envoyée au Sindhy l'année précédente.

Châloumell est venu le soir assez tard nous demander si nous n'avions pas d'ordre à lui donner : n'ayant apporté que les habits que nous avions sur nous, nous l'avons prié de nous en faire faire suivant la dernière mode. Nous lui avons demandé aussi différentes choses qui nous étaient absolument nécessaires durant notre séjour. Quand il se fut retiré, nous étendîmes sur le plancher nos grosses couvertures de laine ou coumlis, et nous dormîmes profondément, heureux d'avoir quelque relâche à nos fatigues.

10. Nous avons eu des visites sans fin dans la matinée. La curiosité de nous voir faisait sortir tout ce monde de la ville, malgré la rigueur de la saison. Nous avons été obligés d'avoir toute la journée un grand feu allumé dans le milieu de l'appartement, et de nous en tenir

assez près. Le manque de vêtemens suffisamment chauds nous a fait ressentir bien plus vivement la rigueur du froid : il a mis les gens du Lotssa qui nous avaient accompagnés dans l'impossibilité absolue de faire la moindre chose ni de nous aider en rien ; de sorte que nous nous sommes déterminés à les renvoyer et à en prendre d'autres. J'ai été surpris de voir que les gens de Bombay supportaient bien mieux le froid, quoique l'hiver soit bien plus rude à Kélat que dans cette partie de l'Indoustan.

Notre troupe transie, nous compris, formait un contraste singulier avec notre vigoureux propriétaire et son frère, qui partaient au point du jour pour aller dans les montagnes voisines couper du bois à brûler, avec lequel ils revenaient le soir, et nous apportaient en même temps un sac de neige en présent, nous en ayant entendu parler comme d'une chose nouvelle. A l'exception de celle que l'on apercevait de loin le long de la route, c'était la première que j'eusse vue depuis sept ans : elle m'a rappelé plus fortement, s'il est possible, la mémoire de l'île verdoyante où j'ai vu le jour ; il s'y joignait le souve-

nir des liens les plus tendres et des espérances les plus chères. Ce sentiment attache aux choses même les moins importantes que l'on a eu l'habitude de voir dans ses jeunes ans une idée inséparable de celle de la patrie. Eloigné, comme je l'étais en ce moment, même du plaisir des relations de société avec le monde civilisé, ce sentiment a exercé son action avec plus de force, et j'ai contemplé cette neige avec une sensation mêlée de contentement et de regret. Notre hôte a ri de bon cœur des témoignages de notre gratitude pour le cadeau qu'il nous avait fait. « Quoi! s'est-il écrié avec une extrême naïveté, « mettez-vous tant de valeur à un peu de neige? « suivez-moi quelque jour dans les montagnes, « vous en verrez tout le pays couvert. » Naturellement je gardai le silence; car il eût été aussi inutile qu'impossible d'expliquer à un tel homme les impressions que j'éprouvais en ce moment.

11. Le dérogha ou intendant de Myr-Moustapha-Khan, frere du khan de Kélat, nous a envoyé un messager pour nous présenter ses complimens et ses regrets de ce qu'une indisposition l'empêchait de venir en personne nous

offrir ses civilités ; mais en même temps nous prier de ne pas balancer à réclamer de lui les services qu'il pourrait être dans le cas de nous rendre. Nous l'avons fait remercier de sa politesse, en lui promettant de lui faire visite la premiere fois que nous irions à la ville. Le nombre des curieux qui sont venus nous voir aujourd'hui a été aussi considérable que les jours précédens : leur conversation nous a fait en général un très-grand plaisir ; c'étaient la plupart des Afghâns de la tribu des Bâbis qui se sont établis à Kélat pour y commercer. Ils avaient le plus grand désir d'obtenir des renseignemens sur le négoce de Bombay. Notre Indou étant heureusement instruit du cours des marchandises de cette place, fut en état de satisfaire leur curiosité.

Il y avait parmi eux un homme très-bien vêtu, nommé Fyz-Mohammed. Il nous a dit qu'il avait été intimement lié avec un Anglais qui demeurait dans le temps à Keratchi dans le Sindhy. Il était évident que ces paroles n'avaient été dites que pour connaître si nous étions réellement Anglais, et, dans ce cas, quels étaient nos projets. Nous feignîmes d'i-

gnorer totalement ce fait. Je répondis donc tout simplement que j'avais entendu dire à Sounderdji que les Anglais avaient eu autrefois une factorerie ou cothy dans le Sindhy. A la fin, les Afghâns abordèrent directement la question ; il y en eut un qui assura aux autres, en pechtou, qui est leur idiôme, que l'année précédente il nous avait vus tous deux avec l'agent anglais envoyé au Sindhy. Nous étions assez au fait de ce langage pour comprendre le sens de son discours : d'ailleurs le regard de surprise que jetèrent sur nous ceux qui n'avaient pas été instruits du complot tramé pour découvrir qui nous étions, aurait suffisamment interprété le sujet des paroles. Nous démentîmes donc l'accusation avec force, et nous fûmes soutenus en cela par les gens du djam, qui se trouvèrent présens par hasard, et qui traitèrent l'imputation avec le ridicule qu'ils pensaient sincèrement qu'elle méritait ; mais le petân ne semblait pas du tout disposé à se départir de sa déclaration, il commençait à décrire minutieusement toutes les circonstances ; et, d'après ce que se rappelait le capitaine Christiè, il était très-exact et sur l'époque et sur le lieu ;

lorsque Fyz-Mohammed observa très-à propos qu'il y avait beaucoup de vicissitudes dans la vie, et que nous étions tous prédestinés à changer de fortune. Cette remarque me fait supposer que dans son idée nous tâchions de réfuter l'allégation du petân plutôt par un effet de notre répugnance à avouer l'humble condition à laquelle nous étions réduits que par tout autre motif. Quelle que fût son intention, nous lui en sûmes beaucoup de gré; car cette observation imposa silence à tout le monde, et prévint toute discussion ultérieure sur notre compte.

Ces Bâbis, quoique plus instruits que la plupart des personnes que je rencontrai, soit à Kélat, soit dans d'autres parties du Béloutchistan, ne me parurent pas avoir la plus légère idée des choses les plus communes de la vie ou de la société, qui sont hors de la sphère immédiate de leurs observations. Quand nous leur parlions de Candahar, de Kotch-Gondava, ou de tout autre lieu qu'ils avaient visité plusieurs fois, ils se montraient bien au fait du sujet de la conversation ; mais quand une chose ou un endroit qu'ils n'avaient pas vu devenait l'objet de l'entretien, ils étaient aussi

peu en état d'y prendre part qu'un enfant d'un an. Il paraît qu'il en est de même de tous les habitans des parties de l'Asie que j'ai traversées ; et je suis convaincu, d'après une expérience journalière, qu'à moins d'avoir un objet en vue, ils ne pensent jamais à faire des observations ou des questions étrangères au sujet. Il y a sans doute des exceptions à cette règle; mais je crois qu'elles sont peu nombreuses. L'Indou, il est vrai, vous dira en quels lieux il vend le mieux ses marchandises, et je conviens aussi que le maquignon mahométan sait où il achètera à meilleur marché les plus beaux chevaux; mais leur avidité est intéressée dans ces deux cas: c'est elle qui les a excités à prendre des informations. Ces réflexions, que quelques personnes trouveront peut-être peu susceptibles d'application, m'ont été suggérées par deux questions que nous adressa le même individu qui avait parlé de son intimité avec l'Anglais résident au Sindhy, et que l'on aurait pu par conséquent supposer mieux instruit: il me demanda gravement si le Frangui, c'est-à-dire l'Européen, gouverneur de Bombay, était Indou ou Musulman. Un instant après, il fit usage du mot

de *compagnie*, et désira savoir quel âge elle avait. D'abord, je ne pouvais pas comprendre ce qu'il voulait dire; mais il l'expliqua bientôt, en me disant qu'il avait toujours pensé que la Compagnie était une vieille femme qui possédait une prodigieuse quantité d'argent. Cette supposition absurde m'obligea de lui expliquer, autant que je le pus sans trop m'aventurer, et trop amplement peut-être pour qu'il pût le comprendre, la nature du gouvernement ou serkar que les Européens appellent la Compagnie. Il me répondit tout simplement qu'il ne doutait pas que je n'eusse raison, parce qu'il avait depuis peu réfléchi à l'âge extraordinaire auquel cette vieille femme avait dû parvenir, puisque la factorerie du Sindhy, près d'un demi-siècle auparavant, s'appelait le cothy de la Compagnie.

Les négocians bâbis ont un extérieur très-avantageux. Tous les hommes de cette classe que nous avons vus sont forts et bien faits, leurs traits sont agréables, leurs manières honnêtes et polies : leur habillement, dans cette saison rigoureuse, consistait en une chemise ou pirâhen de drap bleu ou de soie de cou-

leur, une tunique ou elkhaliq de percale fine piquée en coton, un pantalon en soie ou en coton bleu très-long et très-large ; les gens les plus aisés portent des chaussons de laine bariolés : leurs turbans sont assez grands ; ils sont formés d'une étoffe de soie ou loungui, de dimension ordinaire, et par dessous, ils ont un bonnet qui couvre toute la tête. Quand ils sortent, il mettent par dessus leurs habits un manteau ou postine fait de peaux de mouton, la laine en dedans ; ce surtout est extrêmement chaud : ils portent aussi un loungui de rechange, soit à la main, soit noué autour de la tête. En été, ils mettent de côté toutes les parties chaudes de leur habillement ; ils ont la chemise ou pirâhen de calicot fin, la tunique de percale très-fine, et, au lieu de turban, plusieurs prennent un bonnet piqué.

Dans la soirée, un des Afghâns nous envoya en présent des abricots séchés, que nous trouvâmes excellens après les avoir mis tremper trois à quatre heures dans l'eau froide. Pour conserver ces fruits, on se contente d'en ôter le noyau et de les exposer au soleil.

Le 12 février a été le jour le plus froid que

l'on ait éprouvé cet hiver à Kélat. Cette circonstance nous valut une matinée tranquille, en empêchant les oisifs de sortir de la ville pour venir nous voir. Nous avons profité de cette occasion pour écrire à Bombay. Le froid était si âpre, qu'étant à me laver les mains à midi, du côté de la maison où le soleil donnait, l'eau gelait en tombant à terre. Dans la soirée, tout semblait annoncer une chute abondante de neige; mais le temps s'éclaircit vers neuf heures, et il gela très-fort dans la nuit.

Le 13, un commerçant afghân, de la classe des guildjis, qui demeurait à Hérât, vint nous voir. Il était arrivé avec une caravane (1) ou kafilah de quarante chameaux chargés d'assafœtida. Il nous pria de lui donner des lettres pour Sounderdji, espérant que les bons offices

(1) Kafilah et carvan, ou, selon l'orthographe européenne, caravane, sont ordinairement synonymes. Je crois cependant qu'il existe une distinction entre ces deux mots; du moins les Béloutchis et leurs voisins regardent un certain nombre de voyageurs, avec leurs marchandises, comme une caravane; et ils nomment kafilah toutes les marchandises appartenantes à un commerçant.

de celui-ci pourraient l'aider à bien vendre ses marchandises a Bombay. Il se montra très-reconnaissant de l'empressement que nous mîmes à lui accorder sa demande, et il porta même sa gratitude au point de nous proposer d'envoyer un de ses gens à Bombay avec ses marchandises, et de retourner lui-même à Candahar, d'où il nous ramènerait tel nombre de chevaux que nous désirerions. Comme, par beaucoup de raisons, il n'entrait nullement dans nos desseins d'accepter cette offre obligeante, nous la refusâmes poliment. En partant, il nous dit qu'il nous visiterait souvent durant son court séjour à Kélat.

Il nous tint parole, en revenant le lendemain matin 14, et causa avec nous pendant deux heures. Nous nous étions aperçus que cet homme nous croyait Musulmans. Aujourd'hui, avant de nous quitter, il nous demanda notre caste et notre patrie. M. Christie, qui avait préparé sa réponse, lui dit sans hésiter que nous descendions d'une famille Ouzbek, établie dans l'Indoustan depuis plusieurs générations. L'Afghân fut persuadé de la vérité de ce qu'on lui disait, et observa que cette circonstance expli-

quait très-bien la cause de la blancheur de notre teint ; en effet, plusieurs Tartares sont aussi blancs que les Européens.

15. Le tailleur nous ayant apporté nos habits neufs, nous sommes allés à la ville. Après l'avoir parcourue, nous sommes restés deux heures assis dans la boutique de Chaloumell dans le basar. Nous étions si bien déguisés dans nos vêtemens faits à la mode de ceux des commerçans bâbis, et je m'étais si bien exercé à imiter leur manière particulière de jouer avec le lounguidétaché qu'ils portent souvent à la main, qu'un Afghân est venu à moi en courant dans la rue, et m'a demandé en pechtou quand je comptais retourner à Candahar. Notre conducteur a répondu que je n'en savais rien encore, et le questionneur s'en est allé sans s'être aperçu de sa méprise.

Cette ville, la capitale de tout le Béloutchistan, ce qui lui a valu, par distinction, son nom de Kélat ou la Cité, signification de ce nom en béloutchiki, est située sur une hauteur à l'occident d'une plaine ou vallée bien cultivée, longue d'environ huit milles, et large de trois ; la plus grande partie de cette étendue est en

jardins. La ville forme un carré ; trois côtés sont ceints par un mur en terre haut d'une vingtaine de pieds, flanqués, par intervalles de deux cent cinquante pas, de bastions qui, ainsi que les murs, sont percés d'un grand nombre de barbacanes pour la mousqueterie; mais il n'y a pas à présent de canons montés, et je pense que les ouvrages ne sont pas assez forts dans leur état actuel de décadence pour pouvoir les supporter. La défense du quatrième côté de la ville est formée par le flanc occidental de la montagne sur laquelle elle est bâtie en partie, et qui est coupé à pic. Sur le sommet de l'éminence, est le palais de Mahmoud-Khan, chef de Kélat, et maintenant Beyglerbeyg nominal du Béloutchistan : de là, on commande et l'on voit très-distinctement la ville et le pays adjacent. Je n'eus pas d'occasion de visiter l'intérieur du palais; mais il n'offre qu'un amas confus de bâtimens communs en terre, avec des toits plats en forme de terrasse : le tout est défendu par des murs bas, garnis de parapets, et percés de barbacanes comme ceux du fort.

La portion de la montagne où l'on a construit la résidence du khan a été entourée d'un

mur en terre avec des bastions. Il est tenu en meilleur état que le reste des fortifications; et, au total, je crois qu'avec bien peu de peine on pourrait mettre cette forteresse en meilleur état de défense que toutes les autres places que j'ai vues dans le Béloutchistan. L'on y entre par le côté du sud-ouest; il y a toujours un poste de toufengtchis ou fusiliers à cette entrée, ainsi qu'aux portes de la ville, qui sont au nombre de trois, désignées par les noms de Khani, Candaharï et Belaï : on appelle ainsi ces deux dernières portes, parce que les routes qui mènent à Candahar et à Béla les traversent; l'autre est nommée en honneur du khan. On compte dans la ville près de deux mille cinq cents maisons; il y en a à peu près la moitié autant dans les faubourgs : elles sont en briques à moitié cuites et en charpente; le tout enduit de mortier en terre ou tchênam. Les rues sont généralement plus larges que celles des villes bâties par les Asiatiques : la plupart ont de chaque côté des trottoirs élevés pour les piétons, et dans le milieu un ruisseau découvert, qui est une chose bien incommode par la grande quantité d'ordures et d'immondices que l'on y jette, et

par l'eau de pluie stagnante qui s'y arrête; car aucun règlement positif ne force de le nettoyer Un autre grand obstacle à l'agrément et à la propreté de la ville, tient à l'usage de faire avancer par dessus la rue les étages supérieurs des maisons, ce qui en rend le dessous sombre et humide. L'on a essayé par-là, d'une manière très-barbare, il faut en convenir, d'imiter les basars couverts de la Perse et du Caboul; car ayant fait à un homme qui nous accompagnait par la ville des observations sur les graves inconvéniens qui en résultaient : « Vous ne devez pas, répondit-il, juger de nos « basars avant d'avoir vu ceux de Candahar et « de Hérat; il y a là des rues entières qui sont « couvertes, et néanmoins personne n'y trouve « à redire. » Je ne connaissais pas assez alors l'espèce de basar dont il parlait, pour pouvoir rire de la comparaison comme elle le méritait, et le Béloutchi s'imagina que la justesse de son observation m'avait fait sentir la futilité de mes reproches.

Le basar de Kélat est vaste et bien garni de marchandises de toutes sortes. Chaque jour, il est fourni de viandes, d'herbages et de toute

espèce de denrées qui sont à bon marché. Une source, qui sort du flanc d'une montagne située du côté opposé de la vallée, procure à Kélat de l'eau excellente; elle serpente au milieu de la vallée, ayant la ville et les faubourgs d'un côté, et les jardins de l'autre. Le ruisseau auquel cette fontaine donne naissance est si abondant, qu'à moins d'un quart de mille au-dessous de Kélat, il met plusieurs moulins en mouvement. Sa source se trouve dans une caverne creusée naturellement dans le roc, et j'y ai pénétré jusqu'à près de trente-six pieds de l'entrée. Le courant d'eau, qui dans cet enfoncement est profond de trois pieds, limpide comme du cristal et très rapide, se divise en quatre à cinq branches : les cavités d'où elles coulent s'abaissent et se retrécissent tellement, que je ne pus pas m'avancer plus loin. Il n'existe pas à ma connaissance de source plus copieuse que celle-ci : elle offre d'ailleurs une particularité remarquable; c'est que ses eaux, au sortir des petits canaux, ont un certain degré de chaleur jusqu'au lever du soleil; alors elles deviennent extrêmement froides, et restent dans cet état jusqu'à la nuit.

Les moulins à eau que ce ruisseau met en mouvement sont construits d'après le même principe que tous ceux que j'ai vus dans le Béloutchistan; ils sont placés immédiatement au-dessous d'un banc, ou bien, quand il n'y a pas de chute naturelle, on creuse pour s'en procurer une. La roue est verticale : on accélère ou l'on retarde son action, en l'abaissant ou la soulevant suivant le poids de l'eau. Cette précaution est nécessaire; car souvent les pluies ou la fonte des neiges gonflent excessivement les petits ruisseaux, et alors les meûniers sont obligés d'élever au niveau de l'eau la roue, qui autrement tournerait avec trop de rapidité. Quelques moulins ont un second canal pour se débarrasser de cette surabondance d'eau; mais le procédé indiqué plus haut est le plus communément usité. La plupart des jardins de la vallée de Kélat ont été plantés par le père du chef actuel; ils n'ont peut-être pas encore atteint le degré de perfection auquel ils pourront un jour arriver : ils produisent en abondance les diverses sortes de fruits si communs dans les pays orientaux. J'en parlerai ailleurs plus en détail.

On peut regarder les habitans de Kélat comme composés de quatre classes distinctes, de Béloutchis ou Brahouis, d'Indous, d'Afghâns et de Déhvars. Je vais exposer dans le chapitre suivant les observations que j'ai été à portée de faire sur chacune de ces classes principales et sur leurs subdivisions en tribus.

CHAPITRE IV.

Béloutchis. — Origine et histoire de ce peuple. — Ses subdivisions principales, Béloutchis et Brahouis. — Différence de langage. — Principales tribus béloutchis. — Brahouiki; diffère du persan. — Mœurs, religion, etc. — Subdivisions des Brahouis. — Mœurs, usages, religion, etc. — Indous. — Bâbis. — Tâdjiks. — Autres classes. — Observations.

Les Béloutchis qui forment la grande masse, ou peut-être, strictement parlant, la totalité de la population du Béloutchistan, ont une origine très-obscure; leur histoire, comme celles de toutes les autres tribus barbares, est si mêlée de fictions romanesques et de contes merveilleux, que j'ai trouvé la plus grande difficulté à leur donner, à l'une et à l'autre, une forme qui permette d'y ajouter foi. Ce peuple est divisé en deux grandes classes, distinguées par les noms de Béloutchis et de Brahouis, et chacune est ensuite subdivisée en un nombre infini de tri-

bus, qui tirent leur nom des circonstances les plus insignifiantes; de sorte qu'il est moralement impossible d'en rendre raison. Le chef sous lequel elles servent, le canton ou le pays auquel elles appartiennent, ou leur descendance fondée sur la tradition, fournissent le plus ordinairement les dénominations qu'elles adoptent. La principale différence que j'ai observée dans ces deux classes supérieures tient au langage et à la physionomie, et c'est incontestablement la plus grande qui puisse exister entre des hommes de la même couleur et habitant le même pays. Le béloutchi ou béloutchiki, c'est ainsi que s'appelle la langue des Béloutchis, tient beaucoup du persan moderne, et la moitié des mots au moins est empruntée de cet idiôme, mais considérablement altérée par une prononciation vicieuse et bizarre : néanmoins la ressemblance des sons est si frappante que, durant mon séjour au milieu de ce peuple, je compris à la fin, par la connaissance que j'avais du persan, presque tout ce que j'entendais dire en béloutchiki. Le brahouiki, au contraire, en diffère tellement par les sons et par la formation, que je ne me souviens pas d'avoir ja-

mais remarqué dans cette langue une seule expression qui approchât aucunement du persan. Elle contient un grand nombre d'anciens mots indous; comme cette particularité, qui sera expliquée dans les détails historiques sur cette classe, frappe l'oreille, je puis dire que le brahouiki a une ressemblance extrême avec le pendjâbi, ou le dialecte parlé dans la partie de l'Indoustan appelée le Pendjab; bien entendu qu'il n'est question ici que du son articulé, car je ne connais aucune des deux langues que je me hasarde à comparer.

La physionomie générale de ces deux classes d'hommes n'offre pas moins de dissemblances que leur langage, pourvu qu'on les observe chez des individus qui dans chacune ont une origine pure; mais les mariages que chaque classe contracte fréquemment avec l'autre, ont tellement contribué à confondre les différences qui les caractérisent, qu'elles n'existent plus dans beaucoup de familles, et même dans des tribus entières. Les rejetons de ces unions forment donc une classe intermédiaire qui souvent diffère très-peu de ceux à qui elle doit le jour, quoiqu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre classe.

Je crois au reste nécessaire de répéter ici ce que j'ai déjà dit au commencement de ce chapitre, pour prévenir la confusion, c'est que l'ensemble de la population du pays est connu exclusivement sous le nom de Béloutchis, appartenant particulièrement à une des deux classes dans lesquelles elles se divisent; mais celles-ci devant être considérées séparément, je vais les distinguer dorénavant comme Béloutchis et Brahouis.

D'après les informations les plus exactes que j'ai pu me procurer sur ce sujet embrouillé, les Béloutchis, formant la classe primitive connue sous ce nom, se partagent d'abord en trois tribus principales appelées Nhêrouis, Rinds et Meghsis. Les Nhêrouis habitent principalement la partie du Béloutchistan située à l'ouest du désert; il y a aussi des Kheils ou sociétés de cette tribu à Nouchky, village au nord-ouest de Kélat et dans le Sedjistan; les Rinds et les Meghsis vivent dans le Kotch-Gondava, pays bas dans l'est au pied des montagnes; ils sont sortis du Mekran à différentes époques pour aller dans cette plaine fertile, et se sont incorporés avec les djeths ou cultivateurs, comme

sujets du Khan de Kélat; un petit nombre demeure dans les montagnes au nord-est du Kotch Gondava, et sur les limites du désert au nord de Kélat (1).

Les subdivisions de la tribu Nhêroui sont au nombre de huit à dix, celles des Rinds et des Meghsis sont chacune deux fois plus nombreuses. Je vais donner la liste de toutes celles que j'ai positivement vérifiées, avec les noms de quelques-uns de leurs chefs ou serdars; je suis aussi en état d'ajouter le nombre des combattans de quelques-unes; mais je pense qu'il est très-enflé.

Tribus Béloutchis Nêhroui.

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
1. Rockchenis	700	Mirab-Khan.
2. Sedjedis	450	Myr-Chah-Sevar.

(1) Je dois, pour tous les points géographiques dont il est question dans ce paragraphe, renvoyer les lecteurs à la carte. A mesure que j'avance, je conçois combien les explications détaillées sont commodes; mais dans une relation comme celle-ci, on n'en finirait pas s'il fallait mettre des notes pour chaque lieu dont il y est question.

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
3. Khesodjis	150	
4. Courds ou Chehidès	4500	Oulfet-Khan.
5. Mings ou Minde	300	Chah-Sevar-Khan.
6. Erbabis	6000	Chah-Mirab-Khan.
7. Mélikêhs	250	Isa-Khan.

Le chef de cette classe appartient à la première de ces tribus, de sorte que dans la conversation on la désigne aussi souvent par son nom que par celui de Nêhroui. Néanmoins l'autorité dont jouit Mirab-Khan est purement titulaire :

Tribus Béloutchis Rinds.

1. Rindanis	8000	Serdar-Khan.
2. Goulemboulks	700	
3. Poghs	300	Myr-Saheb.
4. Djellembanis	800	
5. Dinaris	700	Fyzoullah-Khan.
6. Pouzhés	600	
7. Kélouis	700	
8. Djétouis	75	
9. Doumbekis		
10. Boulédis	900	Myr-Seyfoudin.
11. Dankis	80	
12. Kharanis	1000	Myr-Abbas.

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
13. Omranis	4000	Sebit-Khan.
14. Kosés	150	Chemcher-Khan.
15. Tchengyas	100	Myr-Behadour.
16. Nouchyrvanis	700	Sikender-Khan.
17. Begothis		
18. Meris		
19. Gourkanis	3000	Feteh-Khan.
20. Mezaris	2500	
21. Dirichks	500	
22. Legharis	5000	Djemâl-Khan.
23. Lourds	1000	Mohammed-Khan.
24. Tchêtchris	1500	
25. Moundestris	1500	Lechker-Khan.

Tribus Bèloutchis Meghsis.

1. Meghsis	8000	Djeffer-Khan.
2. Ebrehs	5000	Caïm-Khan.
3. Lacharis	20000	Gholam-Mohammed-Khan.
4. Mêtyhis	1000	Aly-Mohammed.
5. Bourdis	200	Djellall-Khan.
6. Ouners		Douria-Khan.
7. Nêris	500	
8. Djetkis	4000	
9. Kellenderanis	700	Nour-Khan.
10. Mousanis	6000	Kerim-Khan.
11. Kekrânis		

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
12. Djekrânis.........		
13. Isobanis...........		
14. Djekrahs..........		
15. Djellânis..........		
16. Tourbendzahs......		

Les dix dernières tribus des Béloutchis-Rinds sont celles qui habitent le pays montueux au nord-est du Kotch-Gondava; on en pourrait peut-être ajouter un petit nombre d'autres à cette classe, ainsi qu'à celle des Meghsis. Je parlerai de ceux-ci quand je traiterai du Sindhy.

Les Nhêrouis sont en général des hommes grands, bien faits et actifs : la nature ne les a pas doués d'une grande force physique, mais ils sont propres et endurcis à supporter les changemens de climat et de saison, et habitués à endurer toute espèce de fatigue. Ils ne craignent pas la mort, et l'on dit qu'à la guerre ils combattent avec la plus grande bravoure, ne demandant qu'un chef qui les conduise à l'endroit le plus convenable pour y déployer leur valeur impétueuse. Exempts du joug des lois et détachés de tout sentiment d'humanité, les Nhê-

rouis sont les plus sauvages et les plus pillards des Béloutchis : ils regardent le larcin comme déshonorant et honteux à l'extrême, mais en même temps ils contemplent le pillage et la dévastation d'un pays entier avec des sentimens si opposés que c'est à leurs yeux un exploit digne des éloges les plus magnifiques; animés par cette pensée ils racontent leurs prouesses dans ces occasions; quel nombre d'hommes, de femmes, d'enfans ils ont faits prisonniers et enlevés ou massacrés; les villages qu'ils ont brûlés et pillés, et les troupeaux qu'ils ont égorgés quand ils n'ont pas pu les emmener.

Ces expéditions qui donnent lieu à ces violences et à ces atrocités portent ici le nom de tchépaos; elles sont presque toujours conduites par les chefs eux-mêmes ou par leurs ordres immédiats, et forment pour eux une source considérable de profit. Les pillards sont ordinairement montés sur des chameaux, et se munissent, suivant la distance qu'il ont à parcourir, de vivres qui consistent en dattes, fromage aigre et pain; ils portent aussi de l'eau dans de petites outres, si la circonstance l'exige, ce qui arrive souvent dans ces déserts. Quand tout est

prêt ils partent et marchent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils ne soient plus qu'à une distance de quelques milles du point d'où le tchépao doit commencer; ils font halte dans un hallier ou dans quelque lieu écarté, afin de donner à leurs chameaux le temps de se reposer. Aux approches de la nuit, ils remontent sur leurs bêtes, et aussitôt qu'ils jugent les habitans endormis, ils commencent leur attaque par brûler, détruire et emmener tout ce qui se trouve sur leur chemin; ils ne songent jamais à se reposer un seul instant durant le tchépao, mais ils parcourent le territoire sur lequel il s'effectue, en faisant quatre-vingt à quatre-vingt-dix milles par jour, jusqu'à ce qu'ils aient chargé leurs chameaux avec tout le butin qu'il leur est possible de transporter; et comme ils s'entendent très-bien à conduire ces animaux, un seul homme en a dix à douze : ensuite, si la chose est praticable, ils font un circuit qui les ramene chez eux par une route différente de celle qu'ils ont prise en partant; ils y trouvent l'avantage d'avoir la perspective d'un double pillage, et de dérouter ceux qui se mettraient à leur poursuite, parti auquel on a recours ordi-

nairement quand on peut réunir un nombre d'hommes suffisant, mais qui est de nul effet.

Cette description des tchépaos qui me fut donnée par divers Béloutchis qui en avaient fait partie, prouve que ce sont des expéditions très-fatigantes et très-périlleuses. Ceux des maraudeurs qui dans la nuit se séparent de leurs compagnons et restent en arrière, sont mutilés et massacrés de la manière la plus cruelle quand ils tombent au pouvoir des habitans exaspérés; d'autres sont tués dans les escarmouches qui ont lieu, quelques-uns meurent d'excès de fatigue. On doit donc supposer que la certitude d'un profit considérable est nécessaire pour exciter les Béloutchis à risquer leur vie, dans ces entreprises hasardeuses; mais c'est tout le contraire, et souvent les tchépaos échouent parce que les habitans des cantons désignés ont été avertis d'avance, et ont pris des mesures pour repousser l'aggression; quelquefois les tentatives ne réussissent qu'en partie, et dédommagent à peine de la perte des chameaux qui meurent excédés de fatigue pendant l'invasion, ou peu de temps après. Quelquefois les bandits recueillent le fruit de leur intrépidité; et Mihrab-

Khan-Rokchény me raconta que pour sa part d'un tchépao dans le Laristan en Perse, il avait eu des esclaves et d'autre butin pour une valeur de 6,000 roupies (750 liv. sterl. ou 18,000 fr.) somme prodigieuse aux yeux d'un sauvage.

Les Rinds et les Meghsis sont moins adonnés au brigandage que les Nhêrouis: mais je ne puis pas dire avec certitude si cela vient d'une horreur naturelle pour ces violences, ou de la crainte du Kan de Kélat : je serais cependant porté à supposer que la dernière cause agit plus puissamment que la première; car les Mezaris, les Dirichks et d'autres tribus Rinds qui vivent dans les montagues, et sont en général hors des limites immédiates de l'autorité du Khan, infestent les routes et commettent les vols et les assassinats les plus atroces sur les voyageurs, usage bien plus condamnable encore que celui des Nhêrouis; je dois dire pour l'excuse de ceux-ci que, ne concluant jamais d'arrangement, ils se considèrent comme en état d'hostilité permanente avec les nations voisines; les tchépaos que j'ai décrits composent leur système d'hostilités. Les Rinds et les Meghsis ressemblent aux Nhêrouis par la taille et la sta-

ture, ils ont comme eux des traits réguliers et des physionomies expressives, mais ne sont pas en état de supporter aussi bien la peine et la fatigue. Le climat du pays dans lequel ils font leur résidence habituelle, semble les avoir énervés et privés de cette vigueur de corps et d'esprit qui sans doute les caractérisait quand ils vivaient dans les montagnes du Mekran leur berceau, et qui se retrouve encore dans les tribus dont j'ai parlé comme demeurant dans la région montueuse. Leur teint est plus foncé que celui des Nhêrouis, particularité qu'il faut aussi attribuer à la chaleur du climat du Kotch-Gondava. Les hommes de ces deux classes ou des tribus qui en dérivent, que j'ai rencontrés soit durant mon séjour dans ce pays, soit depuis mon retour dans l'Indoustan, ne m'offrirent aucune différence frappante, soit dans leurs mœurs, soit dans leur extérieur. Un étranger les aurait aisément regardés comme appartenant tous à une même classe, ce qui n'est pas le cas des Nhêrouis et de leurs diverses ramifications. Mais comme dans le cours de ma relation j'aurai l'occasion de citer des exemples des différences que j'ai reconnues parmi eux, je

vais terminer l'esquisse du caractère des Béloutchis en décrivant les traits qui m'ont paru communs à tous.

A très-peu d'exceptions près pour quelques tribus de l'ouest, ils sont musulmans sunnites, et portent une haine et une inimitié invétérée aux chiites (1); il serait, j'en suis convaincu, plus dangereux de se montrer comme tel dans le Béloutchistan que comme chrétien.

L'hospitalité des Béloutchis a passé en proverbe, j'en ai eu les preuves les moins équivoques dans toutes les parties du pays que j'ai visitées. Dérober passe parmi eux pour l'action la plus méprisable. Quand une fois ils offrent ou promettent d'accorder leur protection à quelqu'un qui en a besoin ou qui la demande, ils mourraient plutôt que de manquer à leur parole. Ils obéissent à leur chef avec promptitude et empressement; mais cette obéissance

(1) Les Sunnites sont les Musulmans qui regardent les quatre imans Aboubekr, Omar, Otman et Aly comme des successeurs légitimes de Mahomet. Les Chiites, au contraire, soutiennent aussi obstinément qu'Aly, comme neveu et gendre du prophète, avait seul le droit de lui succéder.

me parut plutôt le résultat de la persuasion que ce qu'on leur ordonne de faire est convenable, ou d'un désir de soutenir la bonne réputation de leurs tribus qui dépend beaucoup de celle des Serdars, ou chefs, que d'aucun sentiment de déférence et de respect pour ces derniers : car j'ai remarqué que dans mainte circonstance, et sous leurs yeux, ils agissaient comme s'ils avaient à-peu-près méconnu leur autorité. Les habitudes des Béloutchis sont en général celles de la vie pastorale; ils habitent ordinairement sous des tentes ou *ghédans* faites de feutre noir ou de couvertures grossières étendues sur une carcasse de branches de tamarisc entrelacées. La réunion d'un certain nombre de ces ghédans compose un *toumén* ou village, et celle de leurs habitans une société ou *kheil*: on voit par la nature de la formation de celles-ci qu'il peut y en avoir un nombre illimité dans une tribu; j'en pourrais citer plusieurs exemples où il excède celui de vingt et même de trente. Chaque kheil se distingue ordinairement par un titre, comme Emyri, Dêodi, Serdari, mis en guise de prénom avant le mot kheil, par exemple *Emyri kheil* la société

noble, *Déodi kheil* la société de David, etc. Cette subdivision compliquée de tribus en kheils doit naturellement mettre dans l'embarras quelqu'un qui ne fait ses observations qu'accidentellement, et d'autant plus qu'ils changent assez souvent leur titre distinctif en même temps que le lieu de leur demeure. En voici un exemple. Pendant que j'étais à Nouchky, sur les confins du désert, un kheil de Brahouis-Mingolls, peuplade qui habite au sud de Kélat, était campé à deux milles environ du premier endroit. M'étant informé à un de ces hommes du nom de sa tribu, il me répondit : Mingoll; et de celui de son kheil, sa réponse fut Nouchkyi, ou la société de Nouchky. Je dois ajouter que quelques Béloutchis, notamment la tribu Nhêroui, préfèrent les maisons en terre aux tentes, et habitent même dans des forts. Il n'est pas rare non plus, dans les parties occidentales du Béloutchistan, de trouver la moitié d'un kheil vivant dans des ghédans, et l'autre dans des huttes. Je crois que la préférence que l'on montre pour ces dernières est due au froid.

Leur manière de recevoir un étranger est

simple, mais touchante. Lorsqu'il arrive quelqu'un dans un toumen, on étend un tapis devant la porte du Mehman-Khâné, ou maison des étrangers; il y en a une dans chaque ville ou village du Béloutchistan. Le serdar ou chef du kheil paraît aussitôt; l'étranger et le serdar s'embrassent, se baisent mutuellement la main; les personnes de la suite du premier s'approchent tour-à-tour, le serdar leur donne sa main qu'ils pressent contre leur front et leurs lèvres. Tout jusqu'alors s'est passé dans le plus profond silence; ensuite tout le monde s'étant assis, le chef s'adresse à l'étranger et lui demande plusieurs fois comment il se porte, celui-ci lui répond par les complimens d'usage; le chef demande de même des nouvelles de la santé de la famille et des amis du voyageur, et même de celle des gens de sa suite qui sont présens; le voyageur se tourne vers eux comme pour leur adresser la question, ils font tous un signe pour certifier qu'ils se portent bien; et la cérémonie se termine par un nombre égal de questions faites par l'étranger concernant le bien-être de la famille, de la société ou kheil, des compagnons et des amis du serdar. Les Béloutchis

sont naturellement très-indolens, et à moins d'être occupés de quelqu'un de leurs amusemens favoris, ils passent des journées entières à aller d'un ghédan à un autre pour fumer et jouer; un grand nombre est adonné à la pernicieuse habitude de mâcher de l'opium et du beng; mais je n'ai pas entendu parler et n'ai non plus été témoin d'un seul exemple d'ivresse habituelle causée par le vin ou les liqueurs spiritueuses. Dans le fait, cette espèce d'ivrognerie semble être inconnue chez eux. Leur nourriture consiste en galettes de froment et d'orge, riz, dattes, fromage, lait doux et aigre: c'est ce dernier qu'ils préfèrent; en soupe faite avec des dhols ou pois, et assaisonnée avec du piment et d'autres plantes échauffantes; en viande, quand ils peuvent s'en procurer, y compris la chair de jeunes chameaux et toute espèce de gibier; ils aiment beaucoup les ognons, l'ail, les tiges et les feuilles de la plante de l'assa fœtida qu'ils font griller ou cuire dans le beurre, soit frais, soit fondu. Ils se bornent ordinairement à une seule femme ou à deux, les chefs en prennent quatre; mais cela dépend absolument de leur choix : je vis des hommes du rang

le plus bas qui en avaient sept à huit existantes, et Mihrab-Khan, chef des Rokchénis venait d'épouser sa seizième femme quand j'étais dans sa capitale. Ils ont des attentions et des égards pour leurs femmes ; ils ne portent pas aussi loin que la plupart des autres musulmans le scrupule de ne pas les laisser voir par les étrangers, quoiqu'ils ne leur permettent nullement de paraître en public dans tous les temps.

Les Béloutchis entretiennent un grand nombre d'esclaves des deux sexes, le produit de leur tchépaos ; ils les traitent avec une bonté et une générosité qui font plaisir à voir. Quand ces esclaves viennent d'être pris, ils se regardent comme les créatures les plus malheureuses qui existent, et, à dire vrai, le traitement qu'ils éprouvent alors est le plus rude et le plus décourageant que l'on puisse imaginer. On leur bande les yeux, on les attache sur des chameaux, et on les emporte dans cet état afin d'empêcher qu'ils puissent connaître quelle route ils auraient à prendre pour retourner chez eux. Les femmes ont les cheveux coupés, les hommes la barbe rasée, et l'on en détruit même la racine avec une préparation de chaux vive, afin de

leur faire perdre tout désir de revoir leur patrie; mais ils ne tardent pas à se faire à leur sort, et deviennent des domestiques très-fidèles. Une anecdote que je vais rapporter fera connaître sur quel pied ils vivent avec leurs maîtres. M. Christiè s'entretenant sur ce sujet avec Eidel-Khan-Rokchény, serdar de Nouchky, lui témoignoit sa surprise de ce que ses nombreux esclaves travaillaient avec tant d'application sans que personne les surveillât. « Pourquoi non? répliqua le serdar, ils sont vê« tus, nourris, et traités comme tout autre mem« bre de ma famille; ils savent bien que s'ils ne « travaillent pas, le pain sera peu abondant, et « qu'ils en souffriront tout comme nous; il est « de leur intérêt que l'abondance règne : car « ils n'ignorent pas qu'ils ont leur part de tout « ce qui m'échéoit. » M. Christiè convint de la justesse de ces observations, mais il ajouta qu'il aurait supposé à ces esclaves de la disposition à s'enfuir. « Nullement, reprit le vieux serdar; « ils sont trop sages pour l'essayer : d'abord « ils ne savent pas le chemin de leur pays; « mais, en supposant même qu'ils le connus« sent, pourquoi désireraient-ils y retourner?

« Ils sont bien plus heureux ici, ils ont bien « moins de soucis. S'ils étaient chez eux, ils se« raient obligés de travailler aussi péniblement « qu'ici ; en outre il faudrait qu'ils songeassent « à leurs vêtemens, à leurs maisons, à leur « nourriture. Dans leur position actuelle, ils « s'adressent à moi pour toutes ces choses de « première nécessité ; en un mot, pour que « vous puissiez juger de leurs sentimens, je me « bornerai à vous dire que le plus rude châti« ment que nous puissions leur infliger est de « les décharger de leur besogne. »

L'habillement ordinaire des Béloutchis consiste en une chemise de gros calicot blanc ou bleu, ouverte à quatorze pouces en descendant par devant, boutonnée autour du cou, et descendant au-dessous des genoux. Leurs pantalons sont faits de la même toile ou d'une étoffe rayée appelée sousy, et fermée autour de la cheville du pied. Ils ne portent ordinairement sur la tête qu'un petit bonnet piqué de soie ou de coton adapté à la forme du crâne, et quand ils sont en parure complète, ils y ajoutent un turban d'une toile à carreaux ou bleue, et une ceinture ou kemerbend de la même couleur

autour de la taille. Les chefs et leurs parens ont aussi en hiver une tunique ou elkhaliq de chite doublée et rembourrée de coton; quand les gens les moins aisés sortent, ils s'enveloppent d'un surtout fait d'un drap d'une espèce particulière fabriqué avec un mélange de poil de chèvre et de laine de mouton. L'habillement des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes; leurs chemises sont ordinairement en toile de coton rouge ou brune, tombant jusqu'aux talons, ouverte par devant au-dessous du sein, et comme elles n'ont rien par dessous, leur personne est très-exposée à être vue. Leurs pantalons sont extrêmement larges faits en étoffe de soie, ou de soie et coton. Les jeunes femmes, mariées ou non mariées, ont une manière ingénieuse de nouer leurs cheveux; elles les séparent en plusieurs touffes qu'elles entortillent autour de la tête, et en réunissent les extrémités en un nœud au sommet. Tout cela est ajusté si adroitement que plus d'une fois, à peu de distance, j'ai cru voir un bonnet. Les femmes âgées nouent autour de leur tête un mouchoir à fleurs en laine ou en soie. Quand elles sortent, toutes, n'importe leur âge, couvrent

si bien leur visage qu'on ne le voit pas du tout mais dans leurs maisons elles ne tiennent nullement à se cacher ainsi, et durant mon séjour dans le village de Nouchky, je me suis trouvé fréquemment dans la tente du serdar pendant que toute sa famille y était.

Un soldat béloutchi, armé de pied en cap, offre une apparence réellement formidable. Il porte un fusil, une épée, une lance, un poignard et un bouclier, indépendamment d'une quantité de cornets à poudre, de pulvérins pour amorcer, et de poches; celles-ci sont remplies de balles, de lingots, de pierres à fusil, de boîtes à amadou, et d'autres munitions de guerre, qui, lorsque l'homme est de service, doivent l'encombrer au-delà de l'imagination : ils n'ont pas néanmoins l'air d'y faire attention, et l'on estime souvent la vaillance d'un guerrier d'après le poids de son accoutrement. Ils sont tous excellens tireurs, et c'est pour cela que dans une bataille ils cherchent autant qu'il est possible à ne pas combattre de près; mais quand il n'y a pas d'alternative, ils jettent de côté leurs armes à feu, ou bien les attachent sur le côté du chameau ou du cheval

qu'ils montent. Leurs meilleures armes de guerre sont de manufacture étrangère. Ils reçoivent de la Perse, du Khoraçan et de l'Indoustan, leurs fusils, leurs épées et leurs poignards; leurs boucliers de ce dernier pays, et leurs lances du Sindhy. A Kélat il y a une manufacture de fusils, d'épées et de lances, qui appartient exclusivement au khan, mais les ouvrages que j'en ai vus sont mauvais et grossièrement faits.

Les amusemens des Béloutchis sont ceux d'un peuple agreste et presque barbare; ils aiment passionnément toute espèce de chasse, et y consacrent une grande partie de leur temps. Ils mettent donc naturellement un grand soin à avoir de bons chiens, et surtout des lévriers. Un de ces derniers est évalué à deux ou trois chameaux ou plus, quand il est bon; j'ai même entendu dire que le khan de Kélat avait payé 400 roupies (1,200 fr.) pour un chien. Tirer au but, jouer du bâton, lutter, escrimer, jeter des lances, et autres exercices de ce genre, sont leurs amusemens favoris. Les kheils voisins se défient l'un l'autre à ces jeux; ils sont très-forts aux quatre derniers, et quelques-uns sont

d'une adresse si incroyable au premier, que je suis sûr que, courant au grand galop, ils ne manquent jamais un bouclier qui n'a pas plus de six pieds carrés. Je puis aussi attester que les divers guides que j'ai eus dans mon voyage tiraient avec une seule balle, à la distance de cent cinquante à cent quatre-vingts pieds, les alouettes, les moineaux, et tous les petits oiseaux qu'ils visaient, et ils ne paraissaient pas regarder cela comme une preuve signalée de leur adresse à bien ajuster. Avant de terminer cette énumération de leurs amusemens, je dois en décrire un qui est en vogue dans toutes les classes, et qu'ils exécutent à cheval; ils le nomment nezeh-besy, ou le jeu de la lance. On fiche en terre un pieu d'une grosseur moyenne, et un cavalier, courant de toute sa force, le perce de la pointe de sa lance, de manière à l'arracher de terre et à l'emporter. Il est évident que la difficulté et le danger d'enlever le pieu augmentent ou diminuent suivant la profondeur à laquelle il est enfoncé; mais lors même que ce jeu est le plus aisé, il exige un mouvement violent et adroit du bras et du poignet, combiné

avec une précision extrême, pour diriger au même moment le cheval et la lance.

Les cérémonies du mariage et les funérailles des Béloutchis étant celles qui sont prescrites et réglée par le Koran, sauf quelques particularités de peu d'importance dans les premières, et ressemblant par conséquent à toutes celles qui ont lieu chez les Musulmans, j'aurai peu de choses à en dire. Quand on suppose qu'un malade est dans un danger imminent, on fait venir un prêtre ou mollah, qui lui lit et lui explique des passages du Koran, et qui continue ainsi jusqu'à ce que le malade aille mieux ou expire. Quand il est mort, on envoie aussitôt chercher des pleureuses (1), et pendant trois jours et trois nuits l'on tient des mets préparés pour tous ceux de ses amis qui viennent assister au Fatihhè-Khvany, c'est-à-dire à la lecture des prières pour les morts. C'est une fonction du mollah, et soit que le défunt ait été riche ou pauvre, ses parens mettent le plus grand inté-

(1) Le texte anglais dit *people*, sans désigner le sexe.

rêt à ce qu'il vienne beaucoup de monde dans ces occasions, et quelquefois s'appauvrissent pour régaler tous ceux qui viennent. D'après ce que l'on me raconta de cet usage, je vis qu'il correspondait exactement à la garde des morts pendant la nuit, connue chez nous sous le nom de veillée ; la nuit se passe de même à se divertir et à se régaler, et quoique l'on ne s'enivre pas dans le Béloutchistan, cependant, tout en causant et mangeant, l'on passe le temps joyeusement, et un étranger trouverait qu'un Fatihhè-Khvany (1) ne ressemble pas du tout à une cérémonie pour pleurer les morts.

Voici ce qui se passe pour les mariages. Qnand un jeune homme désire épouser une jeune fille, il envoie ordinairement son frère ou un de ses proches parens au père pour entamer l'affaire avec lui, et proposer l'alliance. Si le père approuve le mariage, il donne son consentement, et les deux parties conviennent aussitôt des préliminaires concernant l'échange

(1) Littéralement, lire des prières, du mot *fatihhè*, prière, et du verbe persan *khvandom*, lire.

des présens. Ce contrat réciproque se nomme le *sang* ou promesse; et quoique dans les classes supérieures il ait quelquefois lieu avant que les fiancés se soient vus, il est regardé comme si sacré, qu'il ne peut être rompu dans aucune circonstance. Si un homme fiancé de cette manière vient à mourir, son frère est obligé, par les lois de l'honneur et de la convenance, d'épouser la fille. Les présens que fait le prétendu consistent en chameaux, brebis, chèvres, ou autre bétail. Il l'envoie, peu de jours après la conclusion du sang, à la maison de son beau-père futur, avec des mets préparés, et en quantité suffisante pour régaler tout le kheil, bien entendu que la fortune du jeune homme lui permette de faire cette dépense. Il arrive assez souvent que le sang se conclut avant que la fille soit nubile; dans ce cas-là, les fiancés ont la permission de se voir dans la maison du père; l'amant y est admis sur le même pied qu'un homme de la famille. Mais la fille ne peut, sous aucun prétexte, aller chez les parens de son prétendu; il n'est permis d'ailleurs ni au jeune homme, ni à la jeune fille, d'avoir

aucune familiarité l'un avec l'autre, ni même de se parler qu'en présence de témoins (1). Quand la fiancée arrive à l'âge convenable pour remplir les devoirs d'épouse, la cérémonie du mariage (órous) est célébrée par un mollah en présence des amis respectifs. Le prétendu régale encore le kheil le plus somptueusement qu'il lui est possible, et reste quelques jours après comme l'hôte de son beau-père : sa belle-mère lui permet ensuite de partir avec sa femme (2). Quand il s'en va,

(1) Chez les Afghâns, la mère de la fille connive quelquefois à ce que les amans satisfassent leur passion avant la célébration du mariage. Ce commerce s'appelle namzed-bezi : ce qui signifie donner un nom, parce que la fille est alors regardée par sa mère comme virtuellement épousée. Les Béloutchis ont une horreur extrême pour cette coutume; et je crois qu'il en est de même du père de la fille, lors même qu'il est Afghân.

(2) La mère de la fille doit voir les preuves de la consommation du mariage. Cet usage s'observe aussi chez les Arméniens, mais d'une manière bien plus contraire à la délicatesse. Il est clair qu'il est d'origine juive.

on lui présente le douaire, tel qu'il a été fixé par le sang, et qui, indépendamment d'une quantité plus ou moins grande de bétail de même espèce que celui qu'il a donné, comprend des étoffes, des tapis, et d'autres objets de ménage; le tout se règle d'après les facultés des parens de la fille.

Pendant que je m'occupais de recherches sur ce point et sur d'autres qui ont avec lui quelques rapports, je découvris chez les Béloutchis plusieurs coutumes de la loi de Moïse. Leurs institutions morales, concernant le mariage, semblent en effet dériver de ce divin législateur : ils les observent si scrupuleusement, et ont en général des sentimens si exacts sur ce point, que l'on voit rarement parmi eux des exemples d'infidélité conjugale. Cette coïncidence est-elle due au hasard qui leur a fait adopter ces usages et ces règles, ou bien faut-il l'attribuer à une cause plus éloignée? C'est ce que mes faibles lumières sur l'origine de ce peuple ne me mettent pas en état de résoudre. Les traditions tant orales qu'écrites, les font descendre des Israélites, comme étant une

branche des Afghâns (1); mais ils rejettent vivement toute connexion avec ces deux peuples, prétendant qu'elle est fondée sur une assertion erronée; quoi qu'il en soit, les Béloutchis actuels n'offrent pas le moindre vestige des traits ou des mœurs des Juifs; mais cela ne détruirait pas entièrement la possibilité d'une telle descendance; car, en l'admettant comme démontrée, on pourrait supposer que leurs alliances fréquentes avec les Arabes et d'autres peuples qui ont envahi ce pays, a altéré leurs traits primitifs, et que néanmoins ils ont conservé plusieurs de leurs anciennes lois; en voici quelques exemples qui, suivant mes faibles connaissances, ne leur sont pas aussi positivement prescrits par le Koran qu'ils semblent le croire. Quand le mari d'une jeune femme vient à mourir, son frère est obligé d'épouser sa veuve, et les enfans provenant de cette union héritent des biens du défunt. S'il n'existe pas de frère de celui-ci, la veuve a la liberté de se choisir un second époux;

(1) Voyez les *Recherches Asiatiques*, t. II, p. 115 de la trad. française.

parce que le moment où elle se marie la soustrait à l'autorité de son père et à celle de tous ses parens. La fuite d'une femme mariée de la maison de son mari, et celle d'une fille fiancée de la maison de son père, étant considérées comme également contraires à l'honneur et au devoir, dans quelque cas que ces événemens puissent avoir lieu, la mort de la femme et de son ravisseur est la seule expiation complète qu'ils reconnaissent pour ces crimes : on dit au reste qu'ils sont tous deux inconnus dans le Béloutchistan propre. Un homme peut renvoyer la femme qu'il a épousée, la croyant vierge, pourvu qu'il prouve le contraire (1); mais il est très-rare que l'on mette cette loi en pratique; la difficulté de prouver l'accusation, et l'inimitié mortelle qu'elle ferait naître entre les familles, préviennent toutes les tentatives d'accusation mal fondée.

J'ai à parler maintenant des Brahouis, ou de la seconde grande classe des habitans du Béloutchistan; mais je n'aurai que peu de parti-

(1) Voyez le *Deutéronome*, ch. XXII, versets 13, 14, 15, etc.

cularités à ajouter à ce que j'ai dit pour les caractériser, lorsque j'ai établi le contraste qui existe entre cette peuplade et les Béloutchis. Ils sont, comme ceux-ci, divisés en un nombre infini de tribus et kheils, et encore plus adonnés à une vie errante; car en été ils habitent une partie du pays, et en hiver ils vont dans une autre. Ils changent même plusieurs fois dans l'année le lieu de leur résidence, afin de procurer de nouveaux pâturages à leurs troupeaux, pratique rare chez les Béloutchis. Peu d'hommes sont plus actifs, plus forts, plus robustes que les Brahouis. Ils endurent également le froid des contrées montueuses du Béloutchistan, et la chaleur des plaines du Kotch-Gondava. Au physique, ils diffèrent tellement des Béloutchis, qu'il est impossible de confondre les hommes de ces deux classes. Les Brahouis, au lieu de la haute taille, du long visage, et des traits prononcés de leurs compatriotes, ont les os courts et gros, la figure ronde, la face aplatie. Je puis attester que je n'ai vu aucun autre peuple asiatique auquel ils ressemblent, car un grand nombre a la barbe et les cheveux bruns. Ils sont très-laborieux et

excellens ouvriers pour les travaux de l'agriculture et les autres occupations domestiques. Ceux qui vivent dans le voisinage de la plaine au sud de Kélat, cultivent de grandes portions de terrain, et en vendent les produits aux Indous de Kélat, de Béla, et de Khozdar, qui les exportent. Voilà, avec la vente du fromage et du ghi que fournissent les troupeaux, quelques couvertures grossières, des tapis et des feutres, ce qui constitue le seul commerce que fassent les Brahouis. Leur nourriture est la même que celle des Béloutchis, excepté qu'ils préfèrent la viande à tout, et la dévorent à moitié cuite, sans pain, sans sel et sans aucun végétal. Ils sont renommés pour la voracité de leur appétit; leurs troupeaux de brebis et de chèvres étant très-nombreux et très-prolifiques, les mettent à même de satisfaire leur goût pour la chair, et d'en consommer une plus grande quantité. Ils assurent, et peut-être avec vérité, que dans les montagnes froides qu'ils habitent, il serait impossible de vivre pendant l'hiver, sans une certaine quantité de nourriture animale qu'ils jugent non seulement plus nourrissante, mais à laquelle

ils attribuent aussi les mêmes propriétés échauffantes que l'on reconnaît en Europe aux liqueurs spiritueuses : c'est pour fournir à cette consommation que, vers la fin de l'automne, ils mettent en réserve une provision de viande qu'ils font sécher au soleil, et ensuite ils la fument à un feu de bois vert. La viande, préparée de cette manière, n'a nullement un goût désagréable, et l'on en peut comparer la saveur à celle des langues de rennes qui viennent de Russie. Elles se conservent plusieurs mois de suite, et quand on les enferme à cause du froid, la seule précaution que l'on regarde comme nécessaire, est de placer chaque morceau de manière qu'il n'en touche aucun autre.

Les Brahouis ne sont pas moins fidèles à leur parole, ni moins hospitaliers que les Béloutchis, et, au total, leur caractère me semble bien préférable. D'après ce que j'ai déjà dit sur ce sujet, il est évident que cette classe d'hommes est plus tranquille et plus industrieuse que l'autre, et leurs habitudes sont décidément opposées à ce système de rapine et de violence suivi par les Béloutchis. Nous ne pouvons en attribuer la cause qu'à un bon senti-

ment; car, pour la bravoure personnelle et la facilité à endurer les privations et les fatigues, les Brahouis passent pour l'emporter sur tous les habitans des pays voisins. Leurs chefs exercent dans les tribus et dans les keils une autorité bien plus despotique que ceux des Béloutchis, et chaque individu y tient aussi fortement à sa bonne réputation, quoiqu'il leur obéisse par des sentimens différens. Leurs mœurs sont douces et innocentes, quoique très-agrestes et grossières; mais comme ce dernier défaut résulte évidemment de ce qu'ils sont dépourvus d'usage du monde et d'artifice, leurs essais maladroits pour se montrer polis font plaisir, parce que l'on voit qu'un penchant naturel à obliger, dégagé de tout motif d'intérêt, les y excite. Ils sont exempts des vices les plus odieux des Béloutchis, tels que l'avarice, la vengeance, la cruauté: ils cherchent rarement quelque récompense pour les bons offices et les services qu'ils rendent. Leur reconnaissance est durable, et leur fidélité telle, que les chefs des Béloutchis les regardent comme leurs serviteurs les plus sûrs et les plus dignes de leur confiance.

Les amusemens de cette classe ressemblent tellement à ceux des Béloutchis, que je n'ai pas besoin de les décrire. En général les Brahouis se vantent d'être meilleurs tireurs que les Béloutchis : ceux-ci conviennent du fait, et l'attribuent à ce que les Brahouis s'exercent davantage, parce qu'aucun d'eux ne quitte son ghédan, même pour aller à quelques centaines de pas, sans avoir son fusil. Ils sont de même habiles à se servir de l'épée ; mais ils ne font jamais usage de la lance, qu'ils regardent comme une arme inutile et embarrassante. Un Brahoui est toujours vêtu de la même manière, soit en été, soit en hiver, qu'il gèle ou que le soleil darde ses rayons à plomb : tout son habillement consiste en une ample chemise blanche, un pantalon du même tissu, et un bonnet de feutre. Les bergers portent quelquefois une couverture de feutre blanc, qui enveloppe tout le corps, et forme une pointe au-dessus du sommet de la tête. Ce vêtement préserve de la pluie et de la neige, quelque abondantes qu'elles soient, et sert exclusivement pour cela. La vie domestique des Brahouis est extrêmement simple : les hommes gardent les troupeaux, cultivent la

terre, et font tous les autres travaux du dehors, dans lesquels, si cela est nécessaire, ils sont aidés par les femmes; mais ordinairement les occupations de celles-ci sont de veiller aux affaires du ménage, telles que traire le bétail, faire le beurre, le fromage et le ghi; elles fabriquent aussi des tapis, du feutre, et tissent un drap blanc grossier. J'ai déjà dit qu'elles n'étaient pas exclues de la société des hommes: tout le monde vit et mange ensemble. Elles ont pour vêtement une chemise longue, et un pantalon en toile de coton; quand elles ont atteint l'âge de puberté, elles portent par-dessus la chemise une espèce de corset qui se lace par derrière, et dont le devant est orné de figures fantastiques d'animaux ou d'oiseaux, brodées en laine de couleur. Les Brahouis sont tous sunnites, et dans toutes les pratiques extérieures de la religion, ainsi que pour les mariages et les sépultures, ils se conforment aux préceptes de cette secte; je n'ai donc rien à ajouter à cet égard, sinon qu'ils montrent dans ces occasions solennelles la même simplicité qui leur est habituelle dans les affaires ordinaires de la vie.

Je vais, avant de passer aux autres classes d'habitans de Kélat, donner la liste de quelques tribus brahouis : on jugera, par cet exemple, de la grande diversité que la totalité de ce peuple offre à cet égard, et l'on comprendra mieux la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'il y aurait à faire des recherches satisfaisantes.

Tribus Brahouis.

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
1. Kemberany	1000	Mahmoud-Khan.
2. Zéhry	8000	Câder-Bakch.
3. Mingoll	10500	Vouly-Mohammed-Khan.
4. Soumlery	4000	
5. Gourguenany	300	
6. Iman-Hoçeiny	2000	Cheik-Lohar.
7. Koultchi-Bhegva	500	
8. Mahmoudany	500	
9. Moureha	1000	
10. Koury	150	
11. Berdjëi	1000	
12. Raïky	700	
13. Penderany	3000	
14. Rysetké	100	
15. Cherouary	8000	

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
16. Rysany	1500	Moula-Mohammed.
17. Nitchary	2000	
18. Bezendja	1000	Rahmet-Khan.
19. Choudjaoudiny	1000	
20. Momasiny	1500	
21. Harouny	200	
22. Rodény	600	
23. Sêsouly	200	
24. Kêrou-Tchêkou	500	
25. Bedjêï	700	
26. Kourda	200	
27. Nêgry	2000	
28. Kidjên-Boulêdy	7000	
29. Nessir-Rodany	3000	
30. Tchotva	700	
31. Khedrany	5000	
32. Mirvary	7000	
33. Keledaï	300	
34. Ghelousoury	700	
35. Kouletchy	250	
36. Lâguy	3000	
37. Kery	1500	
38. Mahmoud-Châhy	3500	
39. Dibeky	4000	
40. Rysany	800	
41. Caïssêry	1000	Myr-Caïssêry.
42. Moury	300	

Noms.	Nombre de combattans.	Chefs.
43. Geddjaga	200	
44. Djyany	60	
45. Mousouvâny	1000	
46. Safavany	10000	
47. Serferâny	2500	
48. Pourdjehâï	200	
49. Koutchtka	300	
50. Bhouldra	300	
51. Bhouka	300	
52. Ridy	1700	
53. Isirêny, Goulzah, Chirzah, Djemelzah, Tchengo...		

Si cela pouvait être utle à quelque chose, je rendrais cette liste au mons deux fois plus nombreuse; mais comme ell comprend les tribus brahouis les plus considrables, elle donnera une idée de leur multipicité : ensuite elles se subdivisent en kheils. On peut rendre raison de quelques-uns des nom qui précèdent, mais beaucoup d'autres n'ont pas de signification connue. Les Kemberani tirent leur nom de Kember, fondateur du gouvernement, et ancêtre de Mahmoud-Khan chef de tout le Béloutchistan. Les Zéhris e les Penderânis ha-

bitent des districts qui portent ces noms. La dénomination de Gourguénanis dérive, je crois, du mot *gourg*, qui en persan désigne un loup; les Cheyrouaris et les Cheyrzahs viennent de même de *cheyr* (lion); les Harounis et les Caïsseris de *Haroun-Khan* et de *Myr-Caïsser*, titres héréditaires adoptés par leurs chefs; les Djemelzahs, les Chengozahs, les Chadenzahs et les Goulzahs, des mots *djemâl*, *tchengo*, *châden* et *goul*, qui signifient beau, bon, heureux, rose, ajoutés au mot *zah*, tribu ou horde, cela fait la belle tribu, etc.; enfin la tribu des Doudaïis, étant formée de deux tribus unies, prend son nom de *dou* (deux), et *daïi* (nourrice). A ces exemples on pourrait en ajouter d'autres qu'un orientaliste reconnaîtra aisément. Je suppose que, dans leurs migrations continuelles d'une partie du pays à l'autre, les tribus inférieures changent fréquemment de nom. Je hasarde cette conjecture, parce que j'ai plus d'une fois adressé aux Brahouis des questions relatives à des tribus que je savais positivement avoir, quelques années auparavant, habité le district voisin du leur, et qu'ils m'ont répondu qu'ils ne les con-

naissaient nullement, ou qu'elles devaient avoir eu un autre nom.

Toutes les tribus des Brahouis contractent des mariages les unes avec les autres, excepté les Kemberanis qui se distinguent par une particularité étrangère aux autres tribus; ils sont partagés en trois rangs qui portent les noms d'Ahmedzahs, Khanis et Kemberanis. Quand j'étais à Kélat, en 1810, le premier n'était composé que de sept personnes, savoir, Mahmoud-Khan, son fils, ses deux frères, sa sœur, sa tante et son cousin. Les Khanis, qui forment le second rang des chefs tels que Myr-Mourad-Aly de Khozdar, et ses frères, sont une trentaine: le mot kemberany, ainsi employé pour particulariser, renferme le reste de la tribu, mais comme nom commun il est applicable au corps entier. Les Kemberanis prennent des femmes dans les autres tribus, mais ils n'y marient pas leurs filles. Quelques autres tribus Brahouis et Béloutchis-Rind observent la même étiquette les unes envers les autres; mais je n'en ai jamais entendu donner un motif plausible, et je m'imagine qu'elle est due à la prééminence dont elles se targuent sur les autres.

Les Indous qui demeurent à Kélat sont la plupart des commerçans de Moultan et de Chikarpour; ils sont en général très-considérés par le gouvernement et les habitans, et ne sont nullement gênés pour le libre exercice de leur religion; ils ne se hasardent cependant pas à amener leurs femmes ou leurs parentes à Kélat, preuve incontestable qu'ils n'ont pas pour la bonne foi du gouvernement la confiance que sa tolérance et les encouragemens qu'il leur accorde devraient naturellement leur inspirer. Leur nombre est très-considérable; ils occupent près de cinq cents des meilleures maisons, dans l'intérieur de la ville: quelques-uns sont très-riches; mais, malgré toutes leurs richesses, malgré les gains et les agrémens de la vie qui les accompagnent, on reconnaît que les Indous de Kélat sont des êtres très-misérables. Ils ont l'habitude de visiter leur patrie une fois tous les trois ou quatre ans, quelquefois plus souvent; mais la vie triste et pleine de privations qu'ils mènent dans l'intervalle, éloignés de la société de leurs femmes et de leurs familles, les rend sombres, chagrins, maladifs; ces hommes sont l'exemple le plus frappant du caractère

intéressé et de la soif de l'or si naturels aux Indous, puisqu'on les voit, après avoir gagné suffisamment pour vivre à l'aise et d'une manière indépendante, sacrifier toutes les jouissances d'un être raisonnable, et tout ce qui fait le bonheur sur terre, au désir de s'enrichir davantage. Leur religion, je l'ai déjà dit, est tolérée à Kélat; ils y ont, en conséquence, une pagode et plusieurs bramines qui y sont attachés; ceux-ci sont entretenus du produit des contributions volontaires et d'un droit que les Indous, en vertu d'une ancienne concession, lèvent sur toutes les marchandises qui entrent dans la ville : ce droit s'appelle *dherem-païsa*, ou l'argent sacré. Je parlerai ailleurs de son origine et de sa perception. Ces Indous n'observent pas leurs lois religieuses avec une bien stricte régularité; je fus étonné de voir les bramines et leurs sectateurs manger, à l'exception du bœuf, de toute espèce d'animaux, quoiqu'ils eussent même été tués par des musulmans : ils boivent aussi de l'eau contenue dans des outres, et quelques-uns portent des bonnets faits de peaux venant de la Boukarie, actions qui sont toutes des in-

fractions et en opposition directe aux préceptes de leur religion. Ils ont pour vêtement une tunique ou elkhaliq en chite, nouée sur le côté droit de la poitrine, usage qui distingue cette partie de l'habillement d'un Indou de celui d'un Musulman qui noue la sienne du côté gauche; une culotte très-longue leur descend jusqu'aux talons, leur tête est couverte d'un grand turban de couleur ou blanc, suivant la fantaisie de celui qui le porte. Tous ces Indous offrent peu de différence entre eux; ils ont le teint pâle, les cheveux et la barbe d'un noir foncé; ils se laissent croître la barbe. Ils parlent le dialecte indou usité dans les provinces du Pendjab, et tiennent leurs comptes dans le même idiôme.

J'ai précédemment présenté quelques observations rapides sur les Bâbis, que je regarde comme formant une troisième classe de la population permanente de Kélat; mais comme ils ne sont pas originaires du Béloutchistan, et que de plus ils composent une tribu peu estimée, il n'est pas nécessaire d'en parler longuement. C'est une race d'hommes active et adonnée à la vie pastorale; ils vivent la plupart sur

le territoire du roi de Caboul et dans le pays des Dourânis (1); ils y font paître leurs troupeaux, et habitent sous les tentes. Quelques-uns, comme on l'a vu, sont aussi de gros commerçans, et pour suivre leur vocation ils quittent les déserts de leur patrie, et s'établissent dans les villes. Tels sont ceux de Kélat, et j'ai raison de croire qu'il y en a beaucoup de ce genre dans les parties septentrionales de la province de Guzarat.

Les Déhvars ou Déhkans, mots synonymes

(1) Les Dourânis forment la première classe du peuple afghân. Ahmed-Chah-Abdally était un Dourâni; la succession au trône reste sans contestation dans sa famille. Cette nation est subdivisée en oulousés ou tribus; le territoire qu'elle habite est très-vaste. Candahar est la capitale du pays des Dourânis, qui comprend aussi d'autres villes moins considérables. On trouve de plus grands détails là-dessus dans la relation du Caboul par M. Elphinstone, ci-devant envoyé au souverain de ce pays par le gouvernement suprême de l'Inde, et actuellement résident à Pounah. Ses qualités et ses connaissances le rendaient propre à la mission qu'il a si bien remplie; il m'honore de son amitié, et je lui dois d'excellens renseignemens.

qui signifient villageois, sont la quatrième et dernière classe que j'ai indiquée comme formant la population de la ville de Kélat. De même que les autres classes, ils se rencontrent aussi ailleurs, et on les retrouve dans divers cantons du pays sous différens noms qui sont ordinairement ceux des lieux qu'ils habitent : c'est ainsi que ceux de Mestoung, de Téri, et de Pringoouadh, villages au nord de Kélat, ne s'appellent pas *Déhvars*, mais *Mestoundjis*, *Téritchis* et *Pringoouadhthis*. Je n'ai rien pu découvrir de certain sur leur origine. Leur langage ordinaire dans la conversation est le persan pur. ce qui donne lieu à beaucoup de personnes d'affirmer qu'ils descendent des Persans qui restèrent dans le Béloutchistan quand Nadir-Chah quitta ce pays en 1747; mais d'un autre côté l'on y connaissait, bien avant l'invasion de l'Indoustan par ce monarque, une tribu qui ressemble à leur portrait. Ils s'occupent de l'agriculture; ceux qui habitent près de Kélat sont tenus de servir le khan sans recevoir de paie, de procurer à ses hôtes et à leur suite de l'eau, du bois à brûler et du bétail, d'accompagner le khan lorsqu'il va à la chasse dans

le voisinage, et de fournir des courriers ou Câssids toutes les fois qu'ils en sont requis pour le service public. En échange de ce vasselage, ils jouissent de plusieurs immunités dont les plus avantageuses et les plus précieuses sont de tenir leurs terres exemptes de redevances et d'impôt foncier, de ne payer aucun péage sur les produits qui en proviennent quand ils les conduisent au marché, d'être dispensés du service militaire hors du canton de Kélat, et d'avoir le privilége de faire paître leurs troupeaux dans toute son étendue, excepté dans les endroits cultivés ou enclos. Les Déhvars diffèrent au physique et au moral de tous les habitans du Béloutchistan : d'un caractère doux et tranquille, ils semblent heureux de reconnaître tacitement la supériorité que s'arrogent sur eux les Béloutchis et les Brahouis, avec lesquels il ne leur est pas permis de contracter des mariages, et ils font comme s'ils voulaient prévenir toute possibilité de disputer sur ce sujet. Ils habitent des villages, ainsi que leur nom l'indique; par conséquent ils ne sont pas errans, mais ils cultivent les champs voisins, et en vendent les produits aux tribus pastorales et aux Indous. Ceux

qui vivent à une certaine distance de la capitale paient une faible redevance aux chefs sous l'autorité ou plutôt sous la protection desquels ils vivent. Les Déhvars sont d'une taille au-dessous de la médiocre; leurs traits irréguliers, leurs pommettes saillantes et leurs grosses joues leur ôtent toute prétention à la beauté; mais, malgré leur figure peu agréable, ils ont dans la physionomie une expression de candeur, d'honnêteté et de bonne humeur qui peut-être plaît tout autant: ils sont polis et obligeans pour les étrangers; mais ils ne possèdent pas cet esprit d'hospitalité pour lequel les Béloutchis et les Brahouis sont si justement renommés. Quoiqu'ils ne fournissent pas de contingent de troupes quand le khan va à la guerre, on les regarde cependant comme si fidèles et si dignes de confiance, qu'ils ont un détachement qui est toujours de garde à son palais à Kélat, ainsi qu'aux portes de la ville; ils sont Mahométans-Sunnites, et pour la religion de même que pour les mœurs, offrent une si grande ressemblance avec les Brahouis qu'il serait inutile de s'occuper de ces points dans un plus grand détail. Ils tournent en ridicule, comme un usage barbare et cruel,

la réclusion des femmes, adoptée dans la plupart des pays musulmans; leurs sentimens à cet égard et la manière dont ils traitent ce sexe prouvent qu'ils sont plus éclairés que tous les autres sectateurs du prophète arabe que j'aie eu occasion de voir. Il y a chez les Afghâns une tribu très-nombreuse, nommée Tâdji, et bien connue dans plusieurs parties de l'Asie, dont le caractère, d'après ce que l'on en rapporte, correspond si précisement avec celui des Déhvars, que je ne doute nullement qu'elles ne sortent d'une souche commune. Les Tâdjis ont la réputation d'être doux, actifs, fidèles à leurs promesses et à leurs engagemens, adonnés à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux, et habitent des villages bâtis en terre. Ils leur donnent le nom de *Déhs* et non pas celui de *Touméns* qui est la dénomination usitée dans l'Afghânistan.

Ayant fini mes observations et le résultat de mes recherches sur les divers habitans de Kélat, je vais reprendre ma relation. Je dois cependant ajouter que l'on trouve dans cette ville encore trois classes d'hommes, mais peu

nombreuses; ce sont les Djeths de Kotch-Gondava, les Mekraniens et les Sindhyens qui viennent, les premiers du Mekran, les autres du Sindhy. J'en parlerai plus en détail en traitant de ces pays.

CHAPITRE V.

Visites reçues. — Seconde course à la ville. — Visite d'un mollah du Kerman. — Arrivée de notre bagage. — Démarches des émyrs du Sindhy pour découvrir l'auteur et son compagnon. — Résolution de quitter Kélat. — Histoire touchante d'un jeune homme. — Réputation des deux voyageurs, comme médecins. — M. Christiè consent à visiter la famille d'un ministre. — Vols commis dans la ville. — Les Indous fixent un jour pour notre départ. — Offre obligeante de la femme du ministre.

Du 16 au 21 février il ne se passa rien de nouveau. Nous reçûmes, comme à l'ordinaire, un grand nombre de visites. Quelques personnes nous pressèrent beaucoup de leur donner des médicamens, mais nous éludâmes leur importunité en alléguant que notre bagage n'était pas arrivé, excuse que nous regrettâmes ensuite d'avoir employée à cause de l'embarras qu'elle nous causa. Le 16, nous vîmes entrer un homme très-poli et très-recommandable qui remplissait au-

près de Mahmoud-Khan la charge de déroghah ou intendant; il était arrivé de Kotch-Gondava, deux jours auparavant, et devait y retourner bientôt avec plusieurs objets dont le khan avait besoin pour son mariage avec une des filles de Myr-Mourad-Aly de Benkar. Le déroghah nous dit qu'ayant appris par hasard que deux agens de Sounderdji, avec le frère duquel il avait été intimement lié pendant long-temps, étaient arrivés de Bombay, il avait regardé comme un devoir de nous rendre visite, et nous offrir ses services. Nous lui exprimâmes combien nous étions sensiblesà son honnêteté, en ajoutant que nous le prierions de vouloir bien se charger d'une supplique ou éréz pour son maître à qui nous comptions demander l'autorisation nécessaire pour séjourner quelque temps à Kélat ou en tout autre lieu de son territoire. Le déroghah nous répondit qu'il s'en chargerait avec plaisir, et qu'il profiterait aussi de la première occasion favorable pour exposer nos projets au khan, qui ne balancerait certainement pas à satisfaire à notre requête. Il revint le 18 pour prendre notre lettre; M. Christie lui dit que Sounderdji nous avait chargés d'un petit

présent pour le khan, et que nous l'enverrions à Kotch-Gondava aussitôt que notre bagage serait arrivé; il nous conseilla de n'en rien faire, ajoutant que le moment le plus convenable serait au retour du khan à Kélat.

Notre séjour à Kélat s'était déjà prolongé bien plus que nous n'avions compté; mais le retard imprévu de notre domestique que nous avions laissé avec nos effets à Kohenouât, et pour lequel nous commencions à concevoir des inquiétudes sérieuses, nous empêchait de prendre aucun arrangement définitif pour notre départ. Cependant nous éprouvions chaque jour un désir plus vif d'obtenir des renseignemens sur la nature et la géographie des pays que nous avions le projet de traverser; voyant donc que l'Indou qui nous avait suivi depuis Bombay ne mettait ni assez de jugement ni assez de discrétion dans les questions qu'il faisait sur ce sujet, nous allâmes pour la seconde fois à la ville, le 20, afin de prendre nous-mêmes des informations. Nous fûmes présentés à un grand nombre de commerçans, de voyageurs, de fakirs, d'aventuriers; il y avait dans cette foule un mollah ou prêtre de Kerman, capitale de

la province de ce nom en Perse. Il était venu à Kélat à la recherche de sa sœur enlevée dans un tchépâo par les Nhêrouis de Benpour, et ensuite achetée comme esclave de Sultan-Sahib, agent confidentiel et conseiller de Mahmoud-Khan. Nous invitâmes cet homme à venir nous voir, afin de le questionner sur son voyage de Perse à Kélat. Etant venu le lendemain matin, il nous dit qu'il avait pris la route de Benpour et de Kedj, et nous donna des détails succincts sur ces deux endroits et sur leurs habitans. Il a été question de Benpour comme étant la résidence du chef des Nhêrouis. Kedj est la capitale du Mekran. Nous lui proposâmes alors de retourner avec nous pour être notre compagnon de voyage et notre guide, puisque nous voulions aller acheter des chevaux à Kerman. Aussitôt cet homme jura par Mahomet et par la barbe du roi, serment usité chez les Persans, qu'aucun motif humain ne serait assez puissant pour l'engager à courir de nouveau les hasards de la même route. « En la prenant, continua-« t-il, l'on a deux alternatives, et quiconque « est forcé de choisir l'une ou l'autre, que Dieu « et son prophète aient pitié de lui! L'une est

« de traverser un désert inhabité où l'on ne « peut se procurer ni eau ni vivres; l'autre de « se trouver au milieu de ces chiens de Nhê-« rouis où l'on doit s'attendre à chaque minute « à être exterminé. » Il ajouta qu'ils s'étaient emparés de son cheval et lui avaient volé tout ce qu'il possédait, ne lui laissant pas même les habits qu'il portait : ce discours fut accompagné d'une prière fervente énonçant l'espoir que Dieu confondrait toute cette race. Ce récit n'était pas de nature à nous encourager; cependant nous nous consolâmes en nous rappelant le penchant notoire des Persans à exagérer, dans les occasions où il s'agit de leurs affaires ou de leur sûreté personnelle; et nous espérâmes en conséquence que dans le cas où nous finirions par essayer de prendre cette route, nous ne trouverions pas les circonstances aussi décidément contraires que le mollah les avait dépeintes. Nous ne lui fîmes plus d'autres questions, de crainte d'exciter ses soupçons; la conversation continua encore une demi-heure sur des choses indifférentes; puis il partit après nous avoir offert de lui-même de nous apporter des livres persans et de nous en faire la lec-

ture : nous acceptâmss cette proposition avec empressement, car elle nous aidait à passer les matinées qui nous semblaient bien longues et bien ennuyeuses, parce que nous n'avions aucun moyen de nous divertir ni de nous occuper.

22. A trois heures après midi, nous eûmes le plaisir de recevoir notre bagage. Le domestique indou, qui en était principalement chargé, nous fit un tableau pitoyable de tout ce que sa troupe avait eu à souffrir du froid et des mauvais chameaux ; ils n'avaient pu avancer qu'avec beaucoup de difficulté, même en marchant lentement, à cause de la crainte que la rigueur de l'hiver de Kélat inspirait aux gens de Khozdar, et qui était si grande que l'on eut beaucoup de peine à leur persuader d'amener leurs bêtes. Ce domestique nous raconta qu'après notre départ, il resta deux jours a Kohenouât à attendre Rahmet-Kan, qui ne parut pas plus que le propriétaire des chameaux, à qui nous avions permis d'aller chez lui. Il était donc évident que ce dernier n'agissait que conformément aux suggestions des Bezendjâs. Le troisième jour, dans la matinée, Rahmet-Kan arriva avec huit

hommes armés, et demanda où nous étions; sa surprise et sa colère furent extrêmes quand il apprit que nous étions partis sans l'attendre; il demanda à plusieurs reprises si nous étions des commerçans ou des voleurs, de nous être enfuis d'une manière si infâme. Son frère, Béhadour-Khan le joignit dans la soirée, et enfin le chamelier revint aussi, et fit quelques excuses frivoles sur son absence prolongée. Rien ne pouvait égaler la rage des deux chefs subalternes quand ils s'aperçurent que nous avions échappé à leurs griffes. Tantôt ils voulaient nous poursuivre, et nous faire repentir, disaient-ils, du peu de respect que nous avions montré pour leur autorité; l'instant d'après, ils nous menaçaient de la vengeance la plus cruelle à notre retour; enfin, après bien des délibérations, ils résolurent de visiter notre bagage, pour lequel ils jurèrent qu'ils prendraient au moins 6,000 roupies de soung, ou droits. Notre homme leur dit que la valeur du tout ne s'élevait pas à la moitié de cette somme, mais que quant à leur soung, il ne leur connaissait dans aucun cas le droit de le lever, et qu'il n'avait pas d'ordres de nous sur ce point. « Peut-

« être, reprit Rahmet en l'interrompant, tu « ne sais pas que c'est nous, Bezendjâs, qui « avons pillé et tué le négociant mongol à cette « même place (1). » « N'allez pas croire, ré- « pliqua notre Indou, que vous nous traiterez « de la même manière, ni supposer que cinq « hommes armés que nous sommes, nous vous « abandonnerons aussi tranquillement que le « pusillanime Mongol nos vies et la fortune de « notre maître. » Les Bezendjâs, le voyant si résolu, protestèrent qu'ils n'avaient nulle intention d'employer la violence, et invitèrent nos gens à rengaîner leurs épées et à ne pas avoir d'inquiétude, parce qu'ils garderaient le bagage pendant la nuit. L'Indou répondit que ses camarades et lui avaient l'habitude d'être toujours prêts quand ils voyageaient, ce qu'il exprima par le mot de *kemerbestéh :* cela si-

(1) En effet, ils avaient attaqué un commerçant mongol, qui ne fit aucune résistance; ils le tuèrent avec tout son monde. Le khan de Kélat fut si courroucé de cette violence, qu'il envoya dire au père de Rahmet-Khan de venir à sa rencontre à mi-chemin de Kélat, et le tua, ainsi que quarante hommes de sa tribu.

gnifie à la lettre, qui a lié sa ceinture pour être prêt à tout faire, et dérive de *kemer*, corps, et *besten*, lier.

Voyant que nos gens étaient inébranlables, et n'ayant rien à manger, les Bezendjas prirent le parti de retourner chez eux, et demandèrent du drap blanc pour la valeur de cinq roupies, ce qui leur fut accordé. Rahmet, leur chef, dit alors que les routes étant parfaitement sûres, même sans lui, il n'était pas nécessaire qu'il escortât le bagage, et que, quand même nos gens auraient des lacs de roupies, personne n'oserait les inquiéter, puisqu'ils avaient sa permission pour passer. Après cette rodomontade, il enfourcha sa monture; sa troupe en fit autant, et tous décampèrent. Le lendemain à la pointe du jour, nos gens continuèrent leur voyage.

En arrivant à Khozdar, ils apprirent que Myr-Mourad-Aly avait écrit à son naïb, ou lieutenant dans cette ville, de nous faire partir pour Kotch-Gondava, où tous les chevaux du pays étaient alors rassemblés. Ce plan, formé pour nous obliger, ou par tout autre motif, ne put se réaliser à cause de la célérité de notre voyage; mais il finit par nous être très-

avantageux, parce que le naïb fit accompagner notre bagage par un homme qui rendit un grand service à Sohirab. Le deroghah de ce village insistait pour que chaque objet payât un droit, et se montrait d'ailleurs disposé à susciter des entraves, lorsque l'homme de Myr-Mourad-Aly montra la lettre de ce chef, qui ordonnait de nous traiter avec égard et bienveillance. Le collecteur des taxes ne souffla plus le mot.

Un câssid, ou messager, avait atteint nos domestiques à Khozdar; il était porteur d'une lettre de l'agent de Sounderdji à Béla. Elle nous apprit que quatre à cinq jours après notre départ de Sonmiany, six hommes y étaient arrivés de Keratchi dans le Sindhy, pour découvrir qui nous étions. Informés que nous étions partis pour l'intérieur du pays, deux de ces hommes retournèrent à Keratchi; les autres nous suivirent à Béla, d'où nous étions heureusement décampés avant qu'ils y arrivassent. Ils se rendirent en conséquence auprès du djam, et, en dorbar public, lui demandèrent au nom des émyrs de déclarer qui nous étions, et pour quelle affaire nous étions allés à Kélat. Le djam leur raconta brièvement qu'il n'avait pas

jugé nécessaire de s'enquérir ni de nos noms, ni de nos projets, mais qu'il avait entendu dire que nous étions des agens de Sounderdji, et que ses affaires nous avaient appelés à Kélat. Très-mécontens de ces renseignemens peu satisfaisans sur notre compte, les Sindhiens partirent pour Haïderabad, capitale de leur pays, afin de faire leur rapport aux émyrs. En lisant cette lettre, nous reconnûmes évidemment que ceux-ci persévéreraient dans leurs efforts pour nous faire arrêter, chasser, ou donner ordre de sortir du territoire de Mahmoud-Khan; quoique nous fussions instruits de la mésintelligence qui régnait entre lui et ces chefs, il était impossible de prévoir à quelles démarches leur faux exposé pourrait le porter. Il nous sembla donc extrêmement à propos de quitter Kélat, dans le plus bref délai possible, et afin de rendre raison de cette résolution soudaine, et des préparatifs nécessaires pour l'effectuer, nous prétextâmes que Sounderdji nous avait écrit d'aller à Candahar et à Hérat, et de ramener les chevaux que nous aurions pu nous procurer dans ces deux endroits au commencement du printemps.

Pour augmenter nos inquiétudes, nous apprîmes que les deux Afghâns avaient été continuellement en dispute avec nos gens, et qu'à Khozdar ceux-ci avaient même publiquement avoué que nous étions non pas des commerçans, mais des espions envoyés exprès pour voir et examiner le pays ; que nous avions le projet d'aller à Caboul ou Peychaver (1), pour voir le roi, et ensuite en Perse, d'après les événemens. Le deroghah de Myr-Mourad-Aly, qui était présent quand ces hommes firent ces déclarations, en parla à notre domestique indou, et lui conseilla de nous inviter à nous défier de ces vagabonds. Nous découvrîmes ensuite qu'ils avaient ourdi un complot dont le but était de nous obliger à leur donner à chacun un chameau pour prix de leur silence : cette coquinerie nous montrait la nécessité absolue de renvoyer ces gens, mais elle prouvait en même temps qu'il fallait s'y prendre avec prudence. M. Christie se contenta donc de les avertir qu'il savait la fausseté infâme

(1) Ville du pays des Afghâns, où la cour réside ordinairement.

dont ils s'étaient rendus coupables, et leur représenta que s'ils comptaient recevoir quelque récompense de Sounderdji, ils devaient être à l'avenir plus circonspects dans leurs propos. Ils nièrent toute l'accusation, comme il était naturel de s'y attendre, mais d'ailleurs nous promirent de se conformer à nos instructions. L'après-midi, le mollah de Kirman apporta le poëme persan de *Ioussouf et Zelikha*, ou les amours de Joseph et de la femme de Putiphar, et nous en fit la lecture pendant deux heures. Notre hôte, qui était un déhvar, et qui par conséquent entendait le persan, se joignit à nous avec plusieurs de nos voisins : tous furent très-contens du mollah; il lisait extrêmement bien, et semblait transporté par son sujet.

23. Ce matin, le bruit s'étant répandu dans la ville que notre bagage était arrivé, nous fûmes, vers l'heure du déjeuner, accablés de demandes pour des médicamens, ce qui continua sans interruption jusqu'au soir. Les solliciteurs ne voulaient admettre aucune espèce d'excuse; de sorte que c'eût été un spectacle tout-à-fait plaisant pour quelqu'un qui se serait trouvé là, de nous voir, M. Christie et moi, entourés

d'une foule de gens qui se croyaient affligés de tous les maux sortis de la boîte de Pandore, et en décrivaient les symptômes tous à la fois, dans un jargon que nous ne comprenions pas parfaitement. Nous leur imposâmes d'abord une espèce d'ordre; et, voulant non seulement obliger, mais aussi nous faire des amis en rendant service, nous distribuâmes les remèdes libéralement, et aussi convenablement que nous le pûmes, nous fiant beaucoup à l'effet de nos médicamens sur l'imagination. Quelques malades commirent les méprises les plus absurdes, parce qu'ils avaient mal compris nos prescriptions, ou qu'ils n'avaient pas voulu s'y conformer : un homme but une bouteille d'eau pour les yeux, et vint nous conter qu'elle avait agi comme un émétique; d'autres avalèrent ce que nous leur avions donné pour en faire usage extérieurement; heureusement qu'il n'en résulta pas de mauvais effets; mais la bévue la plus sérieuse fut celle d'un meûnier qui prit tout à la fois une quantité très-considérable d'un remède apéritif, ce qui faillit à le tuer. Nous lui avions recommandé de le partager en sept à huit prises, mais espérant qu'il éprouve-

rait le même soulagement en suivant une méthode moins ennuyeuse, il avoua qu'il avait, malgré nos injonctions, mêlé le tout à la fois, et l'avait avalé.

24. Nous dîmes à notre Indou de se procurer des houndys ou lettres de change tirées de Kélat à notre ordre sur les correspondans de Sounderdji à Hérat en Khoraçan, et à Kerman ainsi qu'à Yezd en Perse; il lui fut impossible d'en trouver sur ces deux dernières villes. Cependant ses recherches produisirent une découverte qui finit par être de la plus haute importance pour nous relativement à la route par le Sedjistan, province de Perse aujourd'hui indépendante : ce fut par-là que nous résolûmes de voyager. Comme toutes les routes qui y mènent paraissaient, d'après les meilleurs renseignemens que nous pûmes obtenir, se réunir à un village appelé Nouchky, à-peu-près à soixante-dix milles dans le nord-ouest de Kélat, notre premier plan fut d'y aller et d'avancer ensuite comme les circonstances l'indiqueraient. Les hommes que le djam de Béla nous avait donnés nous déclarèrent qu'ils désiraient être congédiés et retourner dans leur

pays; cette résolution cadrait avec le dessein que nous avions formé depuis long-temps de les renvoyer avant de quitter Kélat : ainsi nous les payâmes et nous leur remîmes une lettre pour le djam. Nous prîmes à leur place quatre Brahouis comme conducteurs de chameaux.

Du 25 au 28. La lenteur des Indous qui devaient tirer des lettres de change sur Hérat, et les nombreux obstacles qu'ils suscitaient pour nous empêcher de nous en procurer ailleurs, sans doute avec le projet, qui finit par leur réussir, de nous faire payer un change et un courtage exorbitant, nous tinrent pendant ces quatre jours dans un état continuel d'incertitude; ils nous déclarèrent même une fois que nous ne pourrions en trouver à aucun prix, à moins de consentir à rester à Kélat jusqu'à ce que Chaloumell eût écrit à Chikarpour (1) et en eût reçu réponse. Comme ce plan aurait pris trois semaines, M. Christiè refusa positivement d'y consentir, et après beaucoup

(1) Ville sur les frontières du Sindhy, dans le territoire afghân, fameuse par son commerce et sa population indoue.

d'altercations et de subterfuges de la part des Indous, nous fûmes obligés de payer le taux énorme de cinq et demi pour cent de commission, indépendamment du change du jour. Cela nous mortifia beaucoup : cependant nous pensâmes qu'il valait mieux perdre quelques centaines de roupies pour être quitte de Kélat. Cette conduite des Indous est parfaitement à l'unisson avec les idées et les opérations commerciales de leur nation; ils se représentaient cette affaire comme une manière honnête et irréprochable de réaliser une somme d'argent par le besoin pressant qu'en a une autre personne. Les agens de Sounderdji qui croyaient que c'était pour son compte firent naturellement tous leurs efforts pour conclure l'arrangement le plus avantageux pour lui; mais les autres Indous, qui voyaient notre impatience, eurent soin d'en profiter.

26. Un vieillard de bonne mine vint nous prier les larmes aux yeux de l'accompagner à la ville pour donner nos soins à un malade. Nous trouvâmes ce dernier dans un état de maigreur et de faiblesse extrêmes. Nous lui ordonnâmes quelques médicamens, mais cela ne servit à

rien, car il mourut quatre à cinq jours après. Nous apprîmes avec plaisir que l'on ne jetait pas sur nous le blâme d'être cause de sa mort; on l'attribuait généralement à un poison lent qu'une de ses cinq belles-mères lui avait donné. A notre première visite, nous avions été surpris de trouver dans une misérable cabane un homme mis avec élégance, et soigné par un nombre de domestiques. Nous apprîmes que c'était le fils de Rohoullah-Beg, commerçant bâby immensément riche, qui avait été mis à mort quinze jours auparavant à Kotch-Gondava par Myr-Moustapha-Khan, frère du khan de Kélat. Le triste état de ce jeune homme qui avait dans son air et dans ses manières quelque chose de distingué excita notre curiosité autant que notre compassion, et nous inspira le désir de connaître les particularités de la catastrophe de son père. On nous dit que Myr-Moustapha-Khan qui le soupçonnait d'entretenir une correspondance criminelle avec Feteh-Khan, ministre de Chah-Mahmoud, à cette époque un des compétiteurs du trône du Caboul, était entré pendant la nuit dans sa maison à Kotch-Gondava, et aidé de quatre hommes l'avait, à la let-

tre, taillé en pièces. Cet acte de cruauté et de lâcheté, car le bâby était un vieillard hors d'état de se défendre, causa beaucoup de fermentation et même des murmures parmi toutes les classes d'habitans : en effet l'exécution, si on pouvait la nommer ainsi, d'un homme si considérable, était un événement sans exemple. Myr-Moustapha avait aussi dépêché à l'instant un messager à Kélat avec ordre d'enfermer les fils de Rohoullah-Beg, et de s'emparer de tous ses biens. Cet ordre fit penser avec raison à beaucoup de monde que l'opulence de cet infortuné était son seul crime. Quoi qu'il en soit, l'ordre fut ponctuellement exécuté. Le déroghah de Myr-Moustapha prit possession de la maison et des magasins de Rohoullah-Beg, dressa un inventaire de tout ce qu'ils contenaient, que l'on estimait à plus de trente lacs de roupies (9,000,000 de francs). Ses deux fils furent mis en prison, le troisième, qui était dangereusement malade, obtint comme une grande faveur la permission de demeurer sous la garde de soldats dans la hutte où nous l'avions trouvé.

Le mollah de Kerman venait nous voir tous

les jours; il nous faisait grand plaisir, car il avait beaucoup d'esprit et causait bien. Le 27 il arriva suivi de cinq jolis enfans, les fils de Sultan-Sahib, un des vékyls du khan (1); l'aîné nous présenta une petite boîte d'excellens raisins enveloppés dans du coton; avant de s'en aller il nous dit que sa mère à qui notre réputation de médecins habiles était parvenue, l'avait chargé de nous prier d'aller voir ses deux sœurs qui étaient indisposées depuis quelque temps. Après nous être fait un peu prier, pour donner plus de prix à notre consentement, M. Christiè promit de voir les malades le lendemain, et il fut convenu que le mollah viendrait le prendre et le conduirait. Il tint parole, et nous nous aperçûmes alors qu'il désirait bien plus que nous d'exalter notre habileté en médecine; espérant que par notre médiation il obtiendrait l'affranchissement de sa sœur qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, était esclave dans la maison du vékyl. « Prenez votre livre sous « votre bras, dit-il, à M. Christiè, tâtez le

(1) Dans le Béloutchistan, *vékyl* signifie une personne chargée des affaires d'une autre.

« pouls de la malade, et dites qu'il en coûtera « une grosse somme d'argent pour se procurer « les médicamens nécessaires. Souvenez-vous « aussi de ne rien ordonner avant d'avoir sti- « pulé le montant de ce que vous devez rece- « voir quand la jeune personne aura recouvré « la santé. Le père est prodigieusement riche, « et si vous l'exigez il vous donnera bien volon- « tiers deux à trois cents roupies pour chaque « cure. » Aussitôt M. Christiè et le mollah partirent. La scène qui se passa ensuite chez le vékyl étant très-curieuse, je ne puis mieux faire que d'employer les expressions mêmes de mon ami, extraites de son journal.

« A notre arrivée chez le vékyl, dit M. Christiè, nous attendîmes quelques minutes dans la cour. Le déroghah vint ensuite me recevoir et m'inviter à me rendre au harem. Quand j'entrai dans l'appartement, l'épouse de Sultan-Sahib se leva pour m'accueillir. C'est une femme grande et mince; elle était vêtue d'une ample chemise brune, ouverte par devant, et qui descendait jusqu'aux talons. Je m'assis auprès d'elle sur le tapis ou nemed; les filles esclaves se rangèrent en face de nous. Après beaucoup d'ex-

enses, elle me dit que sa fille aînée, âgée d'environ quinze ans, était attaquée d'une maladie cutanée; elle tira la main de cette jeune personne de dessous le drap qui la couvrait, pour que je pusse lui tâter le pouls, mais je ne parvins pas à voir sa figure. Sa personne, autant que j'en pus juger quand elle souleva le drap pour me tendre son bras, était petite, mais bien faite. Il me parut que sa maladie provenait d'avoir mangé trop de dattes et d'autres choses sucrées et échauffantes; je prescrivis un traitement en conséquence : l'on me trouva bien sévère de régler la quantité de viande qu'elle pourrait manger, car c'était une grande privation pour une femme Brâhoui. La mère me parla ensuite de sa fille cadette, jolie personne de douze ans qui avait mal aux yeux; toutes ces femmes se prirent à rire quand je demandai à voir les yeux de la malade; cependant on y consentit. La petite personne en ôtant son voile me fit voir une des figures et des tailles les plus agréables que j'eusse jamais aperçues; elle n'avait besoin que d'un peu d'eau pour les yeux, je promis de lui en envoyer. J'avais tiré ma montre pendant que je tâtais le pouls de la fille aînée,

afin de donner à mes actions un air de science plus imposant, et je l'avais imprudemment mise entre les mains du déroghah, gros indou du Moultan; celui-ci, avec l'impertinente stupidité naturelle à sa caste, ouvrit la montre; et le premier avis que j'eus de mon malheur fut la montre qui s'échappait. Je regardai le déroghah. « Kouremsek (coquin), lui dis-je, tu ne « ne sais pas le mal que tu as fait! » Il se mit à rire, mais d'un air tout confus, et me dit de la remettre en ordre par le moyen de ma science. « Arrête, lallalkou (1), me dit la mère en voyant que je me levais en colère et que je voulais m'en aller; j'ai un fils âgé de quatorze ans: il va se marier, mais il est délicat et faible; prescris-lui quelque chose pour qu'il acquière des os et de la chair, enfin pour qu'il devienne un homme, tu m'entends. » Les jeunes esclaves s'étant mis à sourire, « Eh bien! continua-t-« elle, s'adressant d'abord à ces femmes et en-« suite à moi, le médecin est mon frère, pour-« quoi lui cacherais-je quelque chose? Mais il

(1) Terme de tendresse synonyme de *mon mignon, mon petit.*

« est tard, et je t'ai bien dérangé. » Je m'en allai alors bien content de me tirer d'un cas si embarrassant; mais à la porte d'en bas, je fus assailli par toutes les esclaves : L'une avait besoin d'un remède pour ses yeux, l'autre voulait avoir un enfant, une troisième avait le bad ou le mauvais vent, expression très-usitée chez les Asiatiques quand ils sont embarrassés sur leur mal; ils disent qu'ils ont le bad ou le mauvais air, cela signifie un rhumatisme. Je m'en allai sans attendre la moitié de leurs plaintes, et doublant le pas vers le Bazar, je me mêlai avec les Afghâns; et les jeunes filles, car il y en avait encore deux à trois qui me suivaient, m'eurent bientôt perdu de vue. »

Une heure après le retour de M. Christiè, un déroghah de Sultan-Sahib vint prendre les médicamens. Il parla avec beaucoup d'emphase de la puissance de son maître, et nous dit que son crédit était si grand que si nous parvenions à acquérir son amitié, il n'y avait pas d'obstacle ni d'oppositions à nos projets de commerce que Sultan-Sahib ne fût en état de vaincre; qu'il n'avait qu'à prier le khan de nous faire la remise des droits de nos mar-

chandises, et que la requête lui serait accordée à l'instant. Nous témoignâmes combien nous serions aises de pouvoir contribuer au rétablissement de ses deux filles que M. Christie avait vues; cependant les rodomontades du déroghah n'avaient pas rendu nos vœux plus vifs, et notre départ de Kélat devait si certainement avoir lieu avant que Sultan-Sahib pût nous être utile en rien, que nous n'avions plus aucun motif pour nous engager à l'attendre.

Il y eut, le 1er mars, de la rumeur et même du trouble dans la ville parce que la maison de Rouhoullah-Beg avait été enfoncée la nuit précédente, et que l'on y avait volé des châls et d'autres marchandises de prix pour une valeur de 45,000 roupies. Les précautions que les voleurs avaient prises annonçaient que ce n'étaient pas des étrangers, et comme une partie de ce qu'ils avaient enlevé n'avait pu être emportée que sur des chameaux; et que les portes du fort avaient été fermées toute la nuit, le naïb ou lieutenant du khan fit publier qu'il était défendu à toute personne, sous peine de prison, de voyager pendant trois jours sur aucune des

routes qui sortent de Kélat, jusqu'à une distance de vingt milles. La nuit suivante on arrêta quatre hommes qui essayaient de faire passer par dessus les murs une partie des marchandises volées : il y avait de l'autre côté des chameaux tout prêts pour les emporter. Le naïb adressa un rapport de l'affaire au khan ; et en attendant la réponse, il fit fouetter les quatre voleurs ; on leur brûla la barbe, on les mit dos à dos sur deux chameaux, et on les promena par les rues, précédés d'une timbale dont le son avertissait de leur passage. Ils furent ainsi exposés à l'indignation et aux insultes de la populace qui ne se contenta pas de leur jeter de la boue, des œufs et d'autres choses qui ne pouvaient pas leur faire grand mal, mais leur lança des pierres, des bûches et des briques avec tant de violence qu'on les ramena en prison dans un état pitoyable. Il paraît que leur crime fut jugé d'autant plus grave qu'ils étaient au service de Myr-Moustapha-Khan, dont ils avaient constamment reçu des marques de confiance et de bonté; mais indépendamment de cette circonstance, l'aversion naturelle aux Bé-

loutchis pour toute espèce de vol privé suffisait pour leur attirer le châtiment qui leur fut infligé.

2. Une personne qui vint nous voir comme par hasard, nous rappela une promesse que nous avions faite deux ou trois jours après notre arrivée à Kélat, de visiter le déroghah de Myr-Moustapha-Khan. Nous apprîmes que, quoique malade, il nous avait attendu chaque jour, et qu'il était extrêmement blessé de notre manque d'égards pour lui. Nous essayâmes de rejeter notre négligence sur notre crainte de le déranger; mais le domestique du déroghah, car il s'annonça pour tel, ne se contenta pas de cette excuse, et il nous fallut accéder à sa proposition d'aller le lendemain rendre nos devoirs à son maître. Ayant décidé de partir de Kélat le 4, nous emballâmes notre farine et nos dattes dans des kouzyns qui sont des espèces de valises faites de gros drap et lacées dans le milieu; on les met sur des chevaux ou sur des chameaux. Mais aujourd'hui, après midi, les Indous de notre connaissance sont venus nous voir en corps et nous ont déclaré que nous ne partirions pas avant le 6 qui était

regardé comme un jour très-heureux, étant le premier de la nouvelle lune. Les deux Afghâns étaient présens à cette visite, et voyant que nous avions le dessein de partir bientôt, ils parlèrent à M. Christiè, et montrèrent une envie extrême d'être instruits de notre plan; il parvint adroitement à leur persuader qu'à tout événement nous ne nous mettrions pas en route avant dix jours ou peut-être plus. Alors ils nous conseillèrent d'aller directement à Candahar, ensuite à Hérat, et nous représentèrent qu'en passant par une route détournée, telle que celle du Sedjistan, nous ferions naître des soupçons; que s'ils parvenaient aux oreilles du roi de Caboul ou de son ministre, ceux-ci prendraient des mesures pour nous arrêter à Ferrah, ville du Khoraçan, entre Candahar et Hérat. Nous connaissions trop bien les intentions sinistres de ces hommes pour déférer à leurs conseils; nous en fîmes néanmoins le semblant, et nous leur dîmes que nous peserions bien toutes ces choses avant de nous décider sur une route quelconque.

3. Nous avons vu le déroghah de Moustapha-Khan, qui a été bien plus poli que nous ne

l'aurions supposé d'après ce qui s'était passé la veille. Il nous a dit qu'il était prêt à nous procurer tout ce dont nous aurions besoin, nous a fait des questions sans fin sur nos projets futurs, et nous a demandé si nous nous proposions d'aller dans les pays au nord de Kélat, ou si nous resterions dans cette ville; de quelle quantité et de quelle espèce de chevaux nous aurions besoin; si nous faisions le commerce pour notre compte, ou quel était celui qui nous employait? Il notait nos réponses sur un morceau de papier à mesure que nous les faisions, et d'après toute sa conduite envers nous, il n'y avait pas le moindre doute qu'il n'eût été chargé par le khan et par son frère de savoir qui nous étions. Nous l'avons laissé bien convaincu en apparence que nous étions des marchands de chevaux, et s'il eût été vraisemblable que nous dussions séjourner plus long-temps sur le territoire du khan Mahmoud, le rapport fait à ce chef par ce déroghah eût pu avoir un résultat favorable en nous mettant à même de continuer notre déguisement avec encore moins de probabilité d'être découverts. Entre autres nouvelles du jour, il nous raconta qu'une

troupe de cinquante cavaliers avait traversé Kélat la veille au soir en se rendant à Kotch-Gondava pour réclamer de la part du ministre du roi de Caboul la mise en liberté de la famille de Rouhoullah-Beg, et la restitution de ses biens. Cette intervention tendait à faire regarder comme bien fondés les motifs ostensibles allégués par Myr-Moustapha Khan pour mettre à mort le commerçant Bâby, et l'on doit ajouter pour rendre justice à ce chef qu'il a toujours eu la réputation d'un homme équitable. Nous apprîmes ensuite que cette mission avait échoué; Moustapha-Khan avait fait une réponse verbale au firman du ministre, il lui faisait dire dans le langage le plus grossier qu'il était une bête ignorante de s'être imaginé que lui khan serait assez faible pour avoir le moindre égard à ses commandemens, et l'exhortait à ne plus envoyer personne pour de semblables commissions, s'il désirait qu'on traitât ses agens avec la politesse la plus ordinaire. Le soir nous avons reçu un message de la femme de Sultan-Sahib; elle nous engageait à envoyer chez elle les choses précieuses que nous pouvions avoir, et qu'elle en aurait le plus grand soin; car il y

avait, à cause des voleurs, du danger à ne pas tenir ces objets bien enfermés. Nous l'avons remerciée de cette offre; et quoique nous n'eussions réellement aucune chose de valeur, nous avons fait comme si nous voulions profiter de son obligeance; nous lui avons donc envoyé par un Indou un paquet de vieux habits qui ne valait pas 5 schellings (6 francs). Cet artifice réussit admirablement en persuadant à cette famille, et à d'autres personnes qui avaient des doutes, que notre projet était de revenir à Kélat.

CHAPITRE VI.

Nous partons de Kélat. — Colère des Afghâns. — Guerrek, village. — Route de Candahar. — Lokhs, ou défilés. — Pays désert. — Le Caïsser, rivière. — Nouchky. — Entretien avec le chef. — Visites. — Cours de justice béloutchie. — *Assa-fœtida*. — L'auteur et son compagnon conviennent de se séparer.

Le 6 mars, après déjeuner, les Indous apportèrent les lettres de change et les lettres de recommandation, qu'ils avaient scellées dans un moment favorable, et les présentèrent à M. Christie, en adressant des prières et des invocations à la divinité (1). Nous donnâmes ordre de préparer tout de suite les chameaux.

(1) Les Indous de Kélat ont adopté plusieurs pratiques absurdes des Mahométans, et les portent même à l'excès. Rien ne se fait sans avoir calculé l'aspect des étoiles et les chances. S'il arrive quelque malheur, ils l'attribuent à ce que l'on a négligé cette pratique.

Les Afghâns, frappés de surprise, nous accusèrent d'être des perfides, et de les avoir abandonnés ; ils finirent par se livrer à une colère affreuse, et jurèrent d'avertir le naïb du khan, de ce qu'ils appelaient notre fuite, espérant qu'il dépêcherait des cavaliers à notre poursuite, pour nous ramener. M. Christiè, craignant qu'ils ne missent cette menace à exécution, dit à notre Indou de leur faire un présent à chacun, et en même temps lui prescrivit en particulier de ne le leur donner que dans quelques jours. Leur colère s'apaisa, et ils partirent ensuite pour Candahar, sans nous causer aucun embarras.

Notre troupe était composée des deux domestiques indous, de quatre chameliers brahouis, de M. Christiè et de moi. Nous avions cinq chameaux ; il y en avait un de rechange : deux de nous montions chacun des autres, qui avaient des selles faites exprès. Nous avons voyagé entre des montagnes stériles ; on en voyait d'autres plus hautes à peu de distance de chaque côté de la route, qui était bonne ; nous avons rencontré de belles eaux, et des buissons. Nous voulions aller plus loin, mais

comme il y a eu vers le soir apparence de pluie, nous nous sommes éloignés un peu du chemin, à droite, et nous nous sommes arrêtés à Guerrek, petit village à sept milles au nord-nord-est de Kélat : ce lieu, et une étendue de terrain contiguë, appartiennent à Seyyd, officier de Mahmoud-Khan, qu'il avait suivi à Kotch-Gondava. Un de ses parens nous procura une maison vide; nous y dormîmes bien à notre aise, en songeant avec plaisir que nous venions de reprendre notre voyage.

7. Nous sommes partis de Guerreck à sept heures du matin. La nuit avait été excessivement froide et pluvieuse. Les chameaux, qui avaient été exposés à l'intempérie de l'air, n'ont pas bien marché de toute la journée : nous avons cependant parcouru une distance de vingt-huit milles, et au coucher du soleil nous avons fait halte dans le lit d'un torrent; près de nous il y avait un étang d'eau de pluie, et l'on pouvait aisément ramasser beaucoup de bois. A quatre milles de Guerreck, nous avons traversé la route directe de Kélat à Candahar; huit milles plus loin, nous avons déjeuné avec des dattes et du pain, près d'un puits où nous avons rencontré

un grand nombre de Brahouis qui transportaient, sur des ânes, du froment à Nouchky. Le pays que nous avons traversé aujourd'hui était montueux et stérile. Nous avons franchi deux lokhs, ou défilés : l'un était singulièrement périlleux, le chemin raboteux n'ayant pas plus de deux pieds de largeur ; à gauche était un précipice, au moins d'un quart de mille de profondeur. Nous avons marché principalement au nord-ouest, mais la route était si tortueuse, que nous avons eu beaucoup de peine à tenir note des directions diverses que nous avons suivies. Nous n'avons trouvé de l'eau qu'au puits à douze milles de Guerrek, et au lieu où nous avons fait halte le soir.

8. Nous avons passé une bien mauvaise nuit, à cause du froid : il était si vif que, dépourvus de lits et de vêtemens chauds, il nous a été impossible de dormir. Nous n'avons pas pu du tout essayer de nous remuer avant neuf heures du matin : alors les rayons du soleil nous ayant réchauffé, et comme rendus à la vie, nous sommes partis. A cinq heures du soir, nous avions fait trente et un milles. Le pays intermédiaire était, s'il est possible, encore plus

triste et plus stérile que celui de la veille, la route également sinueuse. Nous avons eu plusieurs cols à franchir. Le dernier mérite d'être décrit, sa situation sur les bords du désert pouvant en quelque sorte le faire regarder comme destiné par la nature à former dans ces régions élevées une barrière insurmontable; il est sans comparaison le défilé le plus difficile que j'aie jamais rencontré dans aucun pays. Du côté du sud-est, ou vers Kélat, il est séparé des autres montagnes par un ravin profond et étroit dont les flancs sont d'un roc noir et solide, et presque perpendiculaires. Sortant de ce gouffre par un sentier raboteux, nous avons gravi le côté sud-est du défilé; arrivés au sommet, le désert a frappé nos regards : il s'étendait à perte de vue; la réflexion du soleil sur le sable le faisait ressembler à une mer calme. Les émotions de mon compagnon de voyage, et les miennes en ce moment, étaient réellement à envier. Dans la perspective que nous avions devant nous, nous voyons nos espérances à moitié accomplies; tous nos doutes sur ce fameux désert étaient dissipés. Nous nous sommes félicités de ce que l'objet pour lequel

nous avions quitté l'Indoustan était réalisé jusqu'à ce point, et nous avons contemplé cette circonstance avec des sensations qui nous ont encouragés, et nous ont remplis d'une nouvelle ardeur pour continuer notre entreprise. Il nous a fallu près de cinq heures pour descendre du côté nord-ouest du passage, car il avait onze milles de longueur, et était extrêmement escarpé. Nous sommes ensuite entrés dans le lit d'un torrent au milieu des montagnes; il était de niveau avec leur base, et par des détours sans fin nous a conduit dans le désert. Nous avons fait le dernier mille de notre journée dans le lit du Caïsser, qui dans cette saison offre le chemin le plus aisé, mais en même temps le plus long pour aller à Kélat. On dit que dans les temps pluvieux cette rivière est profonde et rapide, et souvent dans les mois de mai, juin et juillet, entièrement à sec. Quand nous l'avons traversée, le courant avait deux à trois pieds de profondeur, et à peu près vingt pieds de largeur. Nous avons fait halte sur le bord opposé, parce qu'il était impossible d'arriver à Nouchky avant la nuit. Les seules plantes que nous ayons vues aujourd'hui ont été

quelques maigres buissons d'une espèce de baboul, et dans le lit des rivières beaucoup de laïi, ou tamarisc. Une des montagnes que nous avons traversées était à la lettre entièrement couverte de racines bulbeuses semblables à celles de la tulipe; elles commençaient à pousser: mes Brahouis m'assurèrent que dans un mois leur odeur suave se ferait sentir à une grande distance. La plante que les indigènes nomment *khéchépot*, ou herbe du désert, abonde aussi dans cette partie du pays. Les Brahouis la ramassent dans la saison convenable; c'est un fourrage d'hiver pour leurs chèvres et leurs brebis: elle croît en touffes; ses tiges sont rudes, ses feuilles longues, et dentelées aux extrémités; elle est douce et nourrissante. L'alhagi, ou chinz, que les Persans appellent *khârè choutour*, ou l'épine de chameau, se trouve aussi dans cette région, mais moins fréquemment que dans celle qui est plus basse.

9. Il a gelé fortement la nuit dernière, qui néanmoins a été chaude en comparaison de la précédente. A neuf heures du matin, nous sommes arrivés au toumén ou village de Nouchky. Nous avions parcouru six milles,

au sud-ouest, dans le désert; cet espace est diversifié par des monticules de sable et par des collines isolées, qui s'étendent à deux à trois milles de la grande chaîne de montagnes, dont la direction est ici au sud-ouest. En entrant dans Nouchky, nous avons été entourés par tous les habitans, peu habitués à voir passer des étrangers. Nous avons envoyé chercher un Indou nommé Soukaram, pour qui nous avions une lettre de recommandation, et nous lui avons dit de nous procurer de la farine et des dattes pour compléter notre provision, parce que nous devions partir sans délai. Il se mit à sourire de ce qu'il appelait notre témérité, et nous objecta le risque que nous courions d'être assassinés et volés sur la route; ajoutant en même temps qu'une caravane était partie la veille pour le Guermsyl, canton éloigné de soixante-quinze milles au nord-ouest de Nouchky, et que nous ferions mieux, si nous étions décidés à avancer, de prendre un guide et de tâcher de l'atteindre. Nous l'avons prié d'en louer un promptement; il nous a quitté, nous sommes descendus de nos montures, puis nous nous sommes assis dans le désert pour déjeuner. L'Indou est

bientôt revenu avec un vieillard qui nous a demandé 40 roupies pour nous conduire dans le Guermsyl; nous avons refusé de lui donner ce prix, comme exorbitant, et nous sommes restés là. Soukaram avait l'air plus embarrassé que nous; il ne pouvait nous rendre aucun service. Le serdar, ou le chef du toumén, était absent; les Béloutchis attroupés autour de nous commençaient à être importuns et grossiers. Dans cette perplexité, nous réfléchissions à ce que nous devions faire, quand un homme, que nous avons pris à sa mise pour un Persan, nous a conseillé d'aller au Mehman-Khânê, ou maison des étrangers. « Vous y serez en sûreté et à l'abri de toute incommodité, nous a-t-il dit; ce soir, à son retour, le serdar vous donnera un guide. » Nous avons adopté cette proposition, et la conduite de la foule a aussitôt changé à notre égard: quoique tous ces gens-là continuassent à témoigner beaucoup de curiosité pour découvrir qui nous étions, ils se sont montrés fort attentifs à pourvoir à nos besoins; ils ont étendu un tapis, nous ont apporté de la maison du serdar des coussins pour nous coucher; en un mot, du moment où nous sommes entrés dans le Méhman-Khâ-

né, ils ont eu l'air de nous respecter comme les hôtes de leur chef, et comme fondés à jouir de tous les droits de l'hospitalité béloutchie. Ces avantages ne furent pas au reste bornés à nous et à notre suite, car on chargea un homme du soin de mener paître nos chameaux.

Le méhman - khâné était un guéhdan en branchage; une couverture en garnissait le sommet, ce qui le rendait extrêmement frais et agréable pour nous qui avions été assis pendant trois heures dans le sable brûlant et exposés au soleil du midi. Nous débarrassant de nos armes, nous nous sommes endormis, libres de crainte pour nos personnes et nos effets. Vers le coucher du soleil l'on nous a envoyé de chez le serdar un plateau de pain chaud, et une gamelle de dhol ou soupe aux pois. Peu de temps après notre dîner, Eidel-Khan, le serdar, est venu lui-même nous faire visite. Les cérémonies ordinaires des embrassades terminées, il a témoigné sa surprise de ce que nous ne lui avions pas apporté de lettres de Kélat ou de Kotch-Gondava, parce qu'il supposait que nous avions dû naturellement passer par cette dernière province. Il a déclaré en même

temps qu'il n'était pas en son pouvoir, vu le prix qu'il attachait à l'amitié du khan, de nous aider à nous échapper : car il ne doutait pas que nous ne fussions poursuivis par quelqu'un, et il nous a fait entendre qu'il nous prenait pour les fils de Rohoullah-Beg, le commerçant bâby. « Néanmoins, a-t-il continué, ne vous inquiétez pas, je sens qu'il est de mon devoir de vous protéger aussi long-temps que vous serez avec moi. » Nous avons protesté que ses conjectures sur notre compte n'étaient pas fondées; que si nous eussions prévu que ce fût nécessaire, nous nous fussions pourvus d'un passe-port du khan lui-même; que nous étions de pauvres gens descendus d'une famille de Tartares Ouzbeks, qui depuis quelques générations s'était établie dans l'Indoustan, et que nous nous trouvions au service d'un Indou qui nous avait envoyé à Hérat pour y acheter des chevaux. Alors il a laissé ce sujet de côté, et après avoir causé de choses et d'autres, il nous a dit en se levant pour se retirer : « Je vous enverrai un message « par Soukaram l'indou que vous connaissez, « vous lui ferez une réponse explicite, et votre « affaire s'arrangera au gré de vos désirs. » Dix

minutes après Soukaram est revenu; le message du serdar était à peu près de la même teneur que ses questions et ses remarques. Nous avons répété ce que nous avions dit, et nous avons demandé à l'Indou comment il pouvait avoir le moindre doute à cet égard, quand il se rappelait qu'il avait sur ce point reçu par nous des avis de ses correspondans de Kélat. Il est convenu que nous avions raison, ajoutant qu'il avait eu recours aux mêmes argumens pour convaincre le serdar, et qu'il avait été autorisé à nous offrir deux guides simplement pour nous montrer la route; que pour notre sûreté il fallait nous en remettre à la Providence; que néanmoins le serdar, pour une faible récompense, ferait partir son fils et douze soldats pour nous escorter jusqu'à Douchak, capitale du Sedjistan, qui était à moitié chemin de Hérat notre destination ostensible. Nous avons promis de réfléchir à ces propositions, et de faire connaître le lendemain matin nos intentions au serdar : après quoi Soukaram est retourné chez lui.

10. Dans le courant de la nuit nous avons décidé de prendre les deux guides, surtout par

la raison qu'il ne pourrait pas s'élever de prétextes pour leur faire différer leur départ. En conséquence un peu après le point du jour M. Christiè est allé annoncer cette résolution au serdar qu'il a trouvé examinant nos chameaux devant le guéhdan. Ce chef n'a pas semblé contrarié en apprenant cette nouvelle, et a répondu qu'il allait sur-le-champ envoyer chercher les guides; mais que nous devions bien nous souvenir qu'il n'était nullement responsable de notre sûreté; qu'il ne s'étendrait donc pas sur ce sujet, parce qu'il nous avait déjà assez averti de notre danger. Comme nous espérions que le serdar ne feignait ces grandes alarmes que pour pouvoir conclure avec nous un marché avantageux, nous avons persisté dans notre résolution. Dans ce moment, le même homme qui nous avait conseillé la veille d'entrer dans le méhman-khané, et que nous avons reconnu aujourd'hui pour un Indou Sedjistany, nommé Boudhou, est venu par hasard. Instruit de ce qui se passait : « Vous feriez mieux, a-t-il dit, de vous tenir sur vos « gardes, et de ne pas vous aventurer avec vos « guides. Je connais tous ces pays. Si le serdar

« consent à ce que son fils vous accompagne, « n'hésitez pas, terminez tout de suite l'arran« gement, la dépense ne sera qu'une bagatelle « en comparaison de la perte de votre bien, et « peut-être de vos vies, si vous partez sans pro« tection. » D'autres Indous nous ayant donné le même conseil, nous avons fait réflexion que si nous venions à être pillés, nos plans seraient entièrement ruinés, et en conséquence nous avons pensé qu'il convenait d'écouter ces avis. Mais nous avons en même temps regardé comme également indispensable d'effacer l'opinion erronée dont tout le kheil était imbu, sur la valeur considérable de notre équipage; en conséquence nous avons résolu de renvoyer à Kélat tous nos habits, et de réduire notre bagage aux vêtemens que nous portions, et à un sac de dattes et de farine. Nous avons annoncé nos deux projets au serdar et aux gens qui l'entouraient; il a protesté que le dernier était absolument inutile puisque son fils nous accompagnant serait une sauve-garde pour tout ce que nous emporterions. Il fut alors arrêté que le fils du serdar et douze fusiliers nous escorteraient à Douchak, et que nous demanderions

sans délai à Kélat par un message la somme qui leur serait payée pour cause de ce dérangement : le montant devait en être fixé par les Indous.

Ce marché conclu, et le serdar s'étant engagé à faire des préparatifs pour notre prompt départ, nous sommes retournés au méhman-khané, où nous avons déjeûné aveo du lait et du pain qui venaient du guédhan du serdar, Il est arrivé ce matin un événement qui fait voir combien le sentiment de l'hospitalité est naturel à ces peuples. Un de nos domestiques indous avait commencé à faire cuire des galettes: des Béloutchis qui s'en aperçurent s'écrièrent aussitôt : « Quoi ! voulez-vous désho« norer notre toumén? Eidel-Khan ne peut-il « pas trouver des provisions pour ses hôtes? » Notre Indou leur expliqua que cette erreur était due à son ignorance de leurs usages; cette réponse leur fit plaisir, mais ils répliquèrent que quoiqu'ils vécussent dans un désert et qu'ils fussent une horde pauvre, ils avaient cependant régalé pendant cinq jours Nessyr-Khan et son armée si copieusement, que depuis il avait coutume de les appeler les dil-kouchâs ou les bons cœurs.

Ce Nessyr-Khan était père du khan actuel de Kélat; il était allé à Mechehed, dans le Khoraçan, porter du secours au roi du Caboul contre les Persans; il revint par le Sedjistan et le désert.

Nous avons été importunés toute la matinée par une foule de Béloutchis fainéans qui nous ont fatigué de leurs visites interminables et de leurs questions impertinentes. Nous nous étions préparés à subir des épreuves de ce genre; mais celle-ci fut réellement plus insupportable que nous n'avions pu l'imaginer. Quelques-uns de ces désœuvrés restèrent près de cinq heures de suite à fumer, bavarder, et chanter; ils avaient à leur tête un effronté personnage nommé Djoumaà-Khan, qui, nous l'apprîmes bientôt, était le fils aîné du serdar, celui-là même qui nous était destiné pour guide principal. Tout ce monde était surtout bien curieux de savoir si nous étions sunnites ou chiites. La blancheur de notre teint leur faisait soupçonner que nous étions Adjemis ou Persans, et par conséquent chiites; ils finirent par nous demander très-froidement de répéter le kélimah ou profession de foi. Comme nous savions qu'ils étaient sun-

nites, nous avons répété la profession de foi conformément au dogme de cette secte. Dans la soirée le serdar est venu lui-même nous tenir compagnie. Comme il nous restait encore un peu du thé que nous avions apporté de Bombay, nous lui en avons fait une tasse : cette attention l'a beaucoup flatté. Il vint ensuite nous visiter régulièrement, et toujours nous le voyions avec plaisir, car non seulement il tenait les Béloutchis en ordre, mais aussi comme il était fort instruit et au fait d'un grand nombre d'anecdotes, il se trouvait toujours prêt à répondre aux questions que nous lui adressions.

11. Nous avons vu avec beaucoup d'intérêt le serdar tenir sa cour de justice, concernant un vol commis dans la nuit. Les plaignans étaient des Brahouis-Mingolls appartenans au toumén de Béhadour-Khan, éloigné d'environ trois milles. Les défendeurs étaient des Béloutchis de Nouchky. Les deux parties comparurent et plaidèrent l'une contre l'autre; voyant qu'elles ne pouvaient pas prétendre à l'élégance de la diction, elles voulurent apparemment que la longueur et la véhémence de leurs dis-

cours suppléassent à ce défaut. Pendant trois heures ce fut un vacarme épouvantable : chacun racontait son histoire d'après ses idées; tous parlaient d'une haleine, de sorte que celui qui avait les meilleurs poumons pouvait le plus se flatter d'attirer l'attention. Le serdar les écouta tous avec une patience et une bonne humeur difficiles à imaginer; ensuite il donna son avis et prononça son jugement en bonne forme, et l'assemblée se sépara.

D'après ce que je pus apprendre, le procès venait d'une difficulté peu importante relativement à un droit de pâturage sur une montagne voisine. Les Béloutchis essayèrent d'abord par des raisonnemens d'en exclure les Brahouis, et finirent par recourir à un expédient blâmable, celui de saisir leurs troupeaux; mais ces derniers obtinrent l'avantage dans la lutte judiciaire, le serdar ayant décidé qu'ils avaient au moins un droit égal à celui de leurs adversaires. En exposant cette opinion qui fut reçue sans le plus léger murmure, le serdar invita son kheil à se souvenir que les Brahouis s'étaient originairement établis près de Nouchky avec l'autorisation du khan et la sienne, et

qu'en conséquence ils avaient le droit de jouir de tous les priviléges. Je remarquai un parent du chef Mingoll qui assistait à cette audience avec tout son monde; Eidel-Khan s'adressa plusieurs fois à lui durant le débat. Ces cours se tiennent toujours dans le méhman-khané quand il n'est pas occupé; mais comme nous en avions pris possession, les nemeds ou tapis de feutre furent étalés à terre devant la porte, et chacun s'y assit tranquillement au soleil.

Au milieu de la plaidoierie un malheureux montagnard parut avec deux ânes chargés d'assa-fœtida qu'il avait ramassée pour la venir vendre. Les Béloutchis furent si pressés de la lui acheter, qu'ils s'élancèrent en masse et le culbutèrent dans le sable avec sa marchandise; il s'ensuivit pendant près d'une demi-heure une véritable bagarre; chacun tâchait de se procurer quelque chose. Il n'était resté en place que le serdar, le chef Mingoll, M. Christiè et moi; cette échauffourée nous faisait tous les quatre rire de bon cœur. Le pauvre diable que l'on traitait avec si peu de cérémonie se dégagea le plus vite qu'il put avec ses deux bêtes, et bientôt après vint se plaindre au ser-

dar de la réception qu'on lui avait faite. Il fut généralement reconnu que les Indous, qui voulaient avoir la drogue pour la vendre en détail, avaient les premiers commencé l'attaque contre les paniers, et s'étaient aussi emparés de la plus grosse part du butin : on leur enjoignit en conséquence de satisfaire le Brahoui; il leur en coûta un peu de sucre et de tabac.

Les Béloutchis et les Indous sont passionnés pour la plante de l'assa-fœtida, ils la regardent comme un mets exquis; ils font rôtir ou bouillir la tige, et font cuire ou plus souvent frire dans du ghi ou beurre fondu, l'ombelle et les feuilles. Cette plante croît naturellement dans les montagnes du Béloutchistan septentrional; c'est de là que les bergers l'apportent au marché. Quand elle est mûre sa large ombelle est d'une couleur jaune paille légère; la tige a de un à deux pieds et demi de hauteur, ses feuilles sont grandes et très découpées. La drogue connue en Europe sous le même nom, et dont il s'exporte tous les ans des quantités prodigieuses dans l'Indoustan, porte, chez les Béloutchis, et je crois aussi chez les Persans, le nom de chiri-hing, ou le lait de l'assa-fœtida; on l'extrait de la tige tout

près de la racine, et quelquefois de la racine elle-même vers l'époque de la maturité de la plante, ce qui se reconnaît au changement de couleur des feuilles qui, de vert foncé qu'elles étaient, deviennent d'un jaune tendre : alors on coupe la tige à six pouces de terre environ, on nétoie le sol tout à l'entour, et l'on fait une incision d'un pouce de longueur à peu près, immédiatement au point où les racines se ramifient. Une tige donne ordinairement une livre de suc, quelquefois plus; on peut la récolter dans les trois jours après que la tige a été coupée; l'été suivant la racine produit de nouveaux jets.

Je dois observer qu'il n'entre pas du tout dans l'Indoustan d'assa-fœtida du Béloutchistan, ce pays n'en fournissant même pas assez pour sa consommation. Les montagnes des environs d'Hérat, dans le Khoraçan, sont remplies de cette plante. M. Christiè, dans un passage de sa rélation que j'ai sous les yeux, dit que les montagnes qu'il a traversées en offrent une grande abondance et nomme aussi cette drogue parmi les marchandises du commerce d'Hérat. J'ai appris que si l'incision pour ex-

traire le suc n'est pas faite dans le temps convenable, la tige crève, et le lait, qui acquiert la consistance que nous lui connaissons quand il est exposé à l'air, coule par l'ouverture; mais cet effort de la nature en diminue beaucoup la qualité. Le bon assa-fœtida doit être d'un jaune pâle et très-sec : ceux qui le ramassent le mêlent souvent avec le ghi pour en augmenter le poids.

Du 12 au 15 mars nous avons eu diverses conférences avec le serdar. Il en est résulté des doutes bien fondés sur la possibilité de continuer notre route dans la direction que nous avions commencée à suivre. Nous avons donc mis beaucoup de soins à nous procurer des informations sur les routes des parties plus méridionales du Béloutchistan et sur celles du Mekran. Le 14, dans la soirée, le fils du serdar et Mourad-Khan son neveu se sont trouvés par hasard avec nous quand la conversation a, suivant l'usage, tourné sur notre voyage; ils ont joint leur voix à celle d'Eidel-Khan pour nous recommander fortement de prendre une autre route que celle du Sedjistan. « Pourquoi, « a dit Mourad, n'allez-vous pas à Kerman par

« Kedj (1) et Benpour, ou bien d'ici à Ser-« hed (2), et de là par le Nermanchir (3) à Ker-« man, d'où vous pourrez en tout temps gagner « Hérat? Si vous prenez une de ces deux rou-« tes je serai votre guide jusqu'aux frontières « des états du Chah. » L'idée de parcourir deux routes s'offrit aussitôt à notre esprit, et quand notre compagnie se fut retirée, nous nous entretînmes sur ce sujet avec M. Christiè; enfin nous prîmes le parti de nous séparer et de traverser le désert chacun par une route différente. Quoique cette résolution fût contraire à la stricte teneur de nos instructions, nous trouvions notre excuse dans l'avantage incontestable qui en résulterait en procurant sur les régions que nous étions chargés d'explorer des connaissances géographiques et statistiques plus étendues que celles que l'on pourrait espérer si nous voyagions ensemble. En conséquence, lorsque Boudhou l'Indou

(1) Capitale du Mékran.

(2) Village à la frontière occidentale du Bélou-tchistan.

(3) Canton sud-est de la province de Kerman.

Sedjistany vint le lendemain, nous étions préparés à lui parler de nos plans, dans le cas où nous le pourrions faire sans qu'il eût lieu de soupçonner que nous nous étions concertés d'avance. Ayant reconnu que cet homme était très-actif, nous l'avions employé préférablement à Soukaram. Il commença fort à propos la conversation par nous supplier de renoncer absolument à la route du Sedjistan. « Je viens, « nous dit-il, de m'entretenir avec Eidel-Khan, « il annonce tant de dangers et d'obstacles que je « crains bien que vous ne perdiez la vie ou « qu'au moins vous ne tombiez dans quelques « embûches et que vous ne soyiez pillés. » Il nous a proposé alors de nous donner des lettres pour son agent à Candahar; nous savions bien que la route de cette ville à Hérat est fréquentée par les voyageurs, mais c'était la dernière que nous eussions voulu prendre. Nous avons cependant éludé un refus positif en lui disant que, comme serviteurs de Sounderdji, nous n'osions pas juger par nous-mêmes, et nous avons fait entendre que nous pourrions recevoir par le retour de notre messager de Kélat des ordres d'aller à Kerman par la route de Serhed et du

Nermanchir. Il ne tarda pas, comme nous l'avions supposé, à publier cette idée dans le toumén, et par événement elle nous fournit un prétexte plausible pour mettre notre projet à exécution.

Nous étions depuis cinq jours à Nouchky, attendant avec la plus vive impatience l'arrivée de notre câssid, parce que nous espérions partir aussitôt après. L'hospitalité du serdar était constamment la même; tous les matins il nous envoyait plus de pain, de lait aigre et de fromage que notre troupe n'en pouvait consommer. Ses esclaves nous servaient et nous donnaient de l'eau pour laver; la même chose avait lieu le soir. Deux fois nous avons acheté et tué des chevreaux dont nous avons envoyé un gigot au serdar et une partie du reste aux Indous; mais nous avons été blâmés de prodigalité quoique ces animaux ne coûtassent qu'une roupie la pièce. Boudhou, par reconnaissance du présent d'un morceau de viande, nous apporta un jour à l'heure du dîner, ce qu'il regardait comme un mets bien plus délicat, il en faisait l'éloge avec le ton passionné d'un gourmand consommé; c'était une jeune plante d'assa-fœtida

cuite dans du beurre rance; il eut bien de la peine à se persuader que nous lui parlions sérieusement quand nous lui dîmes que la friandise qu'il avait préparée pour nous n'était pas du tout de notre goût: l'odeur en était réellement insupportable, car celle de la plante fraîche est plus forte et plus nauséabonde que celle de la drogue. Notre odorat en eut la preuve pendant les deux à trois jours qui suivirent l'arrivée de la provision apportée par le pâtre brahoui; chaque habitant du toumén en ayant eu sa part, non seulement les gens répandaient une odeur repoussante, mais l'air même était infecté de ces émanations empestées.

CHAPITRE VII.

Arrivée d'un messager de Kélat. — M. Christiè fait les préparatifs de son départ, et donne ses instructions à l'auteur. — Après bien des difficultés, il quitte Nouchky. — Situation pénible de l'auteur. — Arrivée d'un second messager de Kélat. — Les nouvelles qu'il apporte décident l'auteur à partir à la hâte. — Il se tire d'un mauvais pas.

Le 16 mars, notre messager revint de Kélat apportant un hondi ou billet de change du pays pour l'argent dont nous avions besoin, ainsi qu'une lettre de l'Indou que nous avions laissé dans cette ville. M. Christiè alla trouver le serdar, lui paya la somme qui avait été convenue, et le pria de l'expédier sur-le-champ. Il lui dit en même temps que je venais de recevoir un ordre d'aller à Kerman en Perse par la route du sud, et que je resterais à Nouchky jusqu'à ce qu'il y arrivât un homme chargé de prendre des objets qui nous étaient inutiles. Le vieux serdar se mit à parler à M. Christiè d'un

jour heureux pour entreprendre un voyage, et de toutes sortes de billevesées, probablement pour le retenir. Le 18, il semblait s'inquiéter si peu des préparatifs qu'il avait promis de faire, et y apporter tant de délais, que M. Christiè lui déclara que nous retournerions certainement à Kélat s'il ne désignait pas un jour prochain auquel il quitterait Nouchky. Le serdar eut recours à un moyen adroit pour s'excuser, prétextant qu'il était fort difficile de trouver des gens fidèles et obéissans pour accompagner M. Christiè; il finit néanmoins par désigner le 20 pour le jour du départ. En conséquence mon compagnon de voyage me donna la veille au soir les instructions suivantes :

Nouchky, le 19 mars 1810.

1° A votre arrivée à Kerman où, par la route de Serhed, vous devez suivant les apparences, être rendu en quarante jours, vous m'écrirez à Hérat, sous le couvert de Hery-Singh notre agent indou dans cette ville.

2° J'espère arriver à Hérat par la route de Douchak en trente jours; il m'en faudra vingt de plus pour me rendre à Kerman, à moins

que je n'en sois empêché par des obstacles imprévus; mais je laisserai des instructions à Hery-Singh pour qu'il vous écrive dans le cas où je serais parti avant l'arrivée de votre messager; et dans le cas où je trouverais qu'il est impossible de passer par Douchak, ce qui, vous le savez, est assez probable, je tâcherai d'envoyer des instructions à Hery-Singh, afin qu'il vous informe de cette circonstance, et qu'il vous ouvre un crédit pour toutes les sommes que vous pourrez tirer sur lui.

3° Si vous ne pouvez aller à Kerman par la route du sud, essayez celle du nord, mais avec circonspection; et si vous finissez par trouver une impossibilité réelle d'avancer à l'ouest sous ce parallèle, gagnez la côte de la mer ou Benpour, et ensuite Kerman.

4° Si vous êtes emprisonné ou s'il vous arrive quelqu'autre malheur, tâchez par tous les moyens de m'en instruire, afin que je puisse vous donner toute l'assistance qui sera en mon pouvoir : naturellement ceci s'applique aussi à moi.

5° Si je péris, ce que vous pourrez apprendre de Hery-Singh ou de toute autre manière, vous

ferez bien de prendre la route la plus sûre pour joindre le général Malcolm. Si cela n'est pas faisable, vous jugerez ce qui vous convient le mieux, soit de revenir sur vos pas, soit de gagner la côte de la mer; vous rappelant toujours que le soin de votre sûreté personnelle doit l'emporter sur toute autre considération.

6° Si je n'entendais pas parler de vous, ou si je n'avais pas de vos nouvelles avant le 1er juin prochain, j'en conclurai que vous avez été obligé de retourner sur vos pas, ou que vous avez été tué. Ceci s'appliquera aussi à moi

7° En arrivant à Kerman, allez trouver le principal Indou du lieu, afin que j'obtienne de lui des informations sur votre compte aussitôt que je serai dans cette ville.

Signé Charles CHRISTIÈ, capitaine.

20. Fermement décidé à partir ce matin, M. Christiè est allé chez le serdar qui lui a dit: « Je suis prêt à vous tenir ma promesse, mais « c'est aujourd'hui la fête du Houly chez les In- « dous, jour extrêmement malheureux, et ja-

« mais homme sensé ne voudra commencer un
« voyage dans une occurrence semblable. »
M. Christiè répondit à ce discours absurde que
nous ne pouvions connaître des objections de ce
genre, puisque nous étions en train de voyager
depuis quelques mois. « Vous avez raison, re-
« prit le serdar; mais ceux qui doivent partir de
« ce lieu avec vous ne se trouvent pas dans la
« même position; et vous devez, à cause d'eux,
« choisir une heure propice pour votre dé-
« part. » Nous passions pour Musulmans,
ainsi nous ne pouvions nous permettre de
blâmer et de tourner en ridicule, comme nous
l'eussions désiré, ce nouveau motif de délai,
qui ne pouvait que produire encore des incon-
véniens. M. Christiè fut donc obligé de con-
sentir à rester jusqu'au lendemain après midi
que le Houly devait cesser.

Nous étions sur le point de nous coucher,
quand un esclave du serdar vint nous prier
d'aller parler à son maître. Celui-ci nous ayant
conduit dans le désert, assez loin du toumén,
nous conjura de n'employer d'aucune manière
quelconque son neveu Mourad-Khan, ajoutant
que ce serait le plus g rand plaisir que nous pus

sions lui faire, et accablant ce neveu des épithètes les plus injurieuses et les plus honteuses. « Soyez en sûrs, continua-t-il, le coquin vous « égarera, et alors qui est-ce qui pourra re- « chercher un vagabond de son espèce? Si je « coopérais d'une manière quelconque à un pro- « jet de vous tromper, l'on peut toujours mettre « la main sur moi, et me rendre responsable de « ma mauvaise conduite; mais ce n'est pas le cas « avec cet infâme brigand. » Nous lui avons promis de ne pas engager Mourad, et en un mot de n'avoir aucun rapport avec lui, à moins que ce ne fût par l'intermédiaire de son oncle. Celui-ci fut bien content de notre prompte déférence à ses avis, car je ne crois pas qu'il l'eût prévue; mais nous résolûmes de ne tenir à notre promesse qu'aussi long-temps qu'elle conviendrait entièrement à nos projets. Nous conjecturions que le serdar avait imaginé une partie de ce qu'il nous avait dit de la perversité de son neveu, ou que du moins il avait eu très-peu notre avantage en vue en nous la dévoilant, et qu'il souhaitait simplement que nous prissions le parti de ne nous adresser qu'à lui pour obtenir des guides ou du secours.

Notre courage et notre espoir étaient presque entièrement épuisés par les nombreuses contrariétés que nous avions éprouvées pour quitter Nouchky; il courait d'ailleurs tant de bruits, qui ne parvenaient peut-être à nos oreilles qu'avec de fortes exagérations, que nous commencions à supposer que le serdar n'avait pas l'intention de fournir une escorte à M. Christie. Imbu de cette idée, mon camarade s'adressa de rechef au serdar, le 21, pour qu'il hâtât son départ, lui reprocha de manquer à sa parole en le différant plus long-temps, et lui déclara que si nous étions forcés d'effectuer notre menace de retourner à Kélat, le commerçant indou qui nous employait ne manquerait pas de rendre compte de toute cette affaire à Mahmoud-Khan, sous un jour qui attirerait sur le kheil une réprimande sévère de la part de ce chef et de son frère. « Ce n'est que d'hier au soir, « continua M. Christie, que vous avez jugé à « propos de me mettre en garde contre les « perfides promesses de votre neveu; que « dois-je supposer, à présent que vous vous « montrez capable des mêmes actions dont « vous l'accusez? »

Ce reproche piqua si vivement Eïdel-Khan, qu'il dit à M. Christié : « Je ne me sens pas la « force de répondre : depuis près de trente ans « je suis chef du kheil de Nouchky, et jamais, « jusqu'à ce moment, je n'ai été accusé de mal-« honnêteté ; je proteste solennellement qu'hier « au soir mon fils, aidé de deux mollahs du tou-« mén, a fait un calcul des événemens futurs, « et qu'ils ont trouvé les pronostics si décidé-« ment mauvais pour se mettre en route aujour-« d'hui, que j'ai contremandé tous les prépara-« tifs jusqu'à demain matin. Alors vous partirez, « telle chose qui puisse vous arriver. » Pour pal-lier la réprimande, nous l'avons informé des ru-meurs qui nous étaient parvenues ; il est convenu que nous avions des motifs suffisans d'être mé-contens de la prolongation de notre séjour, et que c'en était bien assez pour le rendre impa-tientant.

Le vent, qui depuis trois jours soufflait avec force du nord-ouest, devint impétueux le 21 dans la matinée : la tempête enleva le sable du désert, et en forma des nuages qui obscurcis-saient le soleil du midi ; elle le poussa dans le Méhman-Khané par ses côtés ouverts, et nous

en couvrit à plusieurs pouces d'épaisseur. Vers le soir la tourmente s'apaisa; nous nous réjouissions de ce temps plus calme, quand nous eûmes le chagrin d'apprendre que le chameau que devait monter Djoumaâ-Khan, fils du serdar, et principal guide de M. Christiè, s'était égaré dans le désert, et que l'on avait envoyé des gens le chercher. Nous prîmes tout cela pour un jeu, et en conséquence nous allâmes nous coucher bien persuadés que l'on essaierait encore une autre tentative pour retenir M. Christiè : heureusement cette conjecture se trouva fausse.

22. Ce matin j'ai eu le plaisir de voir partir M. Christiè. Avant de monter sur son chameau, il fit au serdar un présent, peu considérable à la vérité, mais qui fut très-agréable à celui-ci : il consistait dans les objets suivans : une pièce de serge d'Ecosse, une demi-pièce d'étoffe de soie, un couteau et une paire de ciseaux, ce dont il fut très-fier. Peut-être ne méritait-il guère cette marque d'attention, à cause des embarras qu'il nous avait suscités au sujet de notre départ de Nouchky; mais quoiqu'ennuyés et très-irrités de ses échappatoires, nous ne pou-

vions nous empêcher de réfléchir qu'il était tout naturel qu'un barbare grossier et ignorant profitât d'une occasion aussi favorable que celle de l'arrivée de deux commerçans dans son toumén, car il nous regardait comme tels, pour obtenir de nous autant d'argent qu'il pourrait essayer d'en exiger sans manquer à l'hospitalité de sa tribu.

Le chameau de Djoumaâ-Khan n'avait pas encore paru quand M. Christiè se mit en route; mais son père déclara que s'il n'était pas trouvé avant midi, son fils suivrait à cheval. « J'espère, « dit-il à M. Christiè, que vous pardonnerez « les circonstances désagréables qui sont sur- « venues durant votre séjour chez les Rokchê- « nys (c'est le nom de la tribu). Mon fils et « les hommes qui l'accompagnent sont entiè- « rement à vos ordres, et en cas de nécessité, « ils sacrifieront leurs vies pour votre salut: « soyez-en sûr. » Il termina ce discours par adresser une prière au ciel pour la sûreté et la prospérité de mon camarade, et la cavalcade se mit en route. En moins d'une heure le chameau que l'on disait égaré fut amené, et Djoumaâ-Khan se hâta d'aller rejoindre la troupe.

Le temps a été singulièrement sombre et couvert, le vent fort chaud et accablant; des éclairs sillonnaient les nuages. Les Béloutchis ont dit que cela présageait de la pluie, mais le soir le vent s'est calmé sans que la pluie soit venue rafraîchir l'atmosphère. Le serdar est entré dans le Méhman-Khané, et voyant que j'étais attristé du départ de mon camarade, il a essayé de relever mes esprits en me disant qu'il prendrait tous les soins possibles de moi à cause de mon frère, qui m'avait confié à lui. Pendant tout le temps qu'il resta avec moi, il essaya de la manière la plus affectueuse, et je puis ajouter la plus efficace, de me distraire; je retirai de son entretien non seulement beaucoup de plaisir, mais aussi de l'instruction; j'ai inséré dans mes détails sur les tribus des Béloutchis beaucoup de choses qu'il m'apprit alors.

23. La pluie que le temps couvert de la veille avait annoncée, est tombée aujourd'hui en torrens; le vent soufflait avec tant de violence, et faisait voler en l'air de si énormes masses de sable, que l'on ne pouvait distinguer les objets à une vingtaine de pas. Le toit du ghédan n'étant pas plus à l'épreuve de la pluie

que les côtés à l'épreuve du sable, l'eau tombait dans tous les coins; le soir j'étais assis dans un lit de boue, et je puis dire à la lettre qu'elle me formait une cotte de mailles.

Le second messager revint de Kélat avec un homme envoyé par notre Indou pour prendre le reste de notre bagage; il était aussi porteur de deux lettres, l'une en persan, l'autre en caractères chastri (1); ceux-ci étaient dans ce coin du globe de vrais hiéroglyphes. La lettre en persan ne renfermait ni nouvelles, ni rien qui pût faire découvrir qui nous étions. Quand je l'eus parcourue, je la passai au serdar qui était accouru pour apprendre des nouvelles. Je voulais par là le convaincre que je n'avais pas de secrets pour lui. L'autre lettre contenait des choses du plus grand intérêt pour moi; elle m'apprenait que deux hommes envoyés par les émyrs du Sindhy étaient arrivés à Kélat, annonçant hautement qu'ils venaient s'emparer de M. Christiè et de moi pour nous conduire à

(1) Le chastri est une espèce de caractère nagri; on l'appelle ainsi du nom de l'un des chasters ou traités religieux dans lequel il a été employé.

Haïder-Abad, où ils assuraient que nous recevrions la bastonnade. On me mandait de plus que ces deux émissaires étaient allés à Kotch-Gondava trouver Mahmoud-Khan, et lui avaient adressé force questions sur notre compte; il leur répondit que des lettres de Kélat lui avaient appris qu'il y était arrivé deux personnes telles que l'on nous décrivait, mais que l'on ne disait nullement que nous fussions des Européens, ce dont il croyait devoir douter; qu'au reste ils pouvaient, à tout événement, nous faire arrêter, pourvu qu'ils pussent découvrir et lui prouver sans réplique que nous étions des espions de telle nation que ce pût être; mais que d'un autre côté ils prissent bien garde de ne pas nous molester si nous étions des commerçans ou des agens de commerçans, n'importe notre caste ou notre pays.

Les émissaires des émyrs répliquèrent au khan qu'un de nous deux au moins avait, l'année précédente, accompagné l'envoyé anglais au Sindhy; que nous n'étions pas plus que lui marchands de chevaux, et que nous ne nous étions donnés pour tels que pour avoir un prétexte de bien examiner le pays. Ces émissaires

étaient allés deux fois dans la maison que nous avions occupée à Kélat; ils menacèrent notre Indou de la vengeance des émyrs, à moins qu'il ne révélât le mystère. Cependant les ordres positifs du khan les empêchèrent de recourir à aucun moyen violent pour forcer l'Indou à satisfaire à leurs questions. Voyant enfin qu'il était d'une discrétion à toute épreuve, ils dirent que nous devions revenir par cette ville, puisque nous n'avions aucun autre moyen de sortir du pays, et qu'en conséquence ils nous attendraient patiemment jusqu'à notre retour. Notre Indou finissait par dire qu'il n'avait négligé aucune précaution pour empêcher nos messagers d'être vus par les Sindhyens, et qu'il croyait y avoir réussi; il ajoutait que les Indous de Kélat, parmi lesquels nous avions été obligés de négocier des lettres de change, savaient bien que nous étions encore à Nouchky; il supposait que les agens des émyrs pourraient nous y arrêter sans beaucoup de difficulté, et nous conseillait en conséquence d'en décamper avec toute la célérité possible.

La lecture de cette lettre me fit voir qu'il était urgent d'adopter des mesures promptes.

Je me décidai donc à quitter Nouchky le lendemain matin. J'invitai Boudhou à faire préparer une certaine quantité de farine et de dattes; j'envoyai chercher Mourad-Khan en particulier, et je l'engageai, moyennant soixante roupies, à être mon guide jusqu'à Serhed, sur la frontière occidentale du Béloutchistan. Mon but, en faisant cet arrangement à la hâte, était simplement d'accélérer mon départ. Si j'eusse tenu à la dépense, il est très-probable que le serdar, conformément à ses promesses, m'eût fourni des guides à meilleur marché; mais je savais qu'en m'en rapportant à lui, j'essuierais indubitablement des retards; et, dans ma position, je sentais bien que si je me laissais retenir seulement quarante-huit heures, je courais de grands risques.

Une étourderie faillit à me mettre aujourd'hui dans un autre embarras sérieux: nous étions convenus, M. Christiè et moi, de ne parler que le langage indou devant des étrangers, et nous n'avions pas manqué à cet accord. Cependant il arriva qu'un jour, pendant que Boudhou était avec nous, nous oubliâmes la règle que nous nous étions faite, et nous

nous mêmes à converser en anglais. Il nous demanda quel dialecte c'était : nous lui dîmes que c'était du télinga (1), regardant tout aussi improbable que cet homme ou tout autre habitant du toumén connût cette langue, que le grec ou l'hébreu. La chose en resta là, et je l'avais entièrement oubliée ; mais il n'en était pas de même de Boudhou. Pendant mon dîner, il entra dans le mehman-khané avec un fakir qu'il avait amené, me dit-il, afin de causer avec moi en télinga. Que l'on juge de mon embarras ; je ne savais pas un mot de cette langue ; néanmoins j'affrontai la difficulté; quand le fakir se fut assis, je me tournai vers lui, et je lui adressai plusieurs questions en anglais, avec une extrême volubilité. Il montra qu'il n'entendait pas ce que je disais en faisant un bruit significatif avec sa langue et en branlant la tête ; ce bruit est une manière de dire *non* très-usitée et très-expressive dans plusieurs parties de l'Asie. Quand je le questionnai sur ses voyages, je reconnus que sa connaissance du

(1) C'est le dialecte que l'on parle dans le Telingana et dans les serkars du nord.

télinga n'avait pas pu me causer d'alarmes, car il n'était pas allé vers le sud dans l'Indoustan au-delà de Surate.

24. Voyant qu'il n'était pas possible de partir avant midi, je remis mon départ au lendemain ; j'écrivis à notre Indou à Kélat de profiter de la première occasion de régler ses comptes dans cette ville, et de retourner à Béla où il pourrait rester sans courir le risque d'être inquiété, jusqu'à ce qu'il reçût de nouvelles instructions, soit de la part de M. Christiè, soit de la mienne. A la brune, j'envoyai Feteh-Mohammed, mon Indou, dire au serdar que je partirais de Nouchky le lendemain matin, et que je serais bien-aise auparavant, de lui témoigner personnellement ma reconnaissance pour son hospitalité et ses bontés envers moi. Le serdar montra une grande surprise à ce message, et répondit à mon domestique qu'il me verrait dans une demi-heure, dans le ghèdan de Boudhou. J'y allai donc, et j'eus avec le sérdar un très - long entretien sur différens objets. Je lui parlai enfin de mon projet de départ. « Avez-vous donc, me dit-il, déjà oublié « le bon exemple que votre frère vous a donné

« en se reposant sur moi pour ses guides? Est-
« ce ainsi que vous profitez des avis que je vous
« ai donnés à tous deux relativement à Mou-
« rad-Khan? Vous êtes bien jeune! Dieu veuille
« que vous n'ayez pas à vous repentir de votre
« connaissance avec mon neveu! » Il aurait continué une heure sur ce ton, si je ne lui eusse glissé dans la main vingt roupies que j'avais apportées exprès pour lui imposer silence; je lui dis que n'ayant rien qui fût digne de lui, je le priais de vouloir bien acheter avec cette somme un turban comme souvenir de ma gratitude. Cet expédient produisit l'effet merveilleux de le calmer à l'instant. Avant de nous séparer, il m'offrit des lettres pour quelques chefs dont il était vraisemblable que je traverserais le territoire.

CHAPITRE VIII.

L'auteur part de Nouchky. — Description de ce lieu. — Aventures dans le désert. — L'auteur est pris de la fièvre. — Orage. — Saraouan. — Sauterelles. — Kharan, ville célèbre pour ses chameaux. — Désert.

25 mars. Au point du jour, le Serdar est venu au méhman-khané; il était accompagné d'un mollah. Celui-ci a écrit trois lettres que lui a dictées Eïdel-Khan; j'aurai par la suite occasion d'en parler. L'homme chargé de notre bagage superflu et de ma lettre, partit pour Kélat aussitôt après le déjeuner, et vers dix heures je quittai Nouchky avec une joie aussi réelle que si je me fusse échappé de prison. Mon séjour y avait été prolongé pendant seize jours par une suite de délais désagréables, quoique dans le premier moment où j'entrai dans le toumén, j'eusse été bien contrarié si l'on m'eût proposé d'y rester autant d'heures. Je n'avais avec moi que cinq personnes. Aucun de nous n'était bien

armé, de sorte qu'il fallait, pour notre sécurité, nous fier à notre bonne fortune qui nous éviterait la rencontre de gens disposés à nous piller, plutôt qu'à nos moyens de les repousser.

A trois milles du toumén, nous avons passé devant une coupole ou goumbez, qui, selon la tradition, est située près de l'emplacement d'une ancienne ville dont les habitans étaient si opulens, qu'entr'autres moyens d'employer leurs richesses, ils mouillaient le mortier qui servait à la construction de leurs maisons, avec du lait au lieu d'eau. Cette inutile et orgueilleuse profusion irrita, dit-on, à tel point la divinité, que ce lieu fut maudit et qu'il tomba graduellement dans la décadence et dans la misère. Il n'existe aujourd'hui de cette cité fabuleuse que cette coupole qui a réellement une apparence singuliere, étant bâtie à une grande distance des montagnes qui, ici, courent au sud. Je ne m'approchai pas assez de cet édifice pour examiner attentivement si le style d'architecture diffère de celui qui est actuellement en usage dans ces pays, ou quels en sont les matériaux ; mais la construction ne me parut offrir

rien de remarquable, et suivant ce que me dit Mourad, là seule chose frappante sous le dernier rapport est la dureté extraordinaire du mortier qu'il comparait au marbre. En avançant un peu plus loin, je vis de grandes pierres le long du chemin, à la distance de soixante pieds les unes des autres; ayant demandé ce que c'était, l'on me répondit gravement qu'elles y avaient été placées par Roustém (1), à la mesure des pas de son coursier favori quand il galopait. Il est inutile d'ajouter que je me mis à rire de cette explication; mais n'importe le motif pour lequel ces pierres ont été placées dans l'endroit où elles se trouvent aujourd'hui, il est évident que leur transport des montagnes les plus voisines a dû exiger beaucoup de peines et de dépenses. Un grand nombre pèse plusieurs milliers, et a de dix-huit à vingt pieds carrés.

Nous avons parcouru seize milles à travers un pays plat et sablonneux. Nous avons fait halte

(1) Héros persan du célèbre poëme de *Chah Nahméh*. par Ferdouci. Il est chez les Orientaux ce qu'était Roland dans nos romans de chevalerie.

au coucher du soleil à la distance de trois milles et demi des montagnes que nous avions devant nous. Celles qui bornent le désert nous sont généralement restées à huit ou neuf milles d'éloignement sur notre gauche; nous avons vu sur notre droite des collines de sable par intervalle. A mi-chemin nous avons passé par Kârez, village désert; ayant trouvé tout auprès un puits de très bonne eau, nous y avons puisé notre provision pour la nuit. J'ai rencontré de nombreux troupeaux de chameaux qu'on laisse en liberté pour brouter le tamarisc et l'alhagi, deux plantes très-abondantes dans cette plaine. Du lieu où nous avons fait halte dans la soirée, nous avons aperçu la fumée qui s'élevait d'un touméñ de Brahouis-Guezghy; mais comme c'eût été nous écarter de notre route, nous ne leur avons pas fait visite.

J'étais sur les confins du territoire de Nouchky sur lequel il ne me reste que peu de choses à ajouter. J'ai déjà dit qu'il est habité par les Rokchenys, branche des Béloutchis-Nhâroui. Eïdel-Khan, serdar ou chef du touméñ est un homme d'environ soixante ans, doué de beaucoup de qualités qui l'eussent distingué dans une

sphère plus élevée parmi ses compatriotes, mais qui sont obscurcies par son excessive avarice. L'unique revenu particulier qu'il semble posséder, est celui d'un moulin à eau mis en mouvement par le Caïsser ; mais qui ne doit donner qu'un produit bien précaire, car il est souvent arrêté faute d'eau. Le toumén de Nouchky renferme deux cents ghédans ; j'ai déja décrit la forme de ces habitations. Je suis allé deux fois dans celui du serdar qui différait peu des autres. Le foyer était au milieu de la maison ; des deux côtés il y avait des murs hauts d'environ six pieds, contre lesquels on repose ; ils étaient couverts de tapis ; tout était propre et bien rangé. On voyait suspendus au toit les fusils, les épées et les boucliers de la famille. Il y a dans le toumén six marchands indous qui se sont hasardés d'y amener leurs femmes et leurs enfans. Mais l'on voit bien qu'ils ont une grande frayeur de leurs protecteurs, car c'est ainsi qu'ils appellent les habitans Béloutchis qui sont en général paresseux, ignorans, grossiers et pillards. Ce dernier vice leur est commun avec toute leur race ; ils sont aussi très-adonnés au jeu. Ils peuvent se vanter avec raison de leur hospita-

lité et de leur ponctualité à tenir les promesses qui concernent leur bravoure ou leur fidélité. Quand la récolte manque à Nouchky, ce qui arrive neuf années sur dix, ces gens dépendent du Guermsyl et du Kotch-Gondava pour le grain, et même tous les ans ils en apportent plus ou moins de ces deux pays.

26. Je me suis mis en route ce matin à six heures, quoique je fusse incommodé par la fièvre, qui m'avait pris pendant la nuit. Après avoir fait encore trois milles dans la plaine, nous sommes entrés dans les montagnes par un chemin pierreux : bientôt nous nous sommes trouvés au milieu de ces montagnes; elles sont très élevées et forment une branche de la grande chaîne. Après avoir tourné autour de leurs bases, ou dans des vallées rocailleuses pendant dix-sept milles, nous sommes arrivés au Bêli, rivière dont le lit était presqu'entièrement à sec; nous avons encore parcouru six milles le long de ses bords ou dans son lit, puis, ayant choisi un endroit où nos chameaux pouvaient paître sous nos yeux, nous nous y sommes arrêtés pour passer la nuit. La route a été très-mauvaise, durant toute cette journée; quelquefois elle n'a-

vait pas plus de six pieds de largeur entre deux murailles de rochers qui s'élevaient de chaque côté à plusieurs centaines de pieds. Dans les endroits où le lit de la rivière était retréci, j'ai aperçu des blocs de marbre blanc, et sur les précipices au dessus de nos têtes beaucoup de plantes d'assa-fœtida. Le lit du Bêli est très-large; le désert qui lui sert de limites est considérablement élevé au dessus de ses bords. La direction de ma route a été aujourd'hui sud sud-ouest; j'ai fait en tout vingt neuf milles. J'ai trouvé de l'eau excellente dans deux ou trois ruisseaux, indépendamment de celle du Bêli; des troncs de bois sec étaient éparpillés çà et là.

27. La fièvre qui avait continué à me tourmenter violemment toute la journée précédente et la nuit entière, m'avait tant affaibli, que ce matin j'eus à peine la force de me placer sur mon chameau; cependant il était impossible de songer à se reposer, vu la nature du voyage qui me restait à achever; je partis donc à sept heures du matin. Un Brahoui placé derrière moi sur le chameau me soutenait; je parcourus vingt-cinq milles au S. S. O.

La route, quand il y en avait quelque vestige, passait dans le lit du Bêli ou le long des plaines élevées qui forment ses bords, ne s'en écartant guère que pour en éviter les trop grandes sinuosités. Le lit de la rivière nous a fourni de l'eau en abondance. Les halliers de taboul, de tamarisc et de tag (1) étaient souvent si fourrés, que les chameaux avaient bien de la peine à se frayer un chemin au travers, même lorsque nous ne les montions pas.

A peu près à quatre milles du lieu où nous avons fait halte ce soir, nous avons passé devant les débris de tombeaux réellement extraordinaires, construits à douze cents pieds du bord occidental de la rivière. Ils sont de forme carrée; chacun a été entouré d'un petit mur en pierre de taille, travaillée à jour d'une manière très-curieuse; elle me donna aussitôt l'idée des mailles d'un réseau, terminé par un bout en forme conique. Ces murs entouraient un em-

(1) C'est une espèce de tamarisc dont je n'ai pas vu la description botanique, et que je n'ai rencontré que dans le Béloutchistan; il ressemble beaucoup au tamarisc ordinaire; mais l'écorce et les feuilles sont d'un blanc pâle, et comme pulvérulentes.

placement de douze à quinze pieds carrés; l'entrée ainsi que les tombes étaient tournées à l'est. On voyait plusieurs grands tertres en terre et en pierre, épars sur la surface du désert à une distance considérable. Cet aspect me fit descendre de mon chameau; mais comme le temps était pluvieux, et que j'avais tout au plus la force de marcher, je ne m'arrêtai pas pour examiner attentivement ces monumens; je ne pus pas découvrir d'inscription, et ce fut en vain que je fis ensuite les recherches les plus précises concernant cet endroit; je ne fus pas assez heureux pour rencontrer quelqu'un qui l'eût vu; tous les renseignemens que je pus tirer de mon guide, furent que ces monumens avaient été construits dans le temps des Guèbres: mais c'est l'origine que l'on attribue dans ce pays à tout ce qui est extraordinaire ou inexplicable. L'on ne doit donc pas ajouter une foi implicite à ces sortes de traditions; néanmoins dans le cas actuel, la conjecture était juste; il n'y avait dans le style rien qui rappelât l'ouvrage des musulmans ou des Indous, et si nous rendons ces deux nations étrangères à l'érection de ces édifices, ils appartiennent na-

turellement au temps des Parsis (1), à moins de les reporter à un période encore plus reculé. Ils sont évidemment très-anciens : car, malgré la nature durable des matériaux qui les composent, ils dépérissent chaque jour, et sont dans un état de dégradation complète. La particularité la plus remarquable qui les concerne, si elle est vraie, me fut rapportée par Mourad-Khan. Il me dit qu'aucune pierre de l'espèce de celles qui ont servi à les bâtir, ne se trouve dans le pays, et il ajoutait qu'elle n'y serait d'aucune valeur, puisque les hommes du temps actuel seraient incapables d'exécuter de tels travaux. Je ne sais pas encore avec certitude, si ces monumens étaient jadis des sépulcres ou des lieux d'adorations : dans l'intérieur de chacun, il y avait un tertre couvert de pierres qui offrait bien nettement l'apparence d'un tombeau ; il est possible néanmoins que c'ait été l'autel du feu sacré d'un Atech Kédé, (2) Mais

(1) Nom moderne de ce peuple. Il est distinct des Persans, qui sont musulmans.

(2) Temple du feu. Les Guèbres adorent cet élément comme l'emblème de la divinité. Il y a plusieurs atech-kedé dans l'Indoustan. A Yezd, ville de Perse,

leur grand nombre, donne plutôt lieu de penser que c'était des sépultures.

A minuit, il s'éleva un violent orage accompagné de tonnerre; il dura deux heures. Heureusement qu'il avait plu légèrement quand nous arrivâmes à notre halte. Nous nous étions placés au-dessous d'une excavation creusée par la rivière, le long de ses bords. Cet abri sauvage nous préserva de la pluie, et m'empêcha d'être mouillé, ce que je n'étais pas alors en état de supporter. La crainte que la rivière ne vînt à déborder, et ne nous emportât tous, ne me permit pas de fermer l'œil de toute la nuit; mais le jour vint avant que la rivière eût beaucoup monté, quoiqu'elle commençât à rouler ses eaux avec beaucoup de bruit et de rapidité (1).

distinguée par le nom de Dèrol-Ebêdot, ou le siége de la religion, les Guèbres ont la permission d'avoir, dans la partie de la ville qu'ils occupent, un atechkedé, où ils prétendent que le feu sacré se conserve depuis le temps de Zoroastre; mais ils sont redevables de cette indulgence à l'avarice et non à la tolérance du gouvernement persan; il leur fait payer une taxe de vingt-cinq roupies par individu mâle.

(1) Ces débordemens sont très-communs et extrê-

28. Je fis aujourd'hui vingt-huit milles au sud-sud-ouest, principalement à travers une plaine nue. A un peu plus de trois milles du lieu où nous avions passé la nuit, le Bêli envoie une branche au sud-est; elle arrose Saraouan, ville qui me restait alors à l'est, à trois milles de distance. Après avoir parcouru quinze milles de plus dans une plaine parsemée de halliers de diverses sortes d'arbres, et, çà et là, de grands bouquets de baboul, j'arrivai à un puits d'assez bonne eau, dans le lit du Bedou, ruisseau à sec. Un berger, qui faisait paître dans ce lieu quelques chèvres à moitié mortes de faim, nous apprit qu'un toumén considérable de Béloutchis-Nouchyrvanis était resté dans ce canton jusqu'au jour précédent, et que la disette d'eau et de fourrage pour leur bétail les avait fait émigrer aux montagnes de Kharan. Après avoir empli nos outres, nous avons encore un

mement dangereux. J'ai vu un ruisseau limpide et profond seulement de quatre à cinq pouces, se gonfler tellement en dix minutes, qu'il devenait un torrent rapide et impraticable qui emportait tout devant lui.

peu marché, et nous nous sommes arrêtés dans un hallier épais.

Saraouan, que j'ai traversé aujourd'hui, est une très-petite ville; l'on n'y compte pas plus de cinq cents maisons et huttes. Elle est défendue par un mur en terre, flanqué de bastions, et située au milieu d'un canton nu et stérile, à six milles de distance des monts Saraouani, dont elle tire son nom. Le seul motif qui a pu engager le fondateur de cette ville à choisir cet emplacement a été, je le suppose, la provision abondante, et toujours assurée, d'eau excellente que fournit le Bêli; et il faut convenir que, sous un climat aussi exposé à la sécheresse, ainsi qu'à la disette et à la famine qui en sont la suite, l'avantage d'être constamment pourvu d'eau est incalculable. Le chef de Saraouan est Goul-Mohammed, khan de la tribu des Kemberâny. Il ne paie pas de tribut au khan de Kélat; mais il lui fournit à ses frais, pour le service du gouvernement, son corps entier de troupes, qui se monte à 200 hommes. Ses revenus sont peu considérables; il les reçoit en productions du pays, évaluées suivant

l'abondance de la saison. Malgré l'aridité générale du sol, elle est quelquefois si grande, relativement au nombre des consommateurs, que trente ou quarante mesures de bled, pesant chacune sept livres et demie, se vendent une roupie. Quand la moisson produit peu, comme cela est arrivé en 1808, 1809 et 1810, les habitans envoient dans le Guermsyl, le Ketch-Gondava et le Sindhy, leurs chameaux, dont ils ont des troupeaux immenses, et rapportent de ces pays le grain qui leur est nécessaire.

Il y a un lokh, ou passage, dans ces montagnes, sur la route qui mène directement de Saraouan à Kélat; mais j'appris qu'il est d'un accès si difficile, que les chameaux chargés y passent rarement : les caravanes préfèrent d'aller de la première de ces villes à Kharan, et de là à Kélat, route qui est beaucoup plus longue, mais bien plus facile.

29. J'eus le plaisir de me sentir entièrement débarrassé de ma fièvre; de sorte que, frais et dispos, je quittai mon gîte avant le lever du soleil. Je fis près de trente milles à l'ouest-sud-ouest, principalement à travers les territoires de Djêlalan, Khéryochki et Bhègèt, qui relèvent

de Kharan; on y voit beaucoup de terrain à blé. On en avait récemment labouré une étendue assez considérable; mais les semences avaient été détruites en grande partie par le manque de pluie. La portion qui avait été sauvée, par le soin particulier que l'on avait mis à l'arroser, et par d'autres moyens artificiels, avait été dévorée par un essaim de sauterelles; de sorte que les malheureux cultivateurs s'étaient tous sauvés dans les montagnes. C'est un fait étrange, et cependant bien positif, que ces insectes destructeurs n'infestent ces contrées que dans les années de sécheresse et de famine; ils arrivent alors comme pour compléter la dévastation, et, ce qui est encore plus étonnant, ils viennent invariablement du même point de l'horizon, qui est le sud-est, et y retournent aussi. C'est ce qui fait dire aux habitans que ces insectes connaissent l'existence du désert, dans lequel ils périraient immanquablement, s'ils volaient plus loin au nord-ouest. Nous avons aujourd'hui passé devant un puits très-profond, mais où il était à sec, ou bien l'eau était extraordinairement basse, car notre corde n'a pu y atteindre; heureusement que le

reste de notre provision de la veille nous a empêché de souffrir de ce contre-temps.

La ville de Kharan est à 45 milles, dans l'est-sud-est, du lieu où nous avons fait halte ce soir. On dit qu'elle est beaucoup plus grande que Saraouan, et fortifiée de la même manière. Le territoire qui porte son nom est extrêmement montueux, et forme l'extrémité nord-ouest de la province de Saraouan, une des plus considérables du Béloutchistan. Abbas-Khan-Nouchyrvany, son serdar, était tributaire de Mahmoud-Khan; mais, il y a quatre ans, il se déclara indépendant. Il peut mettre en campagne six cents hommes de sa tribu, qui sont regardés comme d'excellens soldats. Les chameaux de Kharan sont les plus renommés, de tous ceux de cette contrée, pour leur force et leur agilité: qualités qui donnent à leurs maîtres, pour leurs courses de pillage, une supériorité décidée sur leurs voisins.

30. Je n'ai pu aujourd'hui parcourir que dix-sept milles et demi, parce que j'ai fait halte pendant quatre heures à un endroit où j'ai été assez heureux pour rencontrer une troupe de Brahouis-Pedi; j'en ai engagé un, pour une

mince récompense, à me servir de guide à travers le désert de sable où je devais entrer le lendemain, ce qui me causait des inquiétudes : car Mourad semblait ne pas bien connaître la route ; et quand je me fus procuré cet homme, il avoua qu'il ne s'était jamais tant avancé au nord. Nous remplîmes nos outres à un étang de mauvaise eau de pluie, auprès duquel nous nous étions arrêtés, et nous dormîmes dans le désert, qui offrait déjà une surface onduleuse.

CHAPITRE IX.

Désert. — Difficultés de la route. — Chaleur étouffante. — Phénomène extraordinaire. — Regan, village abandonné. — Vue de montagnes. — Violent tourbillon. — Sémoun, ou vent pestilentiel. — Le guide nous égare. — Arrivée à Kellegan. — L'auteur prend le déguisement d'un moine mendiant. — Perfidie d'un guide. — Ignorance grossière des habitans.

31 mars. Nous étions sur nos chameaux à quatre heures du matin. Nous avons fait cinq milles vers le sud-ouest, jusqu'à un puits où, avant d'entrer dans le désert, nous avons empli tout ce qui pouvait contenir de l'eau. Ce puits avait au moins cent cinquante pieds de profondeur, et pas plus de six pieds de diamètre; il était presque carré; les parois, à dix pieds au dessous de terre, profondeur à laquelle les couches du sol étaient fermes et solides, étaient soutenues par des planches de dattier, posées de champ, et celles-ci étaient retenues dans

cette situation par des étançons du même bois, placés horizontalement en travers du puits. Il y avait, dans un coin, une ouverture pour laisser passer un petit seau ou un vaisseau de cuivre, afin de puiser l'eau. En réfléchissant à la profondeur du puits, je fus étonné d'en trouver l'eau tellement saumâtre, qu'elle était à peine potable, ce qui me contraria singulièrement.

Nous sommes partis de ce puits au moment où le soleil se levait, et nous avons fait vingt-sept milles, presque toujours à pied, dans un désert de sable rougeâtre. Les particules de ce sable étaient si ténues, que, mises dans la main, elles étaient à peine palpables. Le vent pousse ce sable en masses onduleuses et irrégulières, qui courent principalement à l'est et à l'ouest, et dont la hauteur varie depuis dix jusqu'à vingt pieds. La plupart de ces monticules sont escarpés du côté opposé à celui d'où souffle le vent régnant, qui est le nord-ouest; vus d'une certaine distance, on trouve qu'ils ressemblent à un mur en briques tout neuf. Le côté au vent descend graduellement jusqu'à la base, ou tout proche de la base de la vague suivante. Celle-ci

s'élève de même en ligne perpendiculaire d'un côté; de manière qu'il y a entre chacune un ravin ou sentier. Je suivais ces sentiers autant que le permettait la direction de ma route; mais j'avais néanmoins une difficulté et une peine extrêmes à faire, quand cela devenait nécessaire, passer les chameaux par-dessus les monticules, surtout quand il fallait grimper le long de leur surface la plus escarpée. Nous avons souvent échoué dans l'entreprise; alors nous étions obligés de chercher un endroit ou un monticule moins difficile à franchir. Les chameaux gravissaient assez lestement le côté en pente, et leurs larges pieds les empêchaient d'enfoncer plus profondément que nous; quand ils s'apercevaient que le sommet du monticule cédait sous leurs poids, ils avaient la sagacité de plier leurs genoux, et dans cette posture, ils glissaient tout doucement en bas avec le sable, dont les particules étaient heureusement si peu adhérentes les unes aux autres, que le premier chameau de la file ouvrait à ceux qui le suivaient une brèche suffisante pour les laisser passer debout. Depuis les dix derniers milles que j'avais parcourus aujourd'hui, tout

vestige de végétation avait cessé, à l'exception de quelques méchans buissons de tag ou kezecé, et d'une petite plante bien sèche et bien dure, nommée sérikouh par les Béloutchis. Elle a une fleur violette, et répand une odeur agréable et pénétrante; son nom signifie à la lettre cime de montagne. Je n'en ai trouvé nulle part de description botanique. Mon guide m'a paru régler principalement ses mouvemens sur une chaîne de montagnes que nous apercevions de temps en temps dans le sud. Je n'ai fait halte qu'à la nuit, désirant sortir du désert aussi promptement que ce serait possible. Nous avons passé la nuit à l'abri d'un monticule de sable. L'atmosphère était, dans cet endroit, extraordinairement chaude et étouffante.

1er avril. J'ai parcouru aujourd'hui vingt-et-un milles à travers le désert; il offrait le même aspect que la veille, et par conséquent les mêmes obstacles; mais nous les comptions pour rien, en comparaison des souffrances que nous faisaient endurer à tous, même aux chameaux, les particules de sable qui flottaient dans l'air, phénomène que je suis encore embarrassé d'expliquer. Lorsque je l'observai pour

la première fois, vers dix heures du matin, le désert paraissait, à la distance d'un demi-mille au moins, avoir une surface élevée et plate, plus haute de six à douze pouces que le sommet des monticules. Cette vapeur semblait reculer à mesure que nous avancions : deux ou trois fois elle nous entoura complétement, retrécissant l'horizon dans un espace très-resserré, et causant une sensation de tristesse extraordinaire au spectateur de ce phénomène (1). Au même instant nous étions couverts imperceptiblement d'innombrables atômes de sable fin qui, entrant dans nos yeux, notre bouche et nos narines, nous causaient une irritation excessive, accompagnée d'une soif extrême que la chaleur ardente du soleil augmentait à un degré inconcevable. Je questionnai, sur ce fait, mon guide brahoui, qui, bien qu'un homme simple et grossier, avait plus de connaissances locales que le reste de ma troupe ; il me dit que ses

(1) M. de Humboldt décrit un phénomène tout-à-fait semblable, dont il a été témoin, et qui arrive fréquemment dans les déserts de l'Orénoque, durant les sécheresses. Voyez *Tableaux de la Nature*, tome I, pages 43 et 44. *E.*

compatriotes et lui attribuaient l'origine de cette incommodité aux rayons du soleil qui, suivant son expression emphatique, enlevaient la poussière du désert, et la faisaient flotter dans l'air. Si j'en jugeais d'après l'expérience, je regarderais cette opinion comme exacte en quelques points, car je puis attester que cet océan sablonneux n'était visible que durant la partie du jour la plus chaude (1); mais afin que

(1) La théorie la plus simple que je puis proposer, et que je n'offre qu'avec défiance, est celle-ci : quand les violens tourbillons de vent qui règnent dans le désert se terminent par des raffales, celles-ci s'étendent ordinairement sur plusieurs milles carrés, soufflent avec une force irrésistible, et entraînent en l'air une masse immense de sable : cette masse descend à mesure que le courant d'air qui l'a mis en mouvement diminue, et donne ainsi naissance au phénomène dont il est question. On demandera peut-être ce qui empêche le sable de tomber, puisqu'il est descendu assez bas pour paraître se reposer sur les monticules : je répondrai que les particules les plus grossières tombent entièrement, mais que les plus tenues sont raréfiées à un tel degré par la chaleur que le soleil ardent excite sur le sol rougeâtre, qu'elles restent en quelque sorte suspendues et flottantes, jusqu'à ce que le retour de

l'on ne suppose pas que j'ai été déçu relativement à la réalité du phénomène, j'ajouterai que je l'ai aperçu ainsi que le sehrâb ou illusion aquatique, si fréquente dans les déserts, et que les voyageurs français appellent le mirage; que je les ai aperçus, dis-je, dans le même moment, à des points entièrement opposés, et alors ils étaient parfaitement distincts à mes yeux. Le premier est comme un nuage sombre; le second, au contraire, est lumineux, et ne peut être pris que pour une surface aquatique. A l'appui de ce que j'ai avancé, je dirai qu'ayant été joint par un fakir de Caboul, qui était venu du Sedjistan par le désert, il me raconta qu'il avait vu les sables se mouvoir en bien plus grande quantité que je ne le lui avais décrit, ou que je n'étais

la température ordinaire leur rende leur pesanteur naturelle; elles tombent alors, selon la loi immuable de la nature. On s'apercevra que cette opinion coïncide avec celle des Brahouis, mais, d'après leurs idées, il est évident que les sables flottans seraient visibles à toutes les périodes de l'influence excessive du soleil. Or, comme ce n'est pas le cas, il devient nécessaire de trouver une cause première au phénomène.

disposé à le croire sur sa parole; car l'épaisseur de la nuée qui l'enveloppait l'avait forcé de s'asseoir à terre.

A seize milles de notre dernière halte, nous sommes arrivés sur le bord oriental du Boudou, rivière à sec. Elle avait au moins quinze cents pieds de largeur, et se dirigeait au sud-sud-est vers la côte; son lit était impraticable en plusieurs endroits, à cause des halliers touffus composés de toutes sortes d'arbres et de broussailles qui sont les repaires des loups, des chacals, et d'autres bêtes féroces. Nous avons pris à droite, et nous avons fait cinq milles au nord-ouest, dans le lit de la rivière, jusqu'à un endroit où, quelques mois auparavant, existait un village justement nommé Régan, ce qui signifie les Sables. La disette avait contraint les habitans de l'abandonner pour aller dans le Guermsyl qui est au nord-nord-ouest de ce lieu. Nous avons fait halte sur la rive occidentale. A force de creuser, et avec bien de la difficulté, nous nous sommes procurés deux outres d'eau. Je crois que, du puits que nous avons quitté hier matin, la route directe pour venir à Régan devait à peu près

suivre la ligne de l'ouest; mais notre guide, craignant de s'égarer, a marché au sud, parce que nous pouvions, par intervalles, discerner les montagnes.

2. Je partis de Régan au point du jour, et je m'arrêtai à trois heures après midi, après avoir fait vingt-et-un milles à l'ouest. Le désert n'était plus autant sablonneux en plusieurs endroits; un gravier dur et noirâtre, sans le moindre vestige de verdure, et même sans un seul arbrisseau, composait sa surface. Durant la dernière partie de ma route, j'ai pu suivre de l'œil une chaîne de hautes montagnes s'étendant devant nous du sud-ouest au nord-ouest. Quand nous fûmes descendus de nos chameaux, mon guide me montra, dans cette chaîne, la brèche par laquelle nous devions sortir de cette solitude inhospitalière.

J'ai éprouvé, dans la matinée un tourbillon violent, ou une raffale accompagnée d'un torrent de pluie qui tomba pendant une demi-heure, et qui fut absorbée par la terre, à mesure qu'elle la touchait. Cette bourrasque survint à l'improviste, et si le guide ne m'eût pas averti de son impétuosité, il nous fût arrivé

quelque malheur; car c'eût été un acte de témérité de vouloir rester assis sur nos chameaux pendant qu'elle déployait sa fureur. Auparavant le ciel était serein; il n'y avait que quelques petits nuages dans le nord-ouest. Les seuls pronostics qui l'annoncèrent furent la chaleur étouffante de l'air, et un grand nombre de tourbillons qui s'élevaient de tous côtés (1). A l'instant où le Brahoui vit ces tourbillons se disperser, ce qui s'effectua comme par magie, il nous conseilla de descendre de nos montures. A peine eûmes-nous le temps de nous

(1) Ces tourbillons seraient peut-être plus exactement désignés par un autre nom; mais comme ils donnaient naissance au vent, j'ai hasardé cette dénomination : ce sont d'immenses colonnes de sable qui commencent par une légère agitation de l'air, avec un mouvement de rotation sur la surface du désert; ces colonnes montent et s'accroissent graduellement, jusqu'à ce que leur sommet devienne invisible à l'œil; et, de cette manière, elles se meuvent çà et là au gré de chaque souffle de vent. J'en ai vu trente à quarante à la fois, de dimensions différentes; elles semblaient avoir de trois à soixante pieds de diamètre. Quiconque a vu des trombes en mer, peut se les figurer formées de sable sur terre.

conformer à cet avis, et de nous placer derrière nos chameaux, que la tempête éclata sur nous par un violent coup de vent. La pluie tombait par torrens : jamais je n'avais vu de gouttes aussi grosses. L'air était si complétement obscurci, que je ne pouvais rien distinguer à dix pas. Mourad s'était placé à peu près à cette distance de moi : ne l'apercevant pas, j'en conclus qu'il avait changé de position ; mais, la tourmente passée, je le vis au même endroit. Ces orages sont assez fréquens; ils incommodent pour le moment; mais ils ont l'avantage de rafraîchir et de purifier l'atmosphère qui, sans cela, serait absolument insupportable dans toutes les saisons : elle l'est même durant les mois chauds, depuis juin jusqu'en septembre, quoique ces ouragans passagers soient alors très-communs.

Durant cette saison chaude, les vents de ce désert sont si brûlans et si malfaisans, qu'ils tuent tous les corps organiques, animaux ou végétaux, exposés à leur action ; alors la route que j'ai suivie est totalement impraticable. Dans tout le Bélouchistan, ce vent est connu sous les divers noms de djholot, djholou, flamme, et de badé-sémoun, vent pestilentiel. Sa

nature est si pénétrante, qu'il tue des chameaux et d'autres annimaux robustes, et ceux qui ont été témoins de ses effets sur le corps humain, me les ont décrits comme plus effrayans que tout ce que l'on peut imaginer. Les muscles des malheureuses victimes se roidissent et se contractent, la peau se ride, tout le corps éprouve une sensation extrêmement douloureuse, comme si la chair était en feu. Au dernier période elle se crevasse profondément, et la perte du sang qui s'échappe met une prompte fin aux tourmens. Quelquefois la vie est anéantie subitement; quelquefois, au contraire, les déplorables victimes de ce météore languissent des heures et même des journées entières dans les souffrances horribles que je viens de décrire. Ce qui rend cet épouvantable fléau encore plus funeste, c'est que son approche n'est que rarement et même presque jamais prévue. Tous les Béloutchis à qui j'en ai parlé, m'ont dit simplement qu'ils avaient appris qu'elle était indiquée par une pesanteur extraordinaire de l'air, et un excès de chaleur qui affectait les yeux. On a recours alors à la précaution de se couvrir entièrement, et de s'étendre tout de

son long à terre. Cet usage a fourni l'occasion de vérifier un fait curieux : c'est qu'un vêtement, quelque léger qu'il soit, empêche l'effet délétère du badé-sémoun sur le corps humain.

3. Ayant une longue marche à faire, je me décidai à partir dans le milieu de la nuit. Le guide m'assura qu'il connaissait la route. En effet, s'il eût compris quelque chose à la direction que nous devions suivre, il n'eût pas pu se tromper, car nous étions entièrement hors des sables ; la surface du désert s'était changée en un gravier noir et dur, sans un seul buisson, un caillou, ou la moindre inégalité à la superficie, qui pût arrêter notre marche. Cependant à peine avions-nous fait huit cents pas, qu'à l'inspection du ciel je reconnus que nous avions tourné deux à trois fois autour du point d'où nous étions partis. Me trouvant alors tout aussi embarrassé que mes compagnons de voyage, j'étais sur le point de faire halte jusqu'à ce que le jour parût, quand je me rappelai que j'avais reconnu le gisement du défilé par lequel nous devions entrer dans les montagnes ; et, qu'en tâtant l'aiguille de ma boussole, je pourrais

déterminer la direction que nous avions à suivre. J'enlevai donc le verre de cet instrument que je tins dans ma main droite, et que je fis tourner jusqu'à ce que j'eusse amené à mon pouce la pointe qui marquait le nord : en ce moment je faisais face à l'ouest. Je remarquai la position de quelques étoiles, et je proposai de faire l'office de conducteur. Mourad et le Brahoui essayèrent de me dissuader de ce qu'ils regardaient comme une tentative vaine; mais mon Indou se montra disposé à se fier à ma conduite, et son exemple entraîna les autres. Nous nous mîmes donc en marche; et, au point du jour, nous reconnûmes que nous étions sur la ligne que le guide aurait suivie en plein midi, et treize milles plus rapprochés des montagnes. Cet incident peu important parut le résultat d'une inspiration divine à mes compagnons qui ignoraient l'usage de la boussole(1);

(1) Quand ceux qui voyaient ma boussole me demandaient ce que c'était, je leur répondais : « c'est mon kaaba-nouma dont je me sers pour mes dévotions; » c'est-à-dire l'indicateur de la kaaba ou temple de la Mecque, lieu sacré vers lequel se tournent les

et, quinze jours après, je fus tout surpris de l'entendre citer, comme une preuve merveilleuse de sagacité, par un homme à qui Mourad en avait raconté les circonstances.

Nous avons marché sans relâche jusqu'à sept heures du soir; nous avions alors, d'après mon calcul, parcouru à peu près quarante-huit milles. J'aurais poussé plus loin, si mon monde et mes chameaux n'avaient pas été exténués de fatigue de cette marche et de celle des deux jours précédens; et quand je proposai de ne nous arrêter que quand nous serions arrivés aux montagnes, je fus le seul de mon avis. Pour surcroît d'embarras, nos provisions nous manquèrent. Avant de faire halte nous avions bu l'eau qui nous restait, de sorte qu'il fallut passer la nuit au guet, souffrant de la fatigue, de la faim et de la soif; je ne fus incommodé que de ce dernier besoin; mais je me consolai, et j'encourageai ceux qui se désolaient, en leur rap-

Mahométans quand ils font leurs prières. (L'auteur anglais a commis ici une erreur: il dit que c'est vers le tombeau du Prophète que les Musulmans se tournent pour prier. J'ai corrigé la méprise. *E.*)

pelant que le lendemain matin nous pourrions nous procurer tout ce dont nous manquions.

4. Après avoir fait douze milles en partie dans le désert et en partie au milieu des montagnes incultes, j'arrivai au village de Kellégan, situé dans une vallée du Mékran étroite et très romantique. Mon intention en partant de Nouchky avait été d'aller à Djalk, ville éloignée de quatorze milles dans le nord; mais Mourad me conseilla de prendre plutôt par Kellégan: j'appris en ce moment qu'il était marié à la fille du serdar de ce lieu. Quand je n'en fus qu'à un demi-mille, il m'invita à m'arrêter à l'ombre d'un bouquet de dattiers, pendant qu'il irait instruire le chef de mon arrivée. Je m'opposai à ce dessein comme supposant que je voulais me donner de l'importance; mais Mourad m'assura que que c'était l'usage de tous les étrangers; je m'y suis ensuite conformé invariablement dans cette partie du pays. Mourad revint bientôt m'apprendre que Myr-Khodadad, le serdar, me priait de prendre à l'instant le nom et le caractère d'un pyrzadéh (1), ou saint,

(1) De *pyr*, saint, et *zadéh*, postérité. Ce nom dé-

parce qu'autrement il ne pourrait pas répondre de ma sûreté, même dans sa maison. « Il ne « faut plus, ajouta Mourad, vous considérer « comme étant sur le territoire du Khan de Ké- « lat, ni compter sur le bon ordre et la sécurité « que vous y avez vus régner. Nous sommes « actuellement dans le Mekran, où chaque in- « dividu est brigand par caste, et où l'on vole « sans scrupule son frère ou son voisin. Votre « qualité d'agent d'un commerçant est la pire « que vous puissiez prendre pour continuer « votre voyage ; ce serait bien vainement que « l'on essayerait de persuader à ces gens qu'un « tel personnage n'a pas des choses de prix, ou « au moins les moyens de les obtenir. » Je ne pouvais supposer à Mourad aucun motif sinistre pour me suggérer ce déguisement ; et, quoique je rabattisse beaucoup de tout ce qu'il me disait, je ne doutais pas, d'après ce que m'avait dit le vieux serdar de Nouchky, que le récit de son neveu ne fût vrai dans bien des points. Il n'y avait pas de temps à perdre à parlementer ;

signe un homme pieux et dévot; il est regardé comme respectable et sacré.

je me conformai donc aux intentious de Myr-Khodadad, et je pris sur-le-champ l'air et la mine qui convenaient à ma nouvelle qualification.

En entrant dans le village, je descendis à la porte de la mosquée. J'y fus présenté en forme par Mourad au serdar son beau-père et à quelques mollahs comme un dévot personnage de Kélat qui allait en pèlerinage. Le serdar entama un long discours pour s'excuser de ce qu'il était obligé de me loger dans la mosquée, mais le méhman-khané n'était pas habitable; il ajouta qu'il avait donné ordre de nettoyer pour moi une maison vacante. Je répondis que tout endroit serait bon pour le court séjour que je devais faire dans son village. Heureusement tout ce monde et une foule d'oisifs qui s'étaient rassemblés pour apprendre des nouvelles, me laissèrent reposer une heure ou deux. Le soir je fus conduit à ma nouvelle demeure; c'était une misérable cabane composée de deux petites pièces. Le serdar m'envoya des provisions pour moi et mes gens; elles furent très-bien reçues, car nous étions à jeun depuis près de trente heures. Cette nuit j'eus quelques légers symp-

tômes du retour de ma fièvre; en ayant parlé au serdar, il m'envoya un de ses esclaves pour me masser (1); cette opération me soulagea beaucoup; cet homme la continua jusqu'à ce que je me fusse endormi. A mon réveil le lendemain je me trouvai tout-à-fait bien.

5. Après le déjeuné, qui me fut fourni par le serdar, et qui consista, comme le dîner de la veille, en galettes d'orge et en lait aigre, je pris Mourad à part, et je lui exposai brièvement que mes affaires ne me permettant pas de rester long-temps à Kellégan, je me proposais d'en partir le lendemain pour Serhed; que je le priais en conséquence de me procurer la petite quantité de provisions dont j'avais besoin, que je serais bien-aise d'en donner un prix raisonnable, et je finis par lui dire de se préparer à m'accompagner. Il me répondit que la

(1) La manière la plus ordinaire de masser, est en quelque sorte de pétrir toutes les parties du corps, de presser et d'étendre en même temps les jointures. Il y a plusieurs autres manières de pratiquer cette opération. J'ai vu un homme qui, dès qu'il s'était couché, faisait venir trois à quatre individus qui le tapotaient partout, même au visage, jusqu'à ce qu'il s'endormît.

famine dont j'avais vu des preuves depuis le peu de temps que j'étais dans ce lieu, avait fait extraordinairement augmenter le prix des subsistances, et en avait même rendu l'acquisition difficile; mais que son beau-père, à sa considération, comptait me donner quelques dattes et un peu de farine d'orge qu'il prendrait sur la provision de son ménage. Ce que Mourad me disait de la cherté des subsistances me déplaisait beaucoup, mais cependant me chagrina bien moins que ce qu'il ajouta : qu'on lui avait fait entendre qu'il serait très-hasardeux de s'aventurer à aller plus loin sans une escorte d'hommes armés de mousquets, et qu'il ne pouvait être question de passer par Serhed, les Béloutchis de cet endroit, qui sont de la tribu des Kourdes, ayant depuis trois mois saccagé Kelégan, ce qui avait naturellement rendu les habitans des deux villages ennemis implacables. « Vous feriez donc mieux, continua-t-il, de vous « décider à prendre la route de Benpour ou de « Hefter, et pour une mince rétribution, Myr-« Khodadad lui-même vous y accompagnera. » Je lui répondis que je n'avais pas d'argent, et lui rappelai l'assurance qu'il m'avait donnée, quand

je l'engageai d'abord à venir avec moi, c'est que je n'aurais pas à payer de nouveaux guides jusqu'à Serhed. Il convint du fait, mais en disant qu'il ne connaissait pas alors, ni ne pouvait prévoir l'état de désordre du pays; qu'au reste, pour me prouver son empressement à supporter toute espèce de fatigue à mon service il était prêt à l'instant de retourner à Nouchky; quant à la continuation de mon voyage, il pensait qu'à moins que je n'eusse quelqu'autre protection, il était absolument impossible d'y songer, et qu'il ne voulait pas par sa présence avoir l'air d'approuver un projet si téméraire. J'employai tous les argumens imaginables pour lui faire changer de résolution, mais le coquin m'avait en son pouvoir; et certain que je ne voulais pas profiter de son offre de retourner, et que je n'avais pas les moyens de le contraindre à remplir son engagement primitif, il resta inébranlable, de sorte que je fus obligé de conclure avec lui un arrangement; je promis de payer cinquante roupies à Myr-Khodadad pour me conduire avec six hommes armés à Hefter ou à Benpour, et nous devions partir sans faute le lendemain après la prière de midi. Je

lui mis aussitôt l'argent dans la main, et afin de prévenir toute espèce de nouvelle demande, j'eus soin de lui faire voir qu'il ne me restait que vingt-six roupies qui, lui dis-je, devaient servir à acheter des provisions pour moi et mes trois hommes, indépendamment des frais de guide que j'aurais à payer durant une route de sept cents milles que je devais encore parcourir avant d'arriver à Kerman. Le vaurien regarda ce reste de ma bourse avec le plus grand sang-froid, et me dit de m'en repóser sur la providence pour venir à mon secours. Je m'éloignai de lui pour cacher le dépit que je ressentais d'être traité si indignement. Quelques minutes après il m'envoya son beau-père m'assurer qu'en ce qui le concernait, il tiendrait le marché, et que je pouvais compter que je partirais positivement à l'heure convenue, point sur lequel j'avais principalement insisté, parce que je craignais une répétition des délais éprouvés à Nouchky et dont j'avais tant de motifs de me souvenir.

Au coucher du soleil nous avons eu notre repas comme à l'ordinaire; et, pendant que je mangeais à la hâte, la maison s'était remplie

de monde. Khodadad faisait partie de la réunion ; j'appris que la veille il avait donné ordre, qu'à cause de mon indisposition, je ne fusse pas incommodé par des visites ; marque d'attention et de politesse que je n'avais pas encore éprouvée depuis mon départ de Sonminy, et que je ne m'attendais pas, je l'avoue, à recevoir à Kellégan. Nous nous entretînmes sur toutes sortes de sujets que j'aurais bien voulu éviter, notamment sur la religion, matière que le serdar prenait tous les moyens de ramener, dans le dessein manifeste de découvrir à quelle secte de musulmans j'appartenais. Ses sentimens me firent bientôt connaître qu'il était un sunnite rigide ; je conformai donc mes discours à ses opinions ; cet artifice me servit à éluder toute controverse sérieuse ; et, grâces aux instructions que m'avait précédemment données Feteh-Mohammed, mon indou, ainsi qu'à la manière judicieuse dont il m'aida dans le cours de la soirée, non seulement je ne commis pas de bévues, mais j'inspirai même à mes auditeurs une si haute idée de mes connaissances théologiques, que, dans

deux à trois occasions, ma voix décida le point en litige.

Vers dix heures, je déployai mon tapis dans un coin, et je m'y étendis, espérant que toute l'assemblée disposée à suivre mon exemple, allait se retirer; mais mon attention fut fixée par une dispute qui m'amusa infiniment. Elle avait lieu entre deux villageois; l'un soutenait avec beaucoup de chaleur que le soleil et la lune étaient un même corps lumineux; son adversaire lui alléguait, autant que je pus le comprendre, un grand nombre de preuves incontestables, pour lui démontrer le contraire, et enfin perdant patience, il imposa silence à d'autres personnes qui s'étaient mêlées de la discussion, et s'écria : « Laissez, laissez, je vais lui donner son compte. » Il demanda alors d'un ton ironique à son interlocuteur comment son opinion pouvait se concilier avec le fait connu, que le soleil et la lune étaient quelquefois visibles en même temps à des points opposés du Ciel; le premier se tut un moment; puis, soit qu'il ne fût pas convaincu, soit qu'il fût déterminé

par point d'honneur à ne par céder, il répondit froidement que celle-ci n'était que la réflexion de l'autre. La discussion eût probablement duré encore quelques heures, si l'on n'eût pas conseillé à ces deux ergoteurs de s'adresser à moi. J'avais feint de dormir; mais voyant que je serais obligé d'écouter une récapitulation minutieuse de tout ce débat, je pensai qu'il valait mieux échapper à cet ennui en avouant que j'avais entendu la conversation; j'ajoutai que quoique je fusse un arbitre incompétent, je ne pouvais être de l'avis de celui qui avait parlé le dernier. Cette opinion fut reçue comme décisive, et l'assemblée se sépara. Cette anecdote fournit un exemple remarquable de l'ignorance de ce peuple; il est difficile de la faire cadrer avec les idées que nous nous faisons de la faculté de raisonner accordée à l'homme. Comment en effet supposer que des êtres instruits à connaître leur créateur, et à croire en lui, enfin possédant une idée même grossière des choses les plus ordinaires, aient pu être capables d'une si lourde absurdité?

CHAPITRE X.

Départ de Kellégan. — Description de ce village. — L'auteur y passe pour médecin. — Continuation du voyage. — Mauvaise route. — Montagnes. — Aventures. — Village de Goul. — Embarras de l'auteur. — Canton de Daïzouk. — Ville et canton de Sibb. — Aspect du sol, totalement changé. — Louris, ou bohémiens de l'Orient. — Conversation avec le guide, sur la religion.

6 avril. Myr-Kodadad fut ponctuel, je partis de Kellégan aussitôt que les prières de midi furent finies. Je fus obligé, bien malgré moi, d'aller à la mosquée et d'y prendre part : acte de duplicité auquel j'avais échappé jusqu'alors et que je voulais encore éviter ; mais le serdar vint à mon logis, et comme une chose toute naturelle, m'invita à me joindre à lui ; il croyait réellement que j'avais stipulé que je ferais la prière avant de partir ; je vis qu'il n'y avait pas d'alternative, de sorte que je fis tous les mouvemens usités, ayant les yeux fixés sur le ser-

dar, et marmottant quelques paroles. Quand je montai sur mon chameau, Mourad vint me baiser la main, et me dit que sa compagnie m'était inutile, puisque son beau-père m'escortait. Ayant prévu ce dénouement de sa conduite malhonnête, je ne fis rien pour l'engager à changer de résolution; car dans le fond, j'étais content de le laisser derrière moi. Ma garde ne consistait qu'en trois hommes ou plutôt trois enfans, indépendamment de Myr-Khodadad, et d'un fakir de Caboul qui allait à la Mecque. Nous avons parcouru environ six milles un peu au sud-est, dans le lit d'un ruisseau, entre les montagnes; et nous avons traversé les villages de Poura et d'Ybi. A quatre heures après midi, nous avons fait halte dans l'endroit le plus découvert que nous avons pu trouver, afin d'éviter le hasard d'être surpris.

Kellégan contient environ cent cinquante maisons; plusieurs sont à deux et trois étages; elles sont construites ainsi pour que les propriétaires puissent, en cas d'attaque, se réfugier dans les étages supérieurs. La plupart des habitans y couchent en effet; ils y entrent par une trape et y montent par une échelle qu'ils tirent

après eux, de sorte que si les voleurs viennent pendant la nuit, ils ne peuvent pas inquiéter la famille, n'y atteindre à ses provisions. Le village est bâti sur un côté d'un bocage étroit de dattiers qui s'étend à un mille vers le sud; le sol au-dessous est cultivé en ris et autres grains. Un large ruisseau le traverse; sur ses bords croissent de beaux et grands arbres qui déploient leur feuillage vert et touffu; les montagnes qui dominent le village étaient, dans cette saison, tapissées de verdure; ce paysage offrait, en un mot, une des perspectives les plus belles, les plus riches, les plus variées que j'eusse jamais vues. L'impression qu'il produisit sur moi acquérait encore plus de force par la transition soudaine que j'éprouvais en sortant du vaste et triste désert que j'avais traversé avant d'arriver dans ce petit coin isolé et si pittoresque.

Devant traiter en détail de la province de Mékran, à laquelle ces cantons appartiennent, je n'en dirai que peu de choses en ce moment. Chaque village a un serdar : il paraît que ce chef est élu par le suffrage général du peuple, qu'il en reçoit un don volontaire d'une petite portion de la récolte en grain et en dattes, et que

de son côté, il est tenu de défrayer les étrangers qui semblent mériter cette attention; mais dans le Mékran, le génie de l'hospitalité est bien moins actif que dans le Béloutchistan, et les occasions de la pratiquer, sont en comparaison bien plus rares. Les habitans des villages, depuis Kellégan jusqu'à Hefter, portent le nom de Mékraniens : c'est une race d'hommes petite, mais très-robuste, et autant que j'en ai pu juger, très-brave. Elle vit dans une crainte perpétuelle des Béloutchis, voisins puissans, avec qui elle convient qu'elle n'est pas en état de se mesurer. Leur manière de se vêtir, leurs occupations, leurs mœurs, sont d'ailleurs à peu près les mêmes; les femmes ne sont pas jolies. A Kellégan, le seul endroit où j'ai séjourné assez long-temps pour faire une observation de cette nature, toutes les femmes avaient les yeux malades; ayant donné à des parens du serdar un peu de collyre fait d'alun et d'opium que j'avais par hasard avec moi, je fus bientôt assailli par toutes les femmes du village, pour les guérir non seulement de cette maladie, mais aussi de beaucoup d'autres qu'elles ne se faisaient pas scrupule de décrire en détail

au Pyrzâdéh, seul nom qu'elles me donnaient. Plusieurs me priaient avec ferveur, pour l'amour de Mahomet, et par l'espérance des bénédictions que je comptais retirer de mon pèlerinage, de leur donner une amulette pour éloigner la stérilité; d'autres se plaignaient de maladies hystériques et de vapeurs; enfin chacune avait un mal qui la tourmentait. Pour échapper à leurs importunités, je fus obligé de leur avouer que je ne pouvais donner ni conseils, ni remèdes pour ces sortes d'incommodités.

7. Après avoir passé une mauvaise nuit sur la terre nue et froide, nous avons été bien aise de nous lever, espérant nous réchauffer par le mouvement. Je m'aperçus alors d'un triste accident qui m'était arrivé: un renard, ou tout autre animal, avait emporté un de mes souliers, et par malheur la route était si mauvaise, qu'il fallut descendre de nos montures deux à trois fois, et faire, à chaque intervalle, deux à trois cents pas à pied. Mais malgré cette suite d'obstacles, nous avons parcouru vingt-six milles dans le courant de la journée, alternativement dans le lit de ruisseaux profonds, sur le bord des montagnes, ou dans des plaines pierreuses.

La route a été très-sinueuse; une grande partie passait par le petit territoire de Kalpoukéran, qui signifie, je crois, hanté par les fées ou les esprits; il est sujet au khan de Daïzouk; à sept heures du soir, je fis halte dans la plaine près de sa plus grande ville. Il y a dans les environs deux montagnes très-singulières; l'une porte le nom de Kouhé-Guèbre, où le mont des Guèbres. Je ne m'en approchai que de douze à quatorze milles; la forme en est frappante; il s'élève comme une coupole, et domine par-dessus toutes les montagnes qui l'entourent. On dit que l'on voit sur sa cime les restes d'un atech-kédé; mais je ne pus rencontrer personne qui y eût grimpé. L'autre montagne est isolée dans la plaine, et porte le nom de Kouhé-Ghouanka, ou le Mont-de-l'Echo, parce qu'elle posséde la singulière propriété de répéter tous les mots prononcés à voix basse, à moins de cent cinquante pieds de sa base. Je passai à un quart de mille de distance : il était alors presque nuit; mes gens se mirent à crier : l'écho répéta très-exactement tout ce qu'ils disaient. L'aspect de cette montagne me ferait supposer qu'elle est creuse. Depuis mon retour

dans l'Indoustan, j'ai appris d'un habitant du Mékran, que l'on voit des caractères hiéroglyphiques sur le Kouhé-Guèbre. Au reste, la superstition regarde ces deux montagnes comme la demeure des dives ou esprits, et l'on raconte beaucoup d'histoires merveilleuses, d'accidens et de maléfices arrivés aux hommes qui jadis ont essayé de les gravir ou de les examiner : car aujourd'hui l'on se donne bien de garde de pareilles tentatives.

Pendant que nous étions arrêtés au coucher du soleil, pour laisser à Myr-Khodadad le temps de faire ses prières, devoir qu'il remplissait régulièrement trois fois par jour, dix-huit hommes armés vinrent à nous. Nous les avions déjà aperçus qui rôdaient de côté et d'autre comme pour reconnaître notre force. Quand nous communiquâmes ensemble, ils nous dirent qu'ayant découvert notre troupe vers deux heures après midi, ils nous avaient supposé le projet de vouloir piller, dans la nuit, un village des environs, et qu'en conséquence ils avaient formé le plan de nous attaquer à la chute du jour, moment où ils pensaient, avec raison, que nous n'aurions pas fait des prépa-

ratifs pour leur résister. Mais quand ils nous virent descendre de nos montures, ils crurent devoir s'approcher pour s'assurer de nos projets: comme c'était des hommes grands et forts, près du double plus nombreux que nous, et bien mieux armés, il est probable que plusieurs de nous eussent été tués ou blessés, si la pause que nous fîmes, comme par un effet de la providence, ne les eût pas détournés de leurs desseins en amenant un éclaircissement. Khodadad leur ayant dit que j'étais un Pyrzâdéh en pèlerinage, ils témoignèrent d'autant plus de joie de la découverte d'une méprise qui eût pu me causer même le plus léger inconvénient. Il me fallut passer par la cérémonie de les embrasser tous : ils ne restèrent ensuite que quelques minutes, et retournèrent chez eux.

8. A sept heures du matin, j'arrivai à Goul, premier village dans le district de Daïzouk : j'y avais à peine fait quelques centaines de pas, qu'un mollah qui appartenait à la Mosquée, ayant entendu parler de moi aux villageois que nous avions vus la veille, dans la soirée, m'envoya prier par un petit garçon de retourner pour prendre quelques rafraîchissemens chez

lui. Je vis clairement que cette politesse avait la curiosité pour premier et même pour unique motif; j'aurais donc bien voulu non seulement par cette raison, mais aussi parce que je prévoyais qu'il serait question de discussions religieuses, éluder de me rendre à cette invitation; mais n'ayant pas d'excuse valable pour refuser, et tous mes compagnons, qui ne se souciaient pas de perdre un bon déjeuné pour ce qu'ils appelaient ma discrétion trop scrupuleuse, me pressant d'accepter, je fus obligé de revenir sur mes pas. Je trouvai cinq personnages bien mis, l'air respectable, assis sur des tapis étalés à l'ombre d'un arbre, et ayant devant eux du pain et du lait de beurre dans des plats de bois. Ils se levèrent tous pour me recevoir; après nous être mutuellement baisé les mains et embrassé, l'on me plaça à la droite du principal mollah, qui dit: *bismillah* (1). Le repas commença ensuite, et par bonheur occupa telle-

(1) *Bismillah*, (*au nom de Dieu*). Les Musulmans pieux récitent cette invocation dans toutes les occasions, même peu importantes : ici, elle répond au *Benedicite*, ou prière avant le repas.

ment toute la compagnie, que l'on n'eut pas beaucoup de temps pour m'adresser des questions. Le déjeuner fini, un esclave apporta à laver; ce qui avait aussi eu lieu avant que nous nous fussions assis. Alors mon voisin de gauche qui parlait un peu le persan, regarda toute la compagnie, et se mit à dire : « le Pyrzâdéh va réciter une prière d'action de grâces. » Cette invitation inattendue et désagréable me mit pour un moment dans un grand embarras; néanmoins comme mon domestique indou m'avait, après mon départ de Bombay, donné une connaissance légère des prières musulmanes les plus usitées, je pris un air très-grave, je passai la main sur ma barbe, de l'air le plus expressif, et je marmottai quelques phrases, mais en articulant distinctement les mots *Allah* (Dieu), *resoul* (prophète), *choukr* (grâces), qui devaient naturellement se trouver dans une prière du genre de celles que l'on me demandait. J'eus un plein succès, et nous nous séparâmes avec les mêmes cérémonies qu'à mon arrivée.

Je fis encore neuf milles dans le territoire de Daïzouk, qui est fertile et bien peuplé. Il ren-

ferme sept à huit villages qui ont chacun leur nom particulier; mais les habitans ont coutume de les désigner par le nom général de Daïzouk, usage en vogue dans le Béloutchistan, je pourrais même dire dans toute l'Asie, et bien propre à induire les étrangers en erreur. Le principal chef est Nüméh-Oullah-Khan, pour lequel le serdar de Nouchky m'avait donné une lettre; mais je ne me souciai pas de la remettre, parceque cela m'aurait retenu quelques heures, ou plutôt la nuit entière. Ce chef reçoit un dixième du produit en froment et en dattes, ce qui est immense, parce que ce canton ne manque jamais d'eau; elle lui est fournie en abondance par un ruisseau qui serpente le long de la vallée; et les nombreuses plantations de dattiers couvrent un vaste espace de terrain. Chah-Myrab-Khan, qui réside à Hefter, ville à six journées de route de ce lieu, a ici un village qui, selon ce qu'il m'a dit ensuite, lui donne un revenu annuel équivalent à dix milles roupies, et Nüméh-Oullah-Khan possédant sept villages semblables, on peut sans exagération estimer son revenu annuel à soixante ou soixante-dix milles roupies.

Nous étant arrêtés ce matin à un village nommé Sordjo, où je voulais acheter une paire de souliers, la foule s'attroupa autour de nous et commença en forme une attaque sur les matières religieuses. Ces gens me prenant pour un persan, me traitèrent de Chiite, secte pour laquelle ils ont une haine cordiale; mais en quelques minutes je leur imposai silence avec l'assistance de mon Indou, qui dans ces occasions était constamment mon fidèle soutien. Quand je me levai pour partir, un homme me dit que j'étais certainement prédestiné à entrer dans le Ciel. « Votre air, s'écria-t-il, fait voir que vous « avez de quoi vivre dans votre patrie: or en « abandonnant volontairement les douceurs « de la vie, et voyageant de cette façon, vous « vous imposez une pénitence qui vous acquerrá « incontestablement de grands droits à une ré- « compense future. Si je prenais le même parti, « continua-t-il, je n'aurais pas de motif de me « flatter des mêmes avantages, car je suis chez « moi aussi pauvre et aussi misérable que je le « serois ailleurs; » (1) je lui assurai que la con-

(1) La doctrine énoncée dans ce discours est peu

dition dans laquelle il me voyait actuellement, était réellement celle que j'avais dans le monde : il se mit à sourire ; et ayant jeté les yeux sur mes pieds, il me répondit que leur couleur seule réfutait mes discours, et prouvait que je n'avais pas été accoutumé à cette vie misérable. Je mis aussitôt mes souliers. Malgré ma persévérance à exposer mes pieds au soleil, jusqu'à les avoir souvent couverts d'ampoules, ils n'avaient jamais pu prendre la teinte hâlée de mes mains et de mon visage. Cet homme me suivit jusqu'à ce que j'eusse monté mon chameau. Je suis persuadé que quoique la blancheur de ma peau eût attiré son attention, il ne soupçonnait pas que je fusse un Européen. Je dois observer ici que tous les Asiatiques attachent à la blancheur du teint l'idée d'un rang élevé. Je n'en sais pas la raison, à moins que ce ne soit parce que leurs chefs ont la plupart le teint

d'accord avec l'égalité que le Coran prêche à tous les bons musulmans ; mais elle est néanmoins toujours encouragée, évidemment pour engager les gens riches à aller en pèlerinage : ce qui donne de l'éclat à cette pratique, indépendamment des gros présens qu'ils font aux lieux de dévotion qu'ils visitent.

moins foncé que la généralité du peuple. Cette particularité est peut-être due à ce qu'ils sont élevés avec un grand soin, enfermés et préservés des vicissitudes de l'air et des saisons; arrivés à l'âge mûr, ils sont aussi moins sujets à s'exposer à l'air.

9. Nous avons passé la nuit au fond de la branche occidentale des monts Daïzouk. Nous les avons gravis ce matin, et traversés pendant dix milles à l'ouest; ensuite nous sommes entrés dans une très-grande plaine, composant le territoire de Sibb. Une petite ville de ce nom se trouvait à peu-près à quatre milles au sud de ma route; à deux milles dans l'ouest, est le village de Kellegui, et au nord celui de Pogui. Je ne visitai aucun de ces lieux dont le serdar est Cheik-Mourad-Khan, Béloutchi-Courde. Les habitans primitifs l'ont invité à venir s'y établir avec quelques individus de sa tribu, pour défendre leur canton, tâche que sa bravoure et sa résolution semblent le rendre digne de bien remplir. Il a jusqu'à présent réussi à maintenir son indépendance, quoique perpétuellement attaqué par les troupes de Chah-Mihrab-Khan de Pouhra, qui passe constamment pour le chef

le plus puissant dans cette partie du pays. Le canton de Sibb est en général stérile, il ne produirait rien, si sa partie occidentale n'était pas arrosée par un fort ruisseau, le long duquel se trouvent de grands champs de froment, et des bosquets de palmiers. Après avoir traversé la plaine de Sibb, nous avons rencontré une seconde chaîne de montagnes, mais peu élevées; nous avons fait halte à leur base. La totalité de la distance que nous avons parcourue aujourd'hui a été de trente-trois milles, presque dans la direction de l'ouest. Dans quelques ravines étroites, j'ai vu des tamarises sans aucun autre arbrisseau ni trace de végétation.

10. Le chemin a été très sinueux toute la journée; j'ai trouvé l'aspect du pays étonnamment changé; il était difficile de concevoir comment une métamorphose si complette avait pu s'opérer dans un intervalle si rapproché. Au lieu des montagnes et des collines revêtues de verdure et d'arbrisseaux jusqu'à leur sommet, comme celles des environs de Kellégan et de Daïzouk, on ne voyait ici que des masses de rochers noirâtres; et au lieu des vastes plaines de Kelpourékan, de Daïzouk et de Sibb, les ter-

rains unis que je rencontrai en petit nombre, étaient entrecoupés de petites chaînes de rochers et de ravines profondes, qui les rendaient difficiles et désagréables à traverser. Un défilé me frappa, non par son élévation et sa longueur, mais par la force de sa position; elle me parut de nature à être défendue par un petit nombre d'hommes contre des troupes considérables. Le passage est creusé à une profondeur de dix pieds dans le roc vif, sur une longueur de trois cents pieds. La montée est si roide, que des pierres lancées d'en haut tueraient infailliblement quiconque essaierait de la gravir. J'ai calculé que j'avais parcouru aujourd'hui vingt-huit milles, quoiqu'en ligne directe il n'y ait pas la moitié de cette distance. A dix-sept milles de ma dernière halte je rencontrai le village de Chérok, et à vingt-cinq milles celui de Meghsi, tous deux entourés d'un mur en terre. J'entrai dans le dernier pour y passer la nuit; mais apprenant qu'une bande de Louris avait égorgé le serdar quelques jours auparavant, et que leur chef remplissait sa place, par ordre de Chah-Mïrhab-Khan, je ne pensai pas qu'il fut prudent de séjourner dans un lieu qui était au pouvoir

de scélérats aussi sanguinaires : en conséquence je passai outre, et j'allai dormir dans des halliers.

Quoique je me fusse habitué depuis long-temps à considérer les habitans de cette partie du Mékran comme endurcis à toutes sortes de cruautés, j'avoue que je fus confondu par la froide dépravation d'un vieux coquin qui était le chef de la bande des assassins. Après avoir raconté à Khodadad et à mon chamelier toutes les particularités du meurtre avec les plus petits détails, il montra avec un air de triomphe une maison du village très-haute, et ajouta : « le « fils du serdar assassiné s'y est réfugié à l'ins-« tant où l'on massacrait toute sa famille, et « nous attendons impatiemment qu'il descende « pour le mettre aussi à mort ; il fera aussi « bien, continua cet impitoyable vieillard, avec « la même tranquillité, de se dépêcher de des-« cendre et de nous éviter l'ennui de le faire « mourir de faim ; c'est le seul moyen de le tirer « de là auquel nous voulons avoir recours, parce « que nous craignons d'endommager la maison « et ce qu'elle contient. » Je me hasardai à demander ce que Chah-Mïhrab-Khan avait

pensé de cette violence commise envers un homme qui tenait de lui le village en fief. Pour accroître mon étonnement, on me répondit qu'après avoir commis le crime, les Louris avaient simplement offert à Mihrah-Khan de reconnaître son autorité, et de payer l'amende d'usage. Ces conditions avaient été acceptées, et leur roi, ainsi qu'ils l'appellent, avait été formellement investi de l'emploi de serdar de Meghsi. La vengeance seule avait porté ces brigands à cette atrocité. Avant l'époque des semailles qui était passée depuis deux mois, ils avaient demandé la permission de s'établir dans le voisinage, pour cultiver une petite pièce de terrain. Cette requête leur fut refusée avec dureté, et on les menaça même de châtiment si après un certain période on les apercevait dans le canton; ils disparurent et on ne les revit plus jusqu'au moment où un corps de gens armés que l'on avait rassemblé pour chasser ces vagabonds, se dispersa pour retourner à ses travaux champêtres (1). Mais une nuit sortant

(1) Ici, et dans plusieurs autres parties du pays, les habitans quittent leurs villages au printemps, et

d'un lieu où ils s'étaient cachés dans les montagnes, les Louris arrivent à marche forcée, s'emparent à l'improviste de la maison du serdar, l'égorgent ainsi que toute sa famille. Les habitans du village n'avaient fait aucun effort pour sauver cet infortuné; ils parlaient avec indifférence du sort malheureux qui menaçait le fils. Dans les pays plus tranquilles que celui-ci et où la vie ainsi que la fortune des hommes sont sous la sauve-garde des lois divines et humaines, l'esprit se révolte à la seule idée de cet excès de perversité, et l'on a même peine à croire qu'il puisse exister: mais dans ces contrées-ci, le cas est tout différent. Les sujets de conversation les plus ordinaires sont l'effusion du sang et le vol; et l'habitude fait regarder non seulement avec une froide indifférence, mais aussi comme objets de discusion amusante, des crimes qui doivent faire frémir la nature humaine.

gagnent une vallée ou une plaine fertile qui ne soit pas trop éloignée; ils y font paître leur bétail, cultivent un peu de grain, et reviennent à la fin de l'automne.

Les Louris qui avaient commis cette action cruelle, forment une classe de vagabonds qui n'ont aucune habitation fixe. A beaucoup d'égards leur caractère a une ressemblance marquée avec celui des Bohémiens d'Europe. Ils parlent un dialecte particulier; chaque troupe a son roi : ils sont connus comme voleurs d'enfans et pillards. Leurs passe-temps favoris sont de boire, de danser et de faire de la musique. La bande emporte toujours avec elle des instrumens pour en jouer, et mène aussi avec elle une demi-douzaine d'ours et de singes dressés à exécuter toutes sortes de tours grotesques. Dans chaque troupe il y a constamment un individu qui, instruit à fond dans les sciences abstruses de *reml* et de *kouréh* (1), ainsi que

(1) *Reml* est un mot arabe qui signifie sable. Le mode de divination qu'il indique se pratique ainsi : on éparpille du sable sur une planche qui a auparavant été soumise à certaines cérémonies, et on lit les caractères qu'il forme. La personne qui fait l'office de devin porte le nom de remmal. *Quouroâ* ou *kouréh* signifie un sort. On le tire de différentes manières; la plus usitée est celle-ci : on a des espèces de dés faits d'os de morts, et marqués de caractères hiéroglyphi-

dans beaucoup d'autres espèces de divination, est facilement admis dans toutes les familles, chez un peuple si infatué de la prédestination.

Les Louris prétendent professer le mahométisme; mais ils sont très-indifférens sur les dogmes, et ne se troublent jamais la cervelle pour les points contestés entre les Sunnites et les Chiites : ils se conforment aux opinions de chaque secte, suivant que la circonstance l'exige (1). Je n'ai pas eu l'occasion de causer avec aucun d'eux sur ce sujet; mais les informations que j'ai prises m'ont fait voir qu'ils méprisent plusieurs principes du Koran, comme extrêmement absurdes. Ils disent que l'homme est né pour vivre, mourir, pourrir et être ou-

ques; la personne qui désire connaître sa destinée jette ces dés, et le diseur de bonne aventure explique leur signification, quand ils sont tombés.

(1) Je demandai à Caïm, khan d'Hefter, ville voisine de Meghsi : « Les Louris que j'ai vus à Meghsi « sont-ils chiites ou sunnites? — Oh! répondit-il en « riant, ils sont l'un ou l'autre, suivant que cela leur « convient : ils sont sunnites ici, ils seraient chiites « en Perse, et s'ils se trouvaient chez les Khêredjis « (infidèles), ils seraient de leur religion. »

blié; que durant son existence, s'il est heureux, il ne doit prier que pour obtenir la continuation de cet état; mais que, dans le cas contraire, il a la faculté, non seulement de s'abstenir de ses dévotions, mais aussi de mettre un terme à ses souffrances. Quand un Louri vient à mourir, ils enterrent tout ce que l'on peut considérer comme lui ayant appartenu exclusivement: par exemple ses vêtemens, son épée, son mousquet, afin d'accomplir l'article de leur croyance, relativement à l'oubli des défunts.

Les hommes et les femmes se mettent de la manière la plus bizarre qu'ils peuvent imaginer, s'ornant de plumes, de morceaux de peau, de graines, de coquilles et d'autres babioles. Leur conduite est effrontée et licencieuse; ils sont adonnés à toute espèce de vices et de plaisirs grossiers: ils ne se marient jamais, et les femmes sont en commun. Ils ont rarement des enfans, de sorte qu'ils préfèrent voler de petites filles, à qui la force de l'exemple fait adopter leur genre de vie. Quand une femme est grosse, son fruit est regardé comme appartenant à toute la communauté; et, à un certain âge, l'enfant est initié en conséquence.

On m'a montré aujourd'hui le lieu où Khan-Djéhan-Khan, chef sedjestani, avait campé deux mois auparavant, lorsqu'il fit une irruption dans ces cantons, à la tête de sept à huit cents bandits, et enleva tout ce qui lui tomba sous la main. Ne supposant pas que son butin eût pu être considérable, je fus très-surpris d'apprendre qu'il se montait à quelques milliers de chèvres et de brebis, indépendamment de quelques esclaves, et de beaucoup de chameaux. M. Christiè, qui, dans son voyage, a passé par la ville du Sedjistan, où Khan-Djéhan-Khan réside, en a entendu parler comme étant la terreur des pays voisins.

Ce soir, un peu avant le coucher du soleil, Myr-Khodadad m'a engagé à faire la prière; mais je me suis excusé, et me suis aussitôt écarté du lieu où nous avions fait halte. Cependant le fakir du Caboul hurlait l'otzaan, ou invitation à la prière; et, comme le temps pressait, Khodadad ne put pas me suivre pour insister; mais dès que leurs dévotions furent finies, il vint à moi. J'étais à réfléchir à la scène extraordinaire dont j'avais été témoin à Meghsi.

Après un court préambule, il me dit qu'il

ne pouvait pas se figurer le motif de mon éloignement à me joindre à lui et à ses gens pour faire la prière; il ajouta que Feteh-Mohammed n'était par moins blâmable que moi; qu'enfin, sous tous les rapports, cette négligence ne pouvait se pardonner à deux hommes qui allaient en pèlerinage, et qui, par cette raison, étaient doublement obligés à s'acquitter des devoirs de la religion. Je pensai aussitôt que Mourad-Khan nous avait trompés tous deux, son beau-père et moi, de sorte que celui-ci nous prenait réellement, l'Indou et moi, pour deux pèlerins. Quand j'eus le loisir de réfléchir aux nombreuses preuves de cette supposition que Khodadad m'avait données, par ses discours et sa conduite, depuis qu'il était mon guide, je m'étonnai d'avoir été assez borné pour ne l'avoir pas deviné plus tôt.

Au reste, cette découverte me fit grand plaisir; et je ne songeai pas du tout à détromper Khodadad qui continuait toujours ses exhortations, me disant que je devais être plus au fait de la religion, et connaître mieux que lui les obligations qu'elle impose; et que néanmoins il ne voudrait pas s'éloigner d'un mille de sa

maison, sans faire assiduement ses prières. Je répondis à ses remontrances que notre saint et puissant prophète Mahomet nous avait interdit l'adoration de Dieu dans certaines circonstances; que c'était le cas de mon compagnon et le mien, puisque nous portions les mêmes habits depuis un mois, et que lui Khodadad savait bien qu'un bon musulman devait commencer par purifier son corps ainsi que son esprit, avant d'adresser ses demandes au Ciel.

J'espérais que cet argument, fondé sur le Koran, l'autorité la plus forte que reconnaisse un musulman, aurait fermé la bouche à Khodadad; il reprit néanmoins la discussion, en me rappelant que le commandement que je venais de citer déclarait expressément que toute espèce d'indulgence était accordée aux voyageurs; « mais Dieu sait, ajouta-t-il, avec qui ma « destinée me fait voyager. Etes-vous des Juifs, « des Cafres(1) ou de maudits Chiites? c'est ce que « je ne puis comprendre. » Je pris le prophète à témoin que nous n'étions rien de tout cela;

(1) Par ce mot, qui signifie infidèles, je suppose qu'il entendait aussi tous les chrétiens.

mais, au contraire, que nous avions le bonheur d'être de vrais musulmans sunnites; et j'allais lui prouver dogmatiquement, et par des argumens en forme, la solidité de mes objections, quand un de mes chameliers vint nous annoncer que le pain était cuit. La discussion en resta là, et nous allâmes dîner. Lorsque je racontai cette aventure à mon Indou, l'idée d'avoir été pris pour un Juif, ou Yeoudi, le révolta d'indignation; il jura que Myr-Khodadad était un imbécille qui ne comprenait rien à la religion qu'il prétendait enseigner aux autres, et que le lendemain il le lui prouverait devant toute la troupe. En conséquence, il lui offrit un morceau de pain, et le pria de n'en manger précisément que ce que la loi permettait, et rien de plus. Le serdar, qui ne voyait pas la subtilité de la demande, en demanda l'explication. Feteh-Mohammed la lui donna, après l'avoir tancé vertement de ce qu'il se mêlait de reprendre les autres, tandis qu'il n'était pas lui-même parfaitement exact à son devoir. Or voici ce dont il s'agissait. Le Koran contient quelques préceptes peu importans et même ridicules; de ce nombre est celui qui défend d'avaler ce

qui s'attache entre les dents pendant que l'on mange. Ce précepte a eu évidemment pour but d'engager les sectateurs du prophète à tenir leurs bouches propres; mais on en a tellement perverti le sens, ou plutôt qnelques musulmans rigides se sont si minutieusement attachés à la lettre, qu'ils se curent les dents et se lavent la bouche à chaque bouchée qu'ils mangent.

CHAPITRE XI.

Pays stérile et inhabité. — Village d'Asmanabad. — Ville d'Hefter. — L'auteur est pris pour un prince déguisé. — Ville de Pourha. — L'auteur est reconnu pour un Européen, mais il n'en résulte pas d'inconvénient pour lui. — Arrivée d'un gosseyn. — L'auteur lui propose de l'accompagner. — Assemblée tenue chez le serdar.

11 avril. J'AI fait aujourd'hui vingt-cinq milles dans un pays stérile et inhabité : ce n'étaient que rochers, montagnes, ruisseaux à sec; il y avait, dans le lit de quelques-uns, des broussailles qui pouvaient servir à la nourriture des chameaux, et un peu d'eau. La route a été aussi tortueuse, et encore plus dirigée au sud que la veille. Dans la soirée nous nous trouvions, autant que je pus le calculer, au sud-sud-ouest de notre dernière station, et à dix milles de distance en droite ligne.

Entre midi et une heure, je rencontrai trois familles de Béloutchis-Courdes de Serhed; ils

fuyaient de ce lieu qui avait été entièrement saccagé et pillé, quinze jours auparavant, par les neveux de Khan-Djéhan-Khan, aidés de quelques troupes de ce chef. Ces malheureux fugitifs allaient à Sibb, s'enrôler sous les bannières de Cheik-Mourad-Khan. Je leur achetai une chèvre pour laquelle ils ne me demandèrent qu'une demi-roupie; mais, n'ayant pas de plus petite monnaie, je leur donnai une roupie. Myr-Khodadad se réjouissait du malheur des Serhedis, et remerciait pieusement le Seigneur de leur avoir infligé ce châtiment signalé, pour les punir d'avoir attaqué Kellégan. Il se vanta, avec une forfanterie sans pareille, que cet événement seul lui avait épargné la tâche d'exterminer cette tribu, à cause de sa criminelle excursion, ou tchépâo, dans son canton. Cependant, d'après ce qu'il avait avoué précédemment, rien n'était plus éloigné de ses projets, que de mettre cette bravade à exécution.

12 avril. Je suis parti ce matin à cinq heures. Après avoir marché un mille et demi à l'ouest-sud-ouest dans les montagnes, nous sommes descendus, par une pente rapide, le long d'une rivière, dans son lit même, qui avait de six

cents pieds à trois-quarts de mille de largeur; l'eau y était abondante; le fond était rempli de tamariscs, de babouls, et de lauriers-roses, (kerbou). Ces deux derniers arbres étaient ici très-forts, et en ce moment couverts de fleurs dont les émanations suaves, jointes à celles d'un nombre infini de plantes, parfumaient l'atmosphère. Le chemin était si difficile à suivre, au milieu de ces buissons odoriférans, que je croyais à chaque moment que nous allions le perdre. Nous avons parcouru rarement plus de cinquante à soixante pieds dans la même direction. Avant les quatre dérniers milles, le lit de la rivière s'est étendu en une plaine dont la surface était dure et parsemée d'arbustes et d'arbres tout tortus. Au coucher du soleil, j'ai fait halte dans cette plaine qui a environ sept milles de largeur; elle est entourée de montagnes. Nous nous sommes arrêtés près de terrains cultivés, et des ruines d'Asmanabad (Colonie du ciel), village ruiné, dont toute la population, excepté deux à trois familles, était allée s'établir à Hefter et à Pouhra.

D'après mon calcul, la totalité de la route parcourue aujourd'hui était de trente-deux

milles, et le terme moyen de la distance le même que la veille. Le lit de la rivière ainsi que la plaine qui est à son extrémité méridionale faisaient voir par des marques évidentes qu'ils étaient sujets à des inondations considérables. Des troncs d'arbres, de gros tas de pierres et de débris étaient amoncelés çà et là dans le cours sinueux de la riviere, et j'observai des herbes embarrassées dans les branches supérieures des arbres, à douze et à quatorze pieds de hauteur; leur position faisait voir qu'elles y avaient été déposées par l'eau qui s'était retirée. Durant la nuit, nous fûmes étourdis par les hurlemens des loups, des chacals, et d'autres bêtes féroces qui se tinrent à une certaine distance de nous, mais qui, sans doute, se seraient approchées davantage si elles n'avaient pas été intimidées par les cris des villageois qui battaient l'estrade pour empêcher les sangliers de venir ravager leurs champs de froment. Ces animaux voraces sont très-nombreux dans cette partie du pays: ils se tiennent de préférence dans les bois et les halliers que nous avions traversés dans la matinée; ils en sortent en troupes de trente à quarante, et en peu de temps dé-

vastent plusieurs acres de terrain. Les habitans sont imbus du sot préjugé qu'il est défendu de leur faire la chasse; ils ne prennent donc aucune mesure pour détruire les marcassins; aussi ces animaux pullulent, dit-on, avec une rapidité incroyable, et continueront à se multiplier jusqu'à ce que les habitans reconnaissent l'absurdité de leur système.

Une idée très-répandue, mais très-erronée, c'est qu'un musulman ne peut pas toucher un porc. Plusieurs de nos domestiques dans l'Indoustan profitent de l'indulgence ou de l'ignorance de leurs maîtres à cet égard et refusent d'ôter de leur table une assiette sur laquelle on aura mangé de cet animal. Je serais bien fâché de choquer les préventions religieuses de quelque classe d'hommes que ce puisse être; mais très-certainement je ne garderais pas un domestique qui refuserait de se conformer à cette partie du service, car, même dans le sens le plus strict, elle l'oblige seulement à se laver les mains. Etant à Bassorah en 1811, je vis des Arabes ouvrir un sanglier qu'un Anglais avait tué; ils en prirent l'intérieur, le nettoyèrent et le lavèrent; ensuite ils portèrent sur leurs épaules

l'animal au bateau, pendant que d'ignorans Indous des basses castes les regardaient et refusaient de les aider. Ces mêmes hommes auraient été très-heureux de faire croire qu'ils descendaient des Arabes.

Notre compagon, le fakir de Caboul, nous a quittés aujourd'hui pour aller gagner un des ports de mer du Mekran, où il comptait s'embarquer pour Mascat et ensuite pour Djeddah et la Mèque. Je fus très-content de le voir partir; car il était devenu depuis quelque temps bien tracassier et réellement importun sur l'article de la prière. Il avait même poussé les choses au point de citer une sentence du Koran dont le sens portait qu'il était permis et même méritoire de tuer tout musulman qui, sous un prétexte quelconque, néglige l'observance des pratiques prescrites par ce livre divin. Comme cette suggestion charitable était évidemment dirigée contre moi, je pensai qu'il était urgent que je me misse en état de défense. Je tirai donc mes pistolets de leur sac, pendu à la selle de mon chameau, et je dis au fakir qu'il ferait tout aussi bien de n'en pas venir à l'essai. Cette manière inattendue de répondre

à ses chicanes fut si efficace, qu'il ne se hasarda plus ensuite à manifester ses sentimens en public; mais je crois qu'il fut secrètement le principal instigateur du zèle religieux et des pieuses harangues de Khodadad.

13. Je suis arrivé ce matin à six heures à Hefter, bourg éloigné de quatre milles à l'ouest d'Asmanabad; il en est séparé par une plaine couverte de buissons. Dès que j'eus mis pied à terre dans le mehman-khané, un Béloutchi vint étendre des tapis, et s'informer de mon nom et de mes desseins. Je lui répondis que j'étais un Pyrzadéh allant en pèlerinage à la sainte cité de Méchéhéd; cette ville du Khorasan est un lieu de pèlerinage parce qu'elle renferme le tombeau de l'Iman Moussah-Aly-Reza. Elle porte par distinction le nom de Méchéhéd-Moucaddès, ou la mosquée sanctifiée. Dans les guerres entre les Persans et les Afghâns, pour lesquels elle est constamment un sujet de contestation par sa situation sur la frontière des deux états, elle n'a jamais été réduite que par famine, parce que l'on regarderait comme une impiété de la canonner ou de la prendre d'assaut.

Quand nous eûmes déjeuné, Caïm-Khan le serdar vint me rendre visite. Il était en déshabillé, n'ayant qu'une chemise de mousseline, un pantalon de soie bleue, et un châl autour de la tête au lieu d'un turban ; sa mise me parut néanmoins la mieux séante que j'eusse encore vue ; ses manières étaient d'ailleurs prévenantes et distinguées. Il parlait mieux le persan qu'aucun béloutchi avec qui j'eusse conversé jusqu'alors. Quand nous eûmes causé quelque temps, il continua ainsi : « Je suis persuadé, « que dans le message que vous m'avez envoyé « ce matin, vous n'avez pas déclaré votre qua- « lité réelle ; je soupçonne fortement que vous « êtes un chahzadéh (prince) déguisé. » Il me pria instamment de vouloir bien avouer la vérité, m'assurant que je serais traité avec tous les égards qui m'étaient dus. Quand je vis que mes dénégations positives ne pouvaient le convaincre, je sortis mes pistolets pour faire changer la conversation. Comme il en admirait l'ouvrage, je le priai d'en accepter un. Il fut très-flatté de ce présent et eut assez de politesse pour ne pas revenir sur le sujet que j'avais désiré éviter.

Ayant reçu de Caïm-Khan un supplément de provisions, et une lettre pour son frère, le serdar de Pourah, je quittai Hefter à deux heures après midi, et avant six heures j'étais à Pourah. La route était excellente. Ces deux villes sont séparées par une distance de onze à douze milles, à travers une plaine graveleuse entremêlée de bouquets de palmiers. Deux ruisseaux très-abondans traversent le chemin, l'un au septième, l'autre au neuvième mille.

Le serdar Chah-Mihrab-Khan allait justement, avec la plupart des habitans, entrer dans la mosquée. Il m'invita à prendre part aux prières; je m'excusai. Quand elles furent finies, le khan monta sur une espèce de terrasse ou tertre élevé de cinq à six pieds au-dessus des autres siéges, à la porte du mehman-khané, et sur lequel on avait étendu des nattes. Il commença par me demander d'où je venais et quel était l'ojet de mon voyage. Khodadad prit la parole et répéta la réponse qu'il m'avait entendu faire le matin à Caïm-Khan, ajoutant que je désirais qu'on me donnât un guide et quelques provisions pour aller dans le Nermanchyr, canton dans le sud-ouest de la Perse,

et relevant du gouvernement de Kerman. Je mis en ce moment dans les mains du khan la lettre de son frère. Il appela aussitôt un mirzah ou écrivain, et lui dit de la lire à haute voix. Tout le monde écoutait attentivement. Le mirzah en avait lu la plus grande partie, lorsqu'à ma grande surprise il en vint à un passage où le serdar d'Hefter exprimait ses soupçons sur la vérité du caractère que j'affichais; je dois cependant ajouter qu'il le faisait uniquement dans l'intention très-louable d'engager son frère à prendre intérêt à moi.

Durant la pause momentanée à laquelle cette supposition donna lieu, tous les yeux se fixèrent sur moi, et un petit garçon de dix à douze ans s'écria : « Si cet homme ne disait pas lui-« même qu'il est un Pyrzâdéh, je jurerais qu'il « est le frère de Grant(1), le Frangui,(Européen) « qui était à Benpour l'année dernière. » J'essayai de laisser passer la remarque du petit

(1) Feu M. Grant, capitaine d'infanterie cipaye du Bengale. Cet officier entreprenant débarqua, en 1809, à Gouettour, en Mékran, pénétra dans l'intérieur jusqu'à la latitude de Benpour, à moins de seize milles

garçon, sans y faire attention, mais je fus trahi par mon air confus. Le khan me dit aussitôt du ton le plus amical que s'il en était ainsi, de ne pas déguiser la vérité, parce que je n'avais à craindre ni la moindre insulte, ni le moindre embarras de qui que ce fût. Sur cette assurance, ne voyant aucun avantage à pousser le déguisement plus loin, je convins que j'étais un Européen au service d'un Indou, et que j'allais à Kerman pour ses affaires.

J'essaierais vainement de peindre la consternation et la colère de Myr-Khodadad à cette découverte. J'ajoutai même, pour en confirmer la vérité, que quoique je ne fusse pas le frère du Grant dont avait parlé l'enfant, j'étais néanmoins un de ses proches parens. Khodadad regarda cet aveu comme une pure fable; et s'adressant alternativement au serdar et aux villageois, il leur citait toutes les discussions polémi-

de Pourah, retourna, par une route différente le long de la côte, à Bender-Abbassi, et revint par mer à Bombay. Durant ce voyage pénible, il fit des recherches nombreuses et exactes. Je savais qu'il avait été très-bien avec le chef de Benpour, ce qui me donna l'idée de laisser croire que j'étais son parent.

ques que nous avions eues depuis notre départ de Kellégan, la manière dont j'avais réfuté ses remontrances et dont je l'avais réprimandé, le témoignage de Mourad-Khan, son gendre, et quelques exemples de ma sainteté que celui-ci lui avait rapportés, tous ces faits formant dans son opinion un enchaînement de preuves suffisant pour arguer de faux l'aveu que je venais de faire. Le khan se prit à rire de bon cœur de tout ce conte, et dit à l'orateur indigné de réfléchir qu'il n'était pas la seule personne qui eût été trompée; voulant, je le suppose, parler de son frère. Khodadad répondit de très-mauvaise humeur qu'il le concevait, quoiqu'il crût que personne n'avait vécu avec moi si long-temps et dans une si grande intimité sans me découvrir. « J'ai été avec lui depuis deux mois, s'é-« cria un des assistans que je reconnus à sa voix « pour un de mes chameliers; je savais bien « qu'il n'était ni Seyyd (1) ni Pyrzâdéh; cepen-« dant, aussi vrai que j'espère que Dieu me « protégera, je pensais aussi peu que vous qu'il

(1) Les Seyyds sont les Musulmans qui prétendent descendre du Prophète.

« fût Frangui. » Alors l'indignation de Khodadad se tourna entièrement contre son gendre qu'il appela un coquin sans foi d'avoir connivé à une imposture si abominable. Cependant la nuit approchait; le départ du khan pour retourner chez lui mit fin à la conversation. Je pris possession d'un coin du mehman-khané et j'y eus un souper somptueux composé de potage au mouton, de mouton bouilli, et de galettes de froment.

14. Après le déjeuné, je portai à Chah-Mïhrab-Khan un présent modeste consistant en un peu de poudre fine, quelques pierres à pistolets, un canif et une paire de ciseaux, et je le priai de hâter mon départ et de me procurer aussi un peu de farine. Il me dit qu'un guide serait prêt à partir le lendemain matin avec moi, et ordonna à son dyvan, ou intendant, de me donner dix mânds, environ quatorze livres de farine d'orge, observant que l'on ne pouvait trouver de farine de froment. Il me conseilla en même temps d'aller directement de Pourah à Basman, ce qui me ferait éviter Benpour et abrègerait mon voyage de deux sta

tions. Je lui témoignai combien j'étais reconnaissant de l'intérêt obligeant qu'il prenait à ce qui pouvait m'être commode et avantageux ; mais je lui dis, et c'était l'exacte vérité, qu'ayant souvent entendu le capitaine Grant me parler de la conduite généreuse de Mihrab-Khan de Benpour à son égard, je préférais prendre la route de ce lieu, afin de faire visite à ce chef.

Le khan se rendit volontiers à cette excuse, ajoutant qu'il laissait la chose à mon choix ; mais le véritable motif qui me faisait agir, était la certitude de manquer totalement de provisions avant d'avoir atteint la province persane de Nermanchyr, à moins que le khan de Benpour n'usât de libéralité envers moi.

Cet arrangement terminé, je retournai au mehman-khané. Je passai le reste de la journée au milieu d'une troupe de Bélontchis fainéans et bavards qui me fatiguèrent de questions et d'observations impertinentes. L'après-midi il arriva de Serhed un Gosseyn : c'est une classe de fakirs ou pélerins indous. Il me délivra de l'embarras de tenir tête à tout le village car la moi-

tié de mes auditeurs s'attroupa autour de lui, et lui demanda les nouvelles les plus fraîches du lieu d'où il venait. Il les leur raconta dans le plus grand détail, notamment le pillage du village de Serhed par Khan-Djéhan-Khan. Il parlait avec beaucoup d'emphase, ce qui produisait un grand effet. Quand nous fûmes seuls avec le Gosseyn, je lui demandai qui il était. J'appris qu'il était parti de la ville de Moultan, d'où il avait continué ses courses par le Cachemyr, le Caboul, le Candahar, et le Sedjistan; qu'il avait quitté ce dernier pays dans l'intention d'aller faire ses dévotions à la pagode de Hinglatz, près de Sonminy dans le Lotssa, mais qu'il avait ensuite changé de plan, et qu'il se rendait par la Perse au Djouâla Moukhi, ou la Bouche Enflammée, sur les bords de la mer Caspienne: ce lieu est situé près de Bakou. Ce phénomène paraît avoir pour cause l'immense quantité de naphte qui s'y trouve. Voyant que mon nouveau compagnon aimait à causer, et était moins bigot et moins sot que les dévots de son espèce ne le sont communément, je lui offris une place sur un de mes cha-

meaux jusqu'à Kerman. Il accepta avec plaisir; mais l'animal tomba bientôt malade, et le Gosseyn ne put venir avec moi que jusqu'à Benpour.

Le khan avait coutume de tenir une assemblée le soir après la prière sur le tertre près du mehman-khané. La plupart des habitans y assistaient. Je profitai d'une occasion aussi favorable pour obtenir des informations locales. Les ombres de la nuit donnèrent le premier signal qu'il était temps de se séparer; mais tout le monde trouvait la réunion si agréable que l'on approuva unanimement la proposition que fit un Mollah de se réunir après le repas dans le mehman-khané. Le khan promit, avec beaucoup d'affabilité, de s'y trouver; l'assemblée fut extrêmement nombreuse, elle ne se sépara qu'à minuit; la présence du khan tint chacun dans les bornes convenables, et excita tous ceux qui en avaient les moyens à contribuer à l'amusement général par des histoires plaisantes et des bons mots. Le khan lui-même était un excellent conteur et brillait par ses saillies.

Le hasard me fit découvrir qu'il manquait

totalement d'éducation ; lui ayant dit que j'avais des lettres d'Eïdel, khan de Nouchky, pour différens chefs dont j'avais traversé le territoire, mais que je ne les avais pas remises, il me demanda la permission de les voir. Quand je lus les adresses, il manifesta son étonnement en me demandant si j'étais mollah, c'est-à-dire si je savais lire et écrire. Je répondis que je savais assez bien ma langue, et que je comprenais un peu le persan et l'indoustany. Cette réponse lui fit désirer d'avoir l'explication de la différence de l'anglais et du persan écrits ; comme je ne pouvais pas le satisfaire par paroles, il envoya chercher du papier, une plume et de l'encre, et me dicta une longue suite de phrases qu'il termina par l'énoncé de son nom et de ses titres. Il me pria d'écrire aussi mon nom, ma profession, l'année de l'ère chrétienne dans laquelle j'avais visité sa capitale, et le traitement bon ou mauvais que j'y avais éprouvé. Il remit ensuite le papier à son mirzah ou écrivain, pour qu'il le gardât jusqu'à ce qu'il vînt un autre Frangui ; puis il ajouta qu'il lui ferait expliquer ce papier, et jugerait de mes sentimens par la ma-

nière dont je parlais de lui. Je ne pus m'empêcher de sentir qu'il s'était conduit envers moi avec plus de politesse et de bonté que je n'avais droit d'espérer, après avoir essayé de lui en imposer : j'exprimai mes sentimens en conséquence.

Je suis entré sur ce qui se passa dans cette soirée, dans des détails plus circonstanciés qu'elle n'en paraîtra mériter au premier coup d'œil, mais j'en ai usé de la sorte dans ce cas ainsi que dans plusieurs autres endroits de ma narration, parce que cela place, suivant moi, l'esprit et le caractère, non seulement de l'individu dont je parle, mais aussi de toute la tribu, dans le point de vue le plus saillant, et fait connaître les traits d'après lesquels j'ai précédemment dépeint les Béloutchis. Ici l'on voit un chef, dont le revenu et les possessions comparés à ceux de tous les khans ses voisins sont immenses, on le voit, dis-je, admettre dans sa société les derniers de ses sujets, leur permettre d'exprimer leurs opinions librement et sans façon, même quand elles sont opposées aux siennes, et faire si peu de cas des lettres,

qu'il ne sait ni lire ni écrire. On peut dire que l'Asie seule offre aujourd'hui des exemples d'une barbarie pareille : mais sa ressemblance avec les mœurs et les usages des nations agrestes qui renversèrent l'empire romain est singulière et exacte.

CHAPITRE XII.

Départ de Pourah. — Myr-Khodadad se sépare de l'auteur. — Description des villes d'Hefter et de Pourah. — Arrivée à Benpour. — Aventures dans ce lieu. — Keskin, rivière à sec. — Basman. — Source d'eau chaude. — Montagnes volcaniques. — Bon accueil du chef de Basman.

15 avril. J'AVAIS attendu avec beaucoup d'impatience jusqu'à près de dix heures du matin, lorsqu'on est venu me dire que le khan demandait à me parler chez lui. J'obéis avec joie à cette invitation, et je trouvai ce chef dictant à son écrivain deux lettres qui me furent ensuite remises. L'une était adressée à Mihrab-Khan, chef de Benpour, l'autre à Mourad-Khan, serdar de Basman. Le khan enjoignit de la manière la plus positive à mon guide de veiller à ce qu'à Benpour on me donnât un homme sur lequel je pusse compter, et de ne me quitter sous aucun prétexte avant d'en avoir obtenu de moi la permission. Je lui exprimai

de nouveau ma reconnaissance de toutes ses attentions, et prenant congé de lui, je montai sur mon chameau à midi. A quatre heures et demie j'arrivai à Benpour. J'avais fait seize milles dans la direction du sud-sud-ouest. Le pays était plat et boisé, entrecoupé en deux à trois endroits d'espaces cultivés. Nous suivîmes quelque temps à deux reprises les bords d'un ruisseau, qui est le même que celui que j'avais traversé entre Hefter et Pourah, et qui fournit à tout ce canton l'eau nécessaire aux besoins du ménage et à la culture.

Myr-Khodadad, dont la colère s'était entièrement dissipée pendant la nuit, m'accompagna jusqu'à un mille de Pourah; quand je l'embrassai, à notre séparation, je lui donnai comme une marque de ma satisfaction, un de mes trois chameaux. C'était un très-bel animal quand je quittai Nouchky, mais le voyage l'avait rendu extraordinairement maigre et l'avait épuisé; dans les dernières journées il avait retardé ma marche. Je me délivrai donc d'une chose embarrassante et je fis un présent très-agréable à Myr-Khodadad.

Les villes d'Hefter et de Pourah sont petites,

mais très-propres et bien bâties. La première renferme deux cent cinquante maisons, la seconde quatre cents. Toutes deux sont situées au milieu de bois de palmiers qui produisent de gros revenus. Chah-Mihrab-Khan est le chef le plus puissant de ces cantons: ses troupes régulières ou du moins celles qu'il peut mettre en campagne au premier appel, sont de six mille hommes; il a la principale autorité depuis Daïzouk jusqu'à Basman. Son frère Caïm-Khan, serdar d'Hefter, relève de lui, de même que tous les autres chefs, dans un rayon de trente milles et plus. C'est un très-bel homme, ses manières sont polies et distinguées. Sa tribu est celle des Erbabys de la division des Nharouis. Elle avait long-temps vécu obscurément dans un territoire stérile et élevé près de Serhed; les ancêtres du khan actuel en sortirent avec un certain nombre d'hommes, vinrent à Daïzouk, et s'établirent dans ce canton où des chefs Mekraniens leur cédèrent des terres. Les possessions héréditaires de Chah-Mihrab-Khan y sont donc situées; mais celui-ci ayant épousé la fille de Seyyd-Khan, père du serdar de Benpour, il rassembla une armée, et aidé de son

beau-père il s'empara d'Hefter et de Pourah. Ces conquêtes en entraînèrent d'autres : on estime que son revenu s'éleve aujourd'hui à quatre laks et demi de roupies par an, (1,350,000 f.)

Les villages de Pourah, Hefter, Meghsi, etc. et tout le pays intermédiaire, appartenaient originairement aux Béloutchis Melikys qui ont été à-peu-près exterminés durant leurs querelles sanglantes avec les Erbabys ; le petit nombre de ceux qui ont échappé au fer de leurs ennemis, s'est enfui dans le Nermanchyr, où le gouvernement persan leur a concédé un territoire, et leur accorde sa protection.

Les Erbabys sont de toutes les tribus béloutchies que j'ai vues, celle qui a le teint le plus clair. Il y a dans leur physionomie quelque chose d'élevé qui les distingue de leurs compatriotes. Tous sans exception sont grands, bien faits, vifs, actifs. Ils tirent vanité de leur inclination au brigandage, dont j'ai déjà cité des exemples. Mirah-Khan me contait d'un air satisfait et triomphant, que sa tête avait été mise à prix dans la Perse et le Caboul. Sa vanité était probablement flattée de ce que l'on

attachait tant d'importance à sa personne; car il était le seul Béloutchi proscrit nominativement.

Mais revenons à mon voyage. Dès que j'eus mis pied à terre à Benpour, j'envoyai ma lettre à Mihrab-Khan. Quelques minutes après je vis arriver boîtant un vieillard de soixante ans, très-gras. Huit hommes le précédaient: sans cela je ne l'aurais pas reconnu pour un chef, tant il était vêtu mesquinement; il avait une chemise blanche commune, un pantalon de toile de coton bleue, et sur sa tête une petite calotte. Mais ce qui attira d'abord l'attention de mes yeux et de mes oreilles fut une canne d'acier poli qu'il portait à la main: elle était longue de quatre pieds, grosse de quatre pouces, et couverte d'anneaux du même métal, tenus sans cesse en mouvement, ce qui produisait un tintement aigu et continuel. Quand il s'approcha je m'aperçus que son infirmité le forçait à faire usage de sa canne pour se soutenir, indépendamment du plaisir qu'il semblait prendre à faire du bruit en agitant les anneaux, car même en parlant il les secouait d'une extré-

mité à l'autre; elles étaient toutes deux garnies de larges têtes pour empêcher les anneaux de s'échapper.

Je le saluai et lui adressai un compliment très-respectueux: il me répondit trois à quatre fois d'une voix aigre, que j'étais le bien venu, et me pria de prendre place sur un banc à la porte du mehman-kahné, où il s'était assis. Mon guide, qui était un drôle très-bavard, n'attendit pas ses questions; il lui répéta à l'instant toutes les particularités de l'aventure de Pourah: le serdar fit de son côté beaucoup de questions concernant M. Grant, dont il parla dans des termes d'admiration et d'éloges sans réserve. Une anecdote fera connaître la haute opinion qu'il conservait de cet officier si regretté. J'étais assis depuis une demi-heure, quand il ordonna d'amener devant moi les plus beaux chevaux de son haras, qui en contient soixante-dix à quatre-vingt sans compter les jumens poulinières; puis me désignant deux jeunes chevaux très-beaux, il me proposa de les acheter. Je m'excusai sur l'impossibilité où le défaut d'argent me mettait d'accepter. « Comment peux-tu alléguer « cela comme un obstacle? reprit-il; va dans

« les ports de mer, dis que tu connais le ca-
« pitaine Grant : il n'est pas même besoin d'a-
« jouter que tu es son parent, et tu trouveras
« tout l'argent que tu voudras emprunter. » Il me quitta ensuite pour aller faire sa prière, et une heure après m'envoya un repas bien mince pour moi et les trois hommes de ma suite.

16 avril. Avant le lever du soleil, Mihrab-Khan est venu à la cabane où j'étais logé : je lui ai offert quelques pierres à fusil, une bouteille de poudre fine et un couteau. Ce présent ne répondant pas à celui qu'il avait espéré recevoir, d'après mon extérieur, il ne cacha pas sa surprise, et me demanda d'un ton péremptoire à voir tout ce que j'avais avec moi. Je lui répondis que j'étais prêt à obéir à tout ce qu'il m'ordonnerait; mais qu'il devait se rappeler que j'étais un serviteur voyageant pour le compte d'autrui; et qu'excepté ce que je lui avais offert, je n'avais dans le monde rien que je pusse convenablement lui présenter. Cette déclaration fut confirmée par un de ses parens à qui j'avais, dans la soirée précédente, fait connaître ma position. Mais par malheur le khan désirait une paire de pistolets d'arçon

communs, que Feteh-Mohamed et un de mes chameliers portaient ordinairement à leur ceinture : il demanda donc à les voir; après les avoir regardés quelques minutes, il observa qu'ils n'étaient sous aucun rapport comparables à ceux qu'il avait eus du capitaine Grant. Je lui rappelai de nouveau la différence de nos positions : Grant était un commerçant qui faisait des affaires pour son compte, et moi je n'étais que l'agent d'un marchand de chevaux indou.

Sur cette observation, il m'interrompit pour me demander pourquoi je courais tant de risques et voyageais dans un équipage si misérable uniquement pour enrichir un coquin d'idolâtre. « Prends un fusil, ajouta-t-il, et fais la « guerre, plutôt que de rester dans ce honteux « esclavage; c'est une occupation basse qui ne « procure, ni honneur ni profit : si tu veux écou-« ter mes conseils, ne va pas à Kerman, re-« tourne sur tes pas; et quand tu seras arrivé « dans l'Indoustan, envoie au diable ton vaga-« bond d'Indou et toutes ses affaires; deviens « soldat, et fait des tchépâos dans le pays. » Je répondis à cette harangue qui peignait si bien

le caractère de celui qui me l'adressait, que quoique j'applaudisse entièrement à ses conseils, il n'était cependant pas en mon pouvoir de m'y conformer en ce moment, mais que s'il plaisait à Dieu de me faire arriver sain et sauf à Kerman, je me proposais bien d'abandonner le service de l'Indou et ma vie errante. Le khan ne fut nullement convaincu de la nécessité que j'alléguais de continuer mon voyage; voyant cependant que j'étais décidé, il se contenta de me déclarer franchement que, suivant son opinion, ce qui m'en restait pour l'achever était le plus difficile et le plus hasardeux.

Quand il eut épuisé toute sa rhétorique sur ce chapitre, il se mit à me questionner sur la nature du gouvernement anglais, sur la force de sa marine et de son armée, sur les moyens de payer, de nourrir et de discipliner des corps si considérables, et enfin me demanda si on les employait ordinairement dans l'intérieur ou au dehors? Quand je lui eus expliqué toutes ces particularités, autant que je supposai qu'il pourrait les comprendre, il me pria de lui dire pourquoi les Franguis n'exterminaient pas les Persans, qu'il traita de mécréans et de chiites.

« D'après ce que vous m'avez dit, toi et Grant, « je conçois que le gouvernement anglais est ex- « trêmement puissant; si cela est bien vrai, il ne « lui sera pas très-difficile d'anéantir cette race « abominable; car tel que tu me vois je puis « dépêcher deux cents cavaliers, ravager tout « un canton, et emmener jusqu'aux chiens. » Je lui répondis que c'étaient là des choses entièrement hors de ma sphère, et que je ne m'en occupais jamais.

Je voulus à mon tour savoir avec exactitude sur quel pied les Persans et les Béloutchis étaient généralement les uns avec les autres, parce que cela devait me servir à régler ma conduite quand j'arriverais dans le Nermanchyr. Je demandai donc au khan s'il y avait des relations fréquentes entre lui et le gouverneur de Kerman, ou s'il existait quelque espèce de commerce entre les deux pays. « Du com- « merce! répliqua-t-il en riant, oh! pour cela « non. Il n'y en a pas eu depuis deux ans, et « il n'est pas probable qu'il reprenne de sitôt. « Peu de mois avant cette époque, Chah- « Mihrab-Khan, Caïm-Khan et moi, nous a- « vons envoyé nos armées réunies faire un

« tchépâo dans le Laristan; nous avons rava-
« gé cette province; elle a été dans notre pos-
« session pendant près de trois mois; quand nos
« troupes se retirèrent emmenant d'immenses
« troupeaux de chameaux, elles emportèrent
« aussi tout le grain et les dattes. Naturelle-
« ment la province ne put pas donner de reve-
« nus. Le Hakem de Minâb, capitale du La-
« ristan, fut donc mandé à Kermau pour répon-
« dre de ce manque de produit. Mais quand il
« eut exposé au Chahzâdéh (1) le véritable état
« des choses, il fut élargi de sa prison. On
« nous envoya en même temps, par des mes-
« sagers, des firmans remplis de menaces. Ins-
« truits de cette mesure, nous écrivîmes à
« Mourad-Khan de Basman, de conseiller à
« ces hommes de ne pas aller au-delà de ce vil-
« lage: ils y restèrent donc jusqu'à ce que nous
« leur eussions fait parvenir des lettres pour le
« prince. Nous lui portions un défi, nous nous
« moquions de ses menaces, et nous lui disions
« qu'il était un infâme gredin. »

Cette réponse détaillée était entremêlée de

(1) Prince: de *chah*, roi, et *zadén*, être né.

tant d'épithètes outrageantes et de grossières injures, qu'il me fut impossible de l'écouter sans rire; pour augmenter l'effet de son discours, le vieux boîteux se mit réellement en colère; il frappait la terre avec son bâton de fer, avec autant de violence, que s'il eut assouvi sa vengeance sur les os des Persans. Il entama ensuite une énumération détaillée de toutes les espèces de butin qu'il avait eues pour sa part; il en évaluait la totalité à 6,000 roupies, somme qui, peu considérable en apparence, sera néanmoins jugée telle, si l'on fait réflexion que le tchépâo avait été effectué par les troupes combinées de trois chefs puissans, qu'il avait eu lieu dans un pays naturellement stérile et faiblement peuplé, et que tous les hommes, à l'exception des Khânéhzads, ou esclaves de la maison des chefs, avaient reçu une part proportionnée au rang de chacun et à ses prouesses. Les principaux objets qu'il nomma furent des esclaves des deux sexes, des chameaux, des dattes, du froment, des tapis, des mousquets et d'autres armes. Les Béloutchis prennent rarement des chevaux, parce que les principaux habitans à qui ces

animaux appartiennent les montent à la premiere alarme pour être prêts à fuir.

Le khan étant sur le point de s'en aller, je lui parlai du triste état de mes provisions, et j'ajoutai que j'espérais qu'il viendrait à mon secours. Répondant à ma demande avec autant de rudesse que de brutalité, il me dit que bien loin de pouvoir me fournir des provisions pour emporter, il doutait beaucoup qu'il pût me nourrir ainsi que ma suite durant notre séjour à Benpour. Je répliquai que s'il voulait me donner autant que nous consommerions durant un jour ou deux que nous resterions chez lui, j'étais prêt à partir à l'instant pour Basman. Il me quitta sans faire la moindre attention à cette proposition. Une heure après il m'envoya un messager me demander les pistolets qu'il avait vus : je refusai d'abord très-positivement de condescendre à cette demande arbitraire, et je priai l'émissaire de dire à son maître que j'étais sûr qu'il ne l'eût pas faite, s'il eût réfléchi un seul instant aux dangers de la route que j'avais à parcourir; sachant que c'étaient mes seuls moyens de défense. Cet appel à la sensi-

bilité du sauvage ne produisit aucun effet; et cédant aux conseils de Féteh-Mohammed, j'envoyai un pistolet au khan; il me le renvoya sur-le-champ, en me faisant faire des complimens; mais il voulait absolument les deux pistolets ou rien. Les choses en restèrent là toute la journée, car j'étais décidé à tenir bon pendant quelque temps, pour essayer si je n'en retirerais pas quelque avantage. Le soir, nous n'eûmes pas à souper : cette indigne violation des devoirs de l'hospitalité me sembla un prélude des effets de l'obstination du vieux coquin, ou peut-être des mauvais traitemens que je devais en attendre. Je me couchai donc mourant de faim et découragé. Le pauvre Gosseyn, venu avec moi de Pourah, et qui pensait déjà avoir part à mon repas, ne prit pas la chose avec tant de résignation; il sortit pour mendier, et au bout d'une demi-heure revint avec sa besace remplie de dattes et de morceaux de pain : ce qui nous fournit un très-bon souper à tous deux et à mes deux Brahouis.

17 avril. Aujourd'hui, avant qu'il fît bien clair, un homme entra chez moi en affectant beaucoup de mystere, et me dit que l'amitié

intime qui l'avait uni à mon parent Grant, l'engageait à prendre ce moyen de m'informer que le khan s'était déterminé à ne pas me fournir de guide, et en un mot à ne pas me permettre de quitter Benpour jusqu'à ce que je lui eusse donné la paire de pistolets. Je répugnais extrêmement à être ainsi forcé, dans toute l'étendue du mot, à les livrer; j'offris à ce donneur d'avis bénévole une récompense assez faible pour me conduire à Basman; mais il prétendit ne pas connaître la route, et ajouta qu'il vaudrait autant pour lui d'être banni, car il n'oserait jamais revenir à Benpour ou dans les environs. Je ne pouvais donc pas espérer qu'il ferait un tel sacrifice pour moi. Ensuite en y réfléchissant mûrement, je ne doutai pas que cet homme n'eût été envoyé par Mihrab-Khan lui-même pour me donner cet avis : il ne restait pas d'alternative; j'envoyai donc les pistolets à cet homme impitoyable aussitôt que je sus qu'il était levé, et je le fis prier de me procurer un guide : celui-ci se présenta dans moins d'une demi-heure. Ayant ensuite reçu, pour le serdar de Basman, une lettre que je pris simplement comme une chose de forme, je

quittai Benpour avec le regret bien réel d'y être venu. Nous parcourûmes seize milles au nord-nord-ouest, dans une plaine pierreuse, sans eau et sans rien à manger pour les chameaux, et nous fîmes halte au coucher du soleil.

Le village de Benpour est petit et mal bâti; jadis il était entouré d'un mur en terre peu élevé et flanqué de quelques bastions; mais tous ces ouvrages sont ruinés, et comme il n'y a dans le voisinage du village ni dattier, ni le moindre vestige de culture, il a une apparence de tristesse et de misère. La citadelle ou maison du chef est élevée sur le sommet d'un tertre en terre tout-à-fait extraordinaire. La tradition populaire rapporte qu'une armée immense de Guèbres passant par cette route, le commandant en chef donna ordre aux cavaliers de remplir de terre, avant de quitter les montagnes, les sacs où ils mettaient la nourriture de leurs chevaux; leur nombre était si grand, qu'en vidant leurs sacs ils formèrent ce monticule. Je grimpai sur le sommet; ce fut la dernière chose que je fis avant de quitter Benpour pour recevoir la lettre de Mihrab-Khan, et prendre congé de ce chef. Je pense que la hauteur de

ce tertre est au moins de trois cents pieds, et sa circonférence à la base de deux mille quatre cents : l'on y pénètre par une voûte basse, longue de trente à trente-six pieds, et l'on monte ensuite par un escalier fait de pierres bleues non taillées. Les premières rampes passent à une profondeur surprenante dans l'intérieur du monticule, et tournent sur elles-mêmes pour gagner le sommet; les autres sont enfoncées de quatre à cinq pieds, mais ouvertes par le haut : elles se coupent toutes à angles droits. Je regarde cette forteresse comme suffisante pour défier toutes les forces que la Perse peut employer contre elle. Si ce monticule est l'ouvrage de l'art, il doit avoir été élevé avec un travail considérable, car il est éloigné de quatorze milles des montagnes, et dans cet intervalle il n'y a ni fosse, ni ravins d'où l'on ait pu tirer une si grande quantité de terre. A la moitié de la hauteur, l'on trouve un puits de très-bonne eau. Les Béloutchis croient et soutiennent ridiculement qu'il a plus d'une parasange de profondeur (1).

(1) Mesure itinéraire de Perse; elle équivaut à

Les habitans de Benpour sont des Béloutchis-Rokchênys ; c'est la première tribu en rang, quoiqu'elle ne soit ni la plus nombreuse ni la plus riche des Nhêrouis. C'est une race plus brune et plus basanée que celle des Erbabys ses voisins; ils vivent avec elle sur le pied le plus amical : les chefs respectifs sont doublement liés par des mariages. Mihrab-Khan de Benpour a une famille nombreuse et seize femmes; la dernière de toutes était présente quand je rendis mes devoirs à son mari dans le château ; elle était jeune, extrêmement blanche, mais ni ses traits ni sa physionomie n'avaient d'agrément : mon guide, qui était cousin du khan, me dit ensuite qu'elle était d'une famille persane. Mirab-Khan ne se fit aucun scrupule de me la laisser voir, disant qu'il en usait ainsi d'après ce que le capitaine Grant et moi lui avions raconté de nos usages; mais j'imagine que je ne fus pas moins redevable du plaisir de voir la dame à sa coquetterie naturelle qui l'avait engagée à se montrer.

près de neuf kilomètres ou à deux lieues de vingt-cinq au degré.

Les revenus du chef de Benpour sont ordinairement affermés. Il avait reçu vers le temps où je me trouvai chez lui 26,000 roupies, 140 chameaux, 140 mousquets, 140 brebis ou chèvres, 140 mesures de froment, et autant de dattes, chaque mesure du poids de cent six livres. Je parlerai plus tard de l'étendue de son territoire. Il a plusieurs frères plus jeunes que lui; il n'est permis à aucun d'eux d'entrer dans son château, et ils ne paraissent pas plus à l'aise que le reste de ses sujets.

La langue que l'on parle à Benpour est un mélange de persan et de béloutchiki.

18. J'ai parcouru aujourd'hui près de quarante milles dans un pays plat et aride. Dans cette distancenous n'avons trouvé de l'eau qu'à un puits dans le lit du Keskin, rivière à sec à six milles du lieu où nous avions passé la nuit; l'eau n'était ni bonne ni abondante; ce puits est à-peu-près à vingt-deux milles au nord de Benpour. Exposé continuellement comme je l'étais au soleil et à sa réverbération, j'avais gagné à Pourah une inflammation à l'un de mes yeux; aujourd'hui elle s'est aussi étendue à l'autre: ils étaient si faibles que je voyais à peine

à quinze pieds devant moi : je fus donc obligé de les tenir enveloppés à cause de la lumière et de la chaleur excessives, et je nouai un vieux mouchoir de soie noire autour de mon turban ; il me couvrait le visage, ce qui m'empêcha de faire d'autres observations.

19. Après avoir marché quatre milles au nord-ouest, je suis arrivé à sept heures à Basman, petit hameau situé au milieu d'un bosquet de palmiers tout contre les montagnes. Je fis halte à l'ombre de noyers touffus, à trois cents pieds du village, et mon guide alla prévenir le serdar Mourad-Khan de mon arrivée : celui-ci revint avec le guide ; je lui remis les lettres de Chah-Mihrab-Khan de Pourah et de Mihrab-Khan de Benpour, et je lui témoignai en même temps combien j'étais pressé d'avoir un guide pour me conduire dans le Nermanchyr le plutôt possible. Pendant qu'il lisait les lettres, ses esclaves apportèrent des tapis qu'ils étendirent. Il s'assit, et d'une voix douce et persuasive se mit à récapituler en substance les avis que m'avait donnés le chef de Benpour concernant les dangers que je courais sur la route ; il ajouta qu'il ne connaissait personne qui, depuis plusieurs mois,

eût essayé de traverser le désert ou decht jusqu'au Nermanchyr; qu'en conséquence, si j'avais le choix, il me conseillait fortement de renoncer à mon projet d'aller plus loin. Je lui expliquai que je ne le pouvais pas. Après que nous eûmes encore causé quelque temps, il se leva en disant : « Je veillerai à vos arrangemens; vous « devez avoir faim, et je reste assis sans m'oc« cuper de vos besoins! » En moins d'une demi-heure, il m'envoya un mouton en vie, et une grande jatte d'orge verte et mondée fricassée dans du beurre; on enlève la balle du grain en le faisant chauffer au feu, et le frottant dans un drap grossier : ce mets n'est pas du tout agréable au goût; je vis bientôt que les habitans de ce lieu l'avaient adopté non par choix, mais par nécessité et pour ne pas mourir de faim. Durant mon séjour à Basman, je les ai vu faire cuire et manger des feuilles de mûrier, et une espèce de plante grasse et acide que les chameaux aiment beaucoup, ce qui lui fait donner par les Béloutchis le nom d'*outch-kour* ou nourriture des chameaux. Mes chameliers eurent bientôt tué et apprêté le mouton, et en dépit du mauvais goût de l'orge, nous fîmes

un repas splendide. Le soir, Mourad-Khan vint me trouver, nous restâmes à causer jusqu'à l'heure du dîner que j'eus un second plat d'orge et une jatte de bouillon de mouton.

20. Mon guide n'étant pas entièrement prêt, je restai à Basman cette journée, à la sollicitation du serdar. Vers midi j'allai voir une source d'eau chaude, dont on m'avait parlé à Benpour et en ce lieu comme d'une curiosité extraordinaire. Le puits a trente-six pieds de circonférence, et six à neuf pieds de largeur; il y avait au centre un conduit circulaire de dix-huit pouces de diamètre, construit en briques rouges cuites, et plus bas de huit pouces que la surface de l'eau; elle en sortait en bouillonnant avec violence de la grosseur de la cuisse d'un homme, et était si chaude, que je n'osai pas tremper ma main dans l'endroit où elle bouillait. Un côté du puits a été mangé graduellement par l'eau qui s'épanche continuellement par-dessus ses bords. Elle donne naissance à un joli ruisseau qui arrose le village, et suffit aux cultivateurs pour l'irrigation de leurs champs. Je me baignai dans ce ruisseau à quinze pieds de sa source; je trouvai l'eau d'une chaleur

douce et agréable avec une saveur et une odeur de soufre très-fortes, ce qui l'empêche de servir à la préparation des alimens. Les Béloutchis la regardent comme apéritive, et comme un spécifique excellent dans les maladies cutanées.

A mon retour au village, Mourad-Khan me fit voir une montagne à quinze milles de distance; il me dit que l'eau y sortait de plusieurs fentes de rochers, et était assez chaude pour cuire la viande en quelques minutes. Il pensait, et plusieurs personnes partageaient cette opinion, que la fontaine que j'étais allé voir, communiquait par un aquéduc souterrain avec cette montagne: à l'appui de cette conjecture, il me dit que l'on avait trouvé, dans l'intervalle qui les sépare, des tas de morceaux de brique, et même des briques entières semblables, par la forme et par la qualité, à celles du conduit de la fontaine. Je lui demandai qui avait pu faire la dépense et prendre la peine incroyable qu'avait dû exiger la construction d'un conduit souterrain dans une longueur aussi considérable, et au milieu d'un pays tellement entrecoupé de montagnes, de collines et de

vallées profondes? Il me répondit que des imbécilles attribuaient ces travaux aux dives ou esprits, ou à d'autres agens surnaturels; mais que suivant une ancienne tradition, une ville Guèbre avait jadis existé près de l'emplacement actuel du village de Basman, et que les habitans avaient construit l'aquéduc pour profiter des bains. « Néanmoins, ajouta-t-il, tout cela « est très-douteux, et le sera toujours; nous « autres Béloutchis, nous ne nous fatiguons « pas la tête avec ces idées et ces recherches: « nous nous contentons d'avoir entendu dire « que nos pères ont vu cette fontaine dans le « même état que nous la voyons aujourd'hui.

La montagne dont me parlait le serdar, est universellement connue ici sous le nom de Kouhé-Nouchadir, ou mont du sel ammoniac. On dit qu'elle produit naturellement ce minéral, qui se trouve dans les fissures des rochers; je n'ai pas eu l'occasion d'en voir, mais Mourad-Khan m'a assuré que l'on en recueillait beaucoup, ainsi que des incrustations de soufre : si je fusse resté un jour de plus, il eût envoyé un homme me chercher des échantillons de ces deux substances. Il me dit que ses com-

patriotes ne savaient pas à quels usages on pouvait appliquer le sel ammoniac; mais que le soufre écrasé était regardé comme le meilleur et le plus fort que l'on pût faire entrer dans la composition de la poudre à tirer.

Mon impatience d'être de nouveau en route fut si visible durant toute la matinée, que le chef la remarqua. Vers cinq heures après midi, il m'amena un guide qui me promit d'être prêt le lendemain matin. A la brune quand j'embrassai Mourad-Khan, et que je lui dis adieu, j'éprouvai un chagrin réel de n'avoir pas le moyen de lui donner la moindre chose en récompense de sa bienveillance et de son hospitalité; mais je me les rappellerai sans cesse avec plaisir et reconnaissance. Chez Mourad-Khan, la vertu de l'hospitalité ne connaît pas de bornes; quant à ses sentimens affectueux, je puis me hasarder à assurer que depuis le moment où je quittai Nouchki jusqu'à celui où j'entrai dans Chyras, il fut de toutes les personnes que je vis, n'importe leur rang ou leur état, la seule qui prît un intérêt réel à ma sûreté et à ma prospérité. Chah-Mihrab-Khan de Pourah, et d'autres encore avaient certainement été aussi polis et

aussi attentifs que j'avais le droit de l'espérer; mais les manières de Mourad-Khan étaient plus expressives que ses actions: mes deux chameliers même en avaient été tellement frappés, que lorsqu'il quitta le lieu où il avait été assis toute la soirée, ils s'écrièrent : « Nous ne vous « oublierons point, Mourad-Khan. Puissent « vos nobles désirs être accomplis, et votre bien « s'accroître! Vous n'avez pas beaucoup, mais « ce que vous possédez, vous le donnez d'une « main libérale, et de bonne grâce. »

J'ai rapporté cette effusion de gratitude de mes Brahouis, à cause d'un jeu de mots qu'elle renferme, et que les personnes qui connaissent la langue persane reconnaîtront aisément dans les expressions de Mourad-Khan, nom du chef, et Mouradi-Khani, nobles désirs. Pour la satisfaction de ceux qui ne savent pas cette langue, j'ajouterai que *mourad* signifie désirs, souhaits; et *khani*, noble, est dérivé, par les Béloutchis, de *khan*, homme noble.

CHAPITRE XIII.

L'auteur renvoie son guide et en prend un autre. — Nature du pays. — Description de Basman. — Chaleur extrême. — Mirage. — Arrivée à Régan, dans le Nermanchyr, en Perse. — Changement dans l'aspect du pays. — Description de Régan.

21 avril. — APRÈS avoir fait remplir les outres, je suis parti de Basman au lever du soleil: quand j'eus parcouru quelques milles, je donnai une roupie à mon guide, et je le renvoyai. Je voulais par là me délivrer de l'inconvénient d'être appelé Frangui, nom le plus désagréable sous lequel je pouvais voyager: car il me soumettait à toutes sortes de tromperies et d'extorsions, indépendamment de la cérémonie ou plutôt pénitence incommode, mais inévitable, d'être à chaque village où j'entrais, obligé de rester sur mon banc, exposé aux regards de tous ceux qui venaient me voir comme une curiosité. J'avais songé à ne plus m'y assujétir :

ce qui me semblait tout naturel du moment où je serais hors du Béloutchistan, ou au moins de sa partie habitée; or, comme je la quittais ce matin même, je fus singulièrement contrarié en apprenant que mon conducteur, quoiqu'habitant de Basman, avait par un moyen quelconque connu quelle était ma nation; il l'aurait par conséquent annoncée à haute voix dans tout le Nermanchyr. Quand j'eus donné congé à mon guide, mes chameliers assurèrent d'abord qu'il voulaient s'en aller avec lui, parce que nous nous perdrions infailliblement dans le désert : mais je leur eus bientôt fait sentir la nécessité de nous séparer de cet homme, et j'apaisai leurs alarmes en leur montrant la grande probabilité de rencontrer quelque berger à qui nous pourrions persuader de nous accompagner; j'ajoutai q dans le cas même où nous ne serions pas assez heureux pour cela, j'étais persuadé que d'après l'idée générale que j'avais de la direction de la route, je serais en état de guider notre marche.

Environ une heure après, un de mes gens aperçut un Brahoui sur un coteau, à quelque distance. On l'appela : il s'approcha, mais avec

beaucoup de précaution. Quand il fut assez près pour que l'on pût lui parler, je lui offris une bonne récompense, s'il voulait nous conduire à Régan, première ville du Nermanchyr. Il hésita quelque temps, et je crois qu'il eût fini par refuser, si un de mes chameliers n'eût eu la présence d'esprit de se donner, lui et son compagnon, pour des habitans de Benpour, et de dire que j'étais un pèlerin Seyyd, ou descendant du prophète, et que je le paierais bien; enfin, pour couronner le mensonge, il ajouta qu'il pourrait revenir avec eux. Après quelques pourparlers, le Brahoui accepta, en me priant de lui laisser le loisir de courir à son ghédan. Cette proposition ne me plaisait pas du tout, d'abord parce qu'elle me faisait perdre du temps, ensuite parce que j'appréhendais qu'elle ne couvrît quelque dessein sinistre, et que le Béloutchi ne finît peut-être par amener une dizaine de coquins vigoureux pour nous piller. Ce soupçon était d'une injustice extrême, car ce brave pâtre fut fidèle à sa parole, et revint même plutôt que je ne l'attendais : je dois le dire, pour lui faire réparation d'honneur de mes soupçons. Il avait d'ailleurs changé totale-

ment sa mise: à peine avait-il un haillon sur le dos. Je m'aperçus au premier coup d'œil qu'il revenait sans le toufeng, ou fusil à mèche qu'il avait quand on le découvrit pour la première fois. Il avoua ensuite qu'il l'avait laissé, parce qu'il craignait que nous ne fussions détroussés. Dès qu'il nous eut rejoint, nous remontâmes sur nos chameaux. Le soir à onze heures, quand nous fîmes halte, je calculai que nous avions parcouru près de 40 milles dans la direction du nord-nord-ouest. A sept milles de Basman, nous avions trouvé de l'eau dans un petit creux de rocher; mais si fortement imprégnée d'un goût de fer, qu'elle était à peine potable. Tout le pays était aride et montueux; pendant les six derniers milles nous ne vîmes qu'une plaine pierreuse, sans eau ni végétation.

J'ai déjà dit que le village de Basman fut le dernier lieu d'habitation fixe que j'aie rencontré dans le Béloutchistan. A la fin de ma journée, je me regardai comme hors de ce pays. Il y a bien encore des tribus béloutchies qui vivent plus loin à l'ouest; mais elles ne l'ont pas habité primitivement; il n'y a même que quel-

ques années qu'elles s'y sont établies. Je me propose donc, à mesure que j'avancerai dans mon voyage, de donner, sur les provinces de la Perse que je traverserai, les remarques géographiques et statistiques que mes observations et mes connaissances locales me donneront l'occasion de faire; mon dessein n'étant pas de comprendre aucune portion de ce royaume, tel qu'il existe aujourd'hui, dans la seconde partie de mon ouvrage.

Le hameau de Basman n'exige pas une longue description; il contient environ cent cinquante maisons; quelques-unes ont deux à trois étages; elles sont bâties en pierre, sans ciment ni mortier; mais si bien jointes ensemble, qu'elles sont à l'épreuve de la pluie; en dedans elles sont enduites de terre. Le village est entouré d'un mur construit des mêmes matériaux. Le serdar Mourad-Khan est un Béloutchi-Courde, tribu qui habite les montagnes au nord-est. Il épousa, il y a deux ans, une fille de Mihrab-Khan de Benpour, et reçut le serdarat de Basman, comme douaire de sa femme. Il n'a pas plus de cinquante hommes de guerre;

son revenu lui suffit pour vivre. Ses mœurs sont douces ; il a, dans ses manières, toute la politesse et l'urbanité des Persans. Ce fut le premier endroit où je trouvai le langage persan en usage. Les habitans de Basman ne sont en général ni si grands, ni si gros que les Erbâbys ou les Rokchênis, mais leurs mœurs et leurs nsages sont les mêmes.

22. De six heures du matin à six heures du soir, j'ai parcouru trente-un milles dans un désert plat où il n'y avait ni eau, ni plantes, à l'exception de quelques misérables buissons de tamarisc dans le lit de ruisseaux à sec, et d'un petit nombre de pieds d'alhagi. La prolongation de la chaîne de montagnes que j'avais traversée la veille m'a resté généralement à cinq à six milles de distance dans le sud ; mais dans quelques endroits elle s'avançait au nord presque contre la route. La chaleur était plus forte et plus accablante que je ne l'avais éprouvée depuis mon départ de l'Indoustan. Nous avons aussi beaucoup souffert du manque d'eau, parce que je craignais de consommer trop vite le peu qui nous restait de notre provision de Basman, sur laquelle je comptais, comme une dernière

ressource. Le séhrab (1), ou l'eau du désert, flottait de tous côtés autour de nous, comme pour insulter à notre misère, en nous présentant l'image de ce que nous désirions si ardemment. Je puis, d'après ma propre expérience, assurer que sa privation est le plus insupportable besoin parmi tous ceux que l'on comprend sous le nom de nécessités absolues de la vie. On peut endurer, sans impatience et sans désespoir, la chaleur ou le froid, la fatigue ou la faim, et même une privation totale de repos pendant un temps considérable; mais être brûlé par un soleil ardent, sentir son gosier si aride et si desséché qu'on ne respire qu'avec difficulté; craindre de remuer sa langue dans sa bouche, de peur des suffocations que cela cause, et se trouver privé des moyens d'adoucir ces sensations affreuses, c'est, selon moi, le comble des infortunes d'un voyageur.. Le séhrab dont je viens de parler, est, dit-on, occasioné par la raréfaction de l'atmosphère due à l'extrême chaleur. Ce qui augmente encore l'illusion, c'est qu'il se montre plus fréquem-

(1) De *sehr*, désert, et *ab*, eau.

ment dans les creux où l'on pourrait s'attendre à trouver de l'eau. J'y ai vu des buissons et des arbres s'y réfléchir aussi exactement que si c'eût été la surface d'un lac calme et limpide. Une fois dans la province de Kerman, le séhrab ressemblait à une nappe d'eau placée le long d'une montagne au pied de laquelle passait ma route ; le sommet de cette montagne ne débordait pas du tout sur le séhrab, qui pourtant le montrait par un effet de réfraction inexplicable. Ce phénomène est néanmoins très-rare : les Persans qui voyageaient avec moi, l'attribuaient aux exhalaisons des particules salines dont cette montagne abonde.

Quand Feteh-Mohammed, mon compagnon fidèle, eut fait cuire le pain, il fut décidé à l'unanimité, après qu'on l'eut mis aux voix, que nous partagerions le reste de l'eau : nous en eûmes chacun une pinte. Ce repas frugal terminé, nous nous endormîmes.

Notre méthode de faire cuire le pain était la plus expéditive dont j'aie jamais entendu parler. Après avoir réuni un tas de bois sec, on le couvrait d'une quantité de sable équivalente à un boisseau, puis on mettait le feu au bois. Quand

il était consommé, le sable était rouge; alors on plaçait la pâte au milieu du sable; dix minutes suffisaient pour la cuire à point. La seule précaution à prendre, dans cette opération, est de couvrir la pâte assez complétement pour empêcher le contact de l'air, autrement le pain serait brûlé.

23. La nuit étant belle, sereine et éclairée par la lune, je résolus d'en profiter, ainsi que de la fraîcheur de l'air, espérant arriver à Régan dans la soirée. Ainsi, après avoir dormi deux heures, nous partîmes à une heure du matin. A six milles de distance, nous rencontrâmes une source, ou tchechméh, appelée Djeguém. L'eau en était tellement salée, que, quoique nous fussions excessivement altérés, elle ne nous parut pas bonne. Cependant nous en bûmes abondamment, et nous en emplîmes nos outres; ayant parcouru encore vingt-deux milles, nous fîmes halte, vers dix heures du matin, sur le bord du djengl, ou bois de Nermanchyr. Il y a encore quinze milles de ce lieu à la ville de Régan, où j'arrivai à cinq heures après midi. Nous avions rencontré en route deux petits forts en ruines, et un village appelé Maïdan.

L'aspect du pays fut très-diversifié toute cette journée : ce furent d'abord des montagnes jusqu'à Djeguém, et de là jusqu'au bois de Nermanchyr, une plaine nue et stérile; ensuite, pendant neuf à dix milles, des buissons bas et touffus, entremêlés d'arbres; enfin, durant les cinq à six derniers milles, tout prit un air de fertilité; il y avait de vastes espaces en culture; les champs étaient arrosés par des ruisseaux abondans qui descendaient des montagnes. Notre guide, après avoir empli sa petite outre, nous quitta, disant qu'il n'osait pas aller à Régan, pour s'en retourner seul. Je lui donnai deux livres de farine et trois roupies, ce dont il fut extrêmement content. Notre route n'avait pas suivi une direction constante; elle fut entre le sud-ouest et le nord-ouest.

Quoique je n'eusse pas un thermomètre pour constater le fait, je pense que la chaleur que j'éprouvai, durant cette journée, fut au moins aussi forte que celle de la veille; mais nous eûmes de l'eau en abondance pour apaiser notre soif; quoiqu'elle ne fût pas toujours très-bonne. Une autre circonstance qui donna au moins à mon imagination comme une sensation de fraî-

cheur, et qui par conséquent me rendit la chaleur plus supportable, fut la vue d'une chaîne de hautes montagnes éloignées d'environ vingt-cinq milles dans le sud, et dont les cîmes étaient couvertes de neige. Si le vent eût soufflé de ce côté, j'eusse supposé que l'impression que j'éprouvais n'était pas un pur effet de mon imagination; mais l'air était calme, ou du moins le peu de vent qui se faisait sentir, venait d'un côté tout opposé.

En arrivant à Régan, j'allai aussitôt à la porte du fort; il y avait là plusieurs personnes assises, et des enfans qui jouaient. Ceux-ci effrayés, se mirent à courir, en poussant des cris: les regards des hommes annonçaient même un mélange de consternation et d'étonnement. Quelques-uns nous prirent pour des avant-coureurs d'un tchépâo; aucun ne pouvait comprendre comment nous étions entrés dans le pays sans être aperçus. Avant que j'eusse eu le temps de descendre de mon chameau, et de pouvoir m'expliquer, la nouvelle de notre apparition s'était répandue dans toute la ville. Le chef Abbas-Aly-Khan me fit aussitôt appeler, pour me demander d'où je venais, et ce qui m'amenait. Je lui appris

en peu de mots que j'étais le serviteur d'un commerçant Indou; que je venais de Kélat, et que j'allais à Kerman; et, tout en lui parlant, je lui remis une petite lettre que m'avait donnée Mourad-K an de Basman. Elle attestait la vérité de ce que je disais, me recommandait à tous les chefs que je pourrais rencontrer, réclamait leurs bons offices envers moi, et les engageait à me faire donner des guides. Abbas-Aly, en lisant cette lettre, me dit qu'il n'était disposé ni à douter de mes discours, ni à me désobliger, et que par conséquent il ne m'empêcherait pas de continuer mon voyage vers Kerman, par la route la plus courte; que cependant son devoir lui prescrivait, conformément aux ordres du prince de cette ville, de m'envoyer à Rechyd-Khan, gouverneur de la province ou du district de Nermanchyr, qui résidait à Crouc, ce qui m'écarterait de trente milles de mon chemin. Il m'adressa ensuite plusieurs questions sur ce qui m'était arrivé parmi les Béloutchis, et manifesta sa surprise de ce qu'ils m'avaient laissé passer sans m'inquiéter. Je lui répondis que ma pauvreté supposée m'avait servi de sauve-garde, parce qu'au

lieu d'avoir à me priver de quelque chose, ils avaient eu tout à me donner. Il sourit à cette idée, et répliqua qu'ayant été si long-temps habitué à jouir des droits de l'hospitalité, je supposais aussi qu'il me recevrait sur le même pied. J'allais lui répondre affirmativement, lorsqu'il ajouta : « C'est ce que je ferai : ne croyez pas que les Chah-Sévârs, c'était le nom de sa tribu, soient les pires des Béloutchis. » Je le quittai pour aller passer la nuit sous des arbres au dehors, parce que c'est ici une règle invariable de ne jamais permettre aux étrangers de rester la nuit dans le fort. Une demi-heure après on nous apporta un repas abondant, composé de pain d'orge et de lait.

24. J'ai pris le parti de rester aujourd'hui à Régan afin de laisser mes gens et mes chameaux se reposer un peu des fatigues excessives qu'ils avaient endurées ; à quoi, il faut ajouter que depuis notre départ de Basman, la petite quantité de nos provisions ne nous permettait de faire qu'un repas par jour. Les pauvres chameaux n'avaient réellement rien mangé. J'avais, bien malgré moi, été obligé depuis Hefter, de ne plus leur continuer leur ration de farine,

et ils n'avaient pas eu le temps de pâturer. Ils étaient devenus d'une maigreur et d'une faiblesse extraordinaires. Nous avions donc été obligés de faire à pied la plus grande partie de la route de Basman à Régan, en traînant ces animaux derrière nous.

Les chameaux peuvent parcourir long-temps de suite une distance prodigieuse si on leur donne chaque jour de la farine. Elle est généralement à moitié moulue ; on l'humecte avec de l'eau, et on en fait des boules de la grosseur de la tête d'un petit enfant que l'on fourre dans le gosier de l'animal. Les Béloutchis ajoutent souvent de l'opium et du gour ou sucre brut à ces boules, et pensent que plus elles sont grosses, plus elles sont nourrissantes. Durant mon séjour à Kerman je faisais donner journellement à chacun de mes chameaux quinze livres de farine, qu'ils avalaient tous les soirs quoiqu'ils mangeassent continuellement du trèfle et de l'herbe.

Régan est un joli fort, ou plutôt un village fortifié et bâti en terre. Il forme un carré dont chaque face est longue de sept à huit cents pieds. Les murailles sont hautes, entretenues

en bon état, et munies de bastions aux angles et au milieu. Je pense qu'elles ont cinq à six pieds d'épais eur à leur base; mais elles diminuent graduellement et n'ont pas plus de dix-huit pouces au sommet. Il n'y a qu'une porte qui est au sud, par-dessous le bastion du milieu. Des soldats la gardent constamment pour empêcher les étrangers d'entrer dans la place; précaution qui a lieu dans toute cette province. Une seconde muraille enceint les maisons pour les isoler et pour servir de défense. L'espace entre les fortifications et le mur intérieur qui varie pour la hauteur et la solidité, suivant l'idée du propriétaire de la maison qu'il entoure, est d'environ trente pieds; c'est là que l'on renferme pendant la nuit les bestiaux de toute espèce. Un sentier de cinq à six pieds de largeur est laissé à l'usage du public, le reste est partagé en petits enclos et hangards proportionnés au nombre des animaux que l'on y doit renfermer. Le possesseur est tenu de le faire nettoyer tous les jours, réglement très-nécessaire, et que l'intérêt de chaque individu l'engage à observer strictement, à cause des engrais que cette pratique lui procure.

Indépendamment des hommes de garde à la porte, et qui sont des toufengtchis ou fantassins armés de fusils à mèche, et soldés par le gouvernement, on pose dans tous les bastions dès qu'il fait sombre, des sentinelles qui ont l'œil au guet toute la nuit; elles crient et s'appellent fréquemment pour s'encourager, et avertir quiconque voudrait se cacher en dehors, qu'elles sont sur le qui vive. Ce service de nuit étant pour la sûreté commune, est rempli volontairement par les habitans à tour de rôle. Ils vivent dans des alarmes et des craintes continuelles d'être assaillis par les Béloutchis de Serhéd, de Benpour et d'autres territoires à l'est qui manquent rarement de leur faire, soit à eux, soit à toute autre partie du territoire persan, une visite hostile, une ou deux fois l'année. Abbas-Aly-Khan, chef de Régan, est Béloutchi de naissance, de même que la plupart de ceux qui vivent sous son autorité. Il a six fils qui sont tous de très-beaux jeunes gens. Ils se montrèrent très-obligeans et empressés à me faire plaisir; car le soir, étant à causer avec moi, ils se mirent à parler du djerid-bezi ou

jeu de la lance (1) ; leur ayant dit que je ne connaissais pas ce jeu, il y en eut deux qui demandèrent leur cheval, et s'exercèrent aussitôt dans la plaine devant la porte du fort. Ils me parurent tous deux très-bons cavaliers ; ils excellaient à conduire leurs chevaux, ce qui est d'ailleurs indispensable dans ce jeu, très en usage dans l'Orient chez toutes les classes d'habitans. Le djerid-bezi est de deux espèces. L'un est joué par deux hommes à cheval avec une hampe de lance longue de dix pieds et plus ; l'autre se joue par un seul homme avec un bâton de deux à trois pieds de longueur. Dans le premier, les deux combattans galopent l'un après l'autre se jetant le djerid de toute leur force ; celui qui le lance, tâche d'atteindre et de désarçonner son antagoniste ; celui-ci cherche par son adresse et son agilité non seulement à éviter le coup, mais aussi à saisir l'arme en l'air, et à attaquer à son tour. L'autre jeu consiste simplement à faire courir le cheval de toute sa vitesse, et à lancer une extrémité

(1) De *djerid*, lance, et *bezidén*, jouer.

du bâton contre terre, de manière à ce qu'il rebondisse en l'air, et à le saisir. On acquiert bien vite la dextérité nécessaire pour cet exercice qui n'est accompagné d'aucun danger; néanmoins je tremblai de tous mes membres quand je vis, dans le premier jeu, le djerid volant avec une extrême vélocité contre l'un des deux frères; je pensais qu'il allait en être renversé. Je crois cependant que j'étais le seul qui fût agité de cette crainte, car les combattans prenaient beaucoup de plaisir au jeu, et les spectateurs n'exprimaient d'autre sensation que celle que leur faisait éprouver l'habileté des joûteurs.

CHAPITRE XIV.

Départ de Régan pour Bourdjah. — Pays intermédiaire. — Villes de Nehymâbâd, de Djemâly et de Bemm. — Description du Nermanchyr.

25 avril. Au moment où la porte du fort s'ouvrit ce matin, un guide que j'avais demandé la veille au soir, vint me joindre, et je quittai Régan à six heures. Je parcourus quatorze milles au nord nord-ouest à travers un pays uni et boisé. Je m'arrêtai pour déjeuner auprès d'un champ d'orge que les habitans étaient très-occupés à couper; je fus surpris de voir faire cette opération à une époque aussi avancée; mais à mesure que je me portais vers l'ouest, je trouvai le grain plus généralement mûr. Dès que l'extrême chaleur fut un peu apaisée, je me remis en route, et à sept heures du soir je fis halte à un petit fort circulaire appelé Bourdjah, ou le Bastion, qui renferme un village de cinquante à soixante maisons. Les bois furent

moins fourrés que dans la matinée, et le chemin devint si tortueux que je suis bien sûr d'avoir parcouru une distance trois fois plus considérable que celle qui sépare Régan de Bourdjah. J'évaluai notre marche du soir à quinze milles, ce qui fait vingt-neuf pour la journée entière. Nous avons rencontré beaucoup de ruisseaux pleins d'eau ; quelques parties du passage étaient extrêmement belles. Les arbres, parmi lesquels j'ai remarqué le pipoul (*ficus religiosa*), le nim ou azedarach, le baboul, le tamarin, *le mangou*, le noyer, l'amandier sauvage, et le tamarisc des Indes, étaient en pleine fleur, et garnis de leurs feuilles. Quel contraste riche et frappant avec les montagnes âpres, et couvertes de neige que nous avions à notre gauche!

A peine j'étais descendu de mon chameau, qu'un faquin sale et de mauvaise mine parut et me demanda du ton le plus impertinent qui nous étions et ce que nous voulions? Je lui répondis sur le même ton, le priant de m'apprendre de quel droit il s'ingérait de nous questionner. En ce moment, mon guide qui était allé au village chercher un tison pour allumer du

feu, revint, et s'adressant à mon interlocuteur, le traita de ked-khoda ou chef; il lui dit que j'étais la personne dont il lui avait parlé. Cette observation m'irrita encore davantage, parce qu'elle me convainquit que le drôle savait tout ce qu'il me demandait; et n'était sorti mal à propos du fort, que pour se pavaner de l'importance qu'il se donnait, et pour faire l'insolent; mais il finit par se trouver bien loin de compte. « Oui, répondit-il à mon guide, je le « vois, il ne sait pas bien se tenir à sa place; « mais je vais essayer qui de lui ou de moi a le « plus de pouvoir ici, en l'envoyant à Rechyd-« khan, demain matin; celui-ci lui apprendra « certainement à vivre. » J'aurais ri de l'effronterie de ce rodomont, mais comme il avait les moyens de mettre ses menaces à exécution, je songeai qu'il était prudent de prévenir toute mesure coercitive de ce genre, et je pensai que j'en viendrais plus aisément à bout en le menaçant à mon tour. Je lui dis donc que j'étais un commerçant anglais, et qu'il ferait bien de prendre garde à sa conduite envers moi. Il fut étourdi de cette déclaration; mais, après une pause de quelques minutes, il se tourna vers mes

Béloutchis, et répliqua qu'ils ne pouvaient pas alléguer la même excuse pour paraître dans le Nermanchyr, et qu'à tout événement ils seraient, grâce à Dieu, envoyés à Crouc. Tant d'arrogance mit ma patience à bout; je lui dis qu'il était un impertinent maraud, qu'il n'aurait pas la hardiesse d'envoyer aucun de mes gens à Rechyd-Khan, et qu'il pouvait être bien sûr qu'à mon arrivée à Kerman je conterais toute sa conduite au prince. Le guide et quelques autres spectateurs vinrent alors s'interposer et je crois que le drôle sentit qu'il avait été trop précipité dans ses menaces, car il grommela entre ses dents, disant que j'aurais dû me souvenir que j'étais dans les états du roi, où les étrangers ne pouvaient voyager sans dire où ils allaient. Je ne lui répondis pas, et comme il commençait à pleuvoir au moment où il cessait de parler, il se retira dans le fort, me laissant ainsi maître du champ de bataille.

26. J'avais engagé mon guide à se coucher près de nous, afin de prévenir la possibilité d'être retardés à cause de lui; je quittai donc Bourdjah ce matin long-temps avant que personne eût la pensée d'en sortir. Ayant fait dix

milles au nord-nord-ouest dans une plaine entremêlée de petits bois et de terrains cultivés, j'arrivai à la ville de Nehymâbâd. Elle a pour ked-khoda ou chef Kerim Khan, Bélontchi de la tribu des Courdes, et frère d'Oulfet-Khan, principal chef de Serhéd; s'étant brouillé avec eux et les autres serdars de ce pays, il fut dépossédé de l'héritage paternel, et s'enfuit dans le Nermanchyr, où le gouverneur de Kerman lui donna le fort et la ville de Nehymâbâd qui étaient dépeuplés; genre de concession qu'il a beaucoup mis en pratique depuis cinq à six ans; j'en dirai ailleurs les motifs. Kerim-Khan s'efforça de persuader à ses compatriotes de venir dans ses nouvelles possessions, et de s'y établir sous son autorité. Il y a si bien réussi, que Nehymâdâd est actuellement bien plus considérable que Régan; cette ville est très-peuplée et dans un état florissant. En ce moment Kérim Khan était à Crouc: je n'eus donc pas la permission de voir l'intérieur du fort, mais les ouvrages extérieurs en sont tenus dans le meilleur état, leur propreté et leur poli les fait ressembler aux murs d'une maison plutôt qu'à ceux d'une grande fortification. Cette ville est bâtie

sur le même plan que Régan, excepté qu'elle forme un carré long, et qu'il y a deux bastions au lieu d'un sur chacun des longs côtés. Ayant attendu toute la journée le retour de Kérim Khan, je louai le même guide que j'avais pris à Régan, pour qu'il me montrât la route jusqu'à Bemm. Le drôle profita de la circonstance pour me demander un prix exorbitant; en effet j'eusse pu trouver pour bien moins à Régan un homme qui m'eût conduit pendant toute la route; mais ayant été informé par mes chameliers que Kérim-Khan était une fois allé à Kélat faire une visite à Mahmoud-Khan, je comptais me présenter à lui à ce sujet, et j'étais sûr qu'en conséquence il me témoignerait de la politesse.

27. A neuf heures du matin nous sommes arrivés à Djémâly, petite ville, après avoir fait treize milles au nord-nord-ouest dans un pays très-fertile, très-bien cultivé et entre-coupé dans toutes les directions de ruisseaux abondans et limpides. Environ trois cents habitans de la ville étaient alentour des murs occupés à en réparer une partie. Nous avons déjeuné à l'ombre de noyers touffus sur les bords d'un

ruisseau tout près de la ville, et à onze heures nous nous sommes remis en marche. Nous n'avions pas fait deux milles que nous avons rencontré Kérim-Khan. Je me suis aussitôt avancé vers lui et je lui ai dit qui j'étais; ajoutant que Mahmoud-Khan m'avait informé de son voyage à Kélat, et que j'espérais de son amitié pour ce chef, qu'il m'indiquerait la meilleure manière d'obtenir un guide et un passe-port pour aller de Bemm à Kerman. Il m'a prié de retourner avec lui à Djémâly, où, après quelques propos insignifians et une courte conférence avec deux ou trois cavaliers de sa compagnie, il m'apprit que pour obtenir la permission que je désirais, il était absolument nécessaire d'aller trouver Rechyd-Khan à Crouc, ajoutant que cette ville n'était éloignée que de six farasanges, ou vingt-deux milles. Je lui ai renouvelé l'assurance que je lui avais déjà donnée, que je n'avais aucune objection à me conformer à ce qu'il me disait, si ce n'était que cela m'écartait beaucoup de ma route, et j'ai représenté qu'allant à Kerman, où je rendrais mes devoirs au prince, il n'était certainement pas nécessaire de m'occasioner, ainsi qu'à mes

gens, une fatigue inutile. Il réfléchit un instant, et sans me répondre demanda une plume, de l'encre et du papier ; puis, il écrivit une lettre que je croyais destinée à Rechyd-Khan ; mais quand il eut fini, il me la donna en disant : « J'ai, dans cette lettre, raconté votre histoire « à Louthf-Aly-Khan, gouverneur de Bemm ; il « se conduira envers vous, comme il le voudra ; « mais vous n'oublierez pas de lui répéter, « que ce n'est que sur vos instances, que « je ne vous ai pas envoyé à Crouc. » Je lui promis de me conformer à cette injonction, lui fis mes adieux, et, remontant sur mon chameau, je parcourus encore quatorze milles vers l'ouest-nord-ouest. A huit heures du soir je m'arrêtai près de Lourâbâd, petit village.

A l'exception du premier demi-mille, le pays que je traversai était une plaine aride, sans eau ni verdure.

28. La ville de Bemm est située à dix milles au nord-ouest de Lourâbâd dont elle est séparée par une plaine assez fertile. J'y arrivai un peu avant huit heures du matin, et je me logeai en dehors du bazar dans la boutique vide d'un teinturier. Après mon déjeûner j'allai dans la

ville, et en demandant mon chemin j'arrivai à la citadelle, résidence du gouverneur Louthf-Aly-Khan, à qui j'envoyai la lettre de Kérim-Khan. J'attendis deux bonnes heures sous la porte, au milieu d'un tas de soldats grossiers et bruyans qui étaient de garde, et qui m'ennuyèrent excessivement par leurs questions impertinentes. J'avais abandonné tout espoir de voir le gouverneur, et même de recevoir une réponse à la lettre, et j'allais retrouver mes gens bien chagrin et bien désolé, quand un homme vint me dire que dans quelques minutes le khan serait dans le dorbar : en effet il ne tarda pas à traverser la cour suivi d'un grand nombre de domestiques. Quand il fut près de l'endroit où je me trouvais, il se tourna vers un de ses gens, et lui demanda où était le frangui : on me désigna; il me fit signe de la main de le suivre, et en même temps son regard fixe qui me toisa de la tête aux pieds, exprimait l'étonnement que lui causait ma mise; elle était réellement assez étrange pour excuser l'impolitesse de son regard. J'avais une grosse chemise de Béloutchis, et un pantalon qui jadis avait été blanc; mais, depuis six semaines que je le portais, il tirait

sur le brun et était presqu'en lambeaux; ajoutez à cela un turban bleu, un morceau de corde de coton en guise de ceinture, et dans ma main un gros bâton qui m'avait rendu de grands services pour m'aider à marcher et à me défendre contre les chiens.

Nous traversâmes deux à trois petites cours bien laides, avant d'entrer dans le dorbar, situé à l'extrémité d'une grande cour, avec une allée d'arbres de chaque côté; il y avait entre deux un espace planté d'arbrisseaux et orné de trois fontaines jaillissantes. Le dorbar était une jolie pièce carrée, ayant de chaque côté un enfoncement, et dans le fond une fenêtre cintrée, le sol était couvert de riches tapis de Perse; tout autour étaient rangés des nemeds pour s'y asseoir. Les parois étaient peintes en blanc avec des moulures en or; cet ensemble avait une apparence extrêmement magnifique, sans être trop chargée. Le khan était assis dans l'enfoncement en face, tout près de la fenêtre: je me plaçai au côté opposé de la salle, près de la porte. Il m'adressa beaucoup de questions relatives à mon voyage. Je lui en fis une narration succincte, ajoutant à ce que lui avait mandé Kérim-Khan, que mon

désir était de rejoindre le général Malcolm, ambassadeur anglais à Téhéran. Je parlai ainsi, afin qu'il écrivît à ce sujet au prince à Kerman. On apporta des kaléouns. Après m'avoir gardé une heure avec lui, Louthf-Aly-Khan me dit : « Je suis sur le point d'expédier un tchep-« per (ou messager à cheval) au Chahzâdéh, « à Kerman; je lui donnerai ordre de vous ac-« compagner. Il doit partir cette après-midi: « vous feriez donc bien de hâter les préparatifs « nécessaires pour vos provisions pendant la « route, vous rappelant que vous ne trouverez « rien à acheter. » Je le remerciai de ses bontés, et je le quittai. La conduite obligeante de Louthf-Aly-Khan me donna l'idée la plus favorable de la politesse des Persans. Il est très-jeune pour la place qu'il occupe; car il n'a pas l'air d'avoir plus de vingt-deux ans. J'appris qu'il était d'Ispahan. Il a dans ses manières une aménité et une grâce que je n'ai vues depuis à aucun de ses compatriotes.

Durant mon absence, mon Indou avait essayé vainement de se procurer de la farine de froment : je fus donc réduit à la nécessité d'acheter de l'orge, le seul grain que l'on pouvait

se procurer, et de m'en rapporter à la Providence pour le faire moudre ailleurs. Je fis aussi provision de dattes et de grenades très-belles. Le tchepper étant venu à cinq heures après midi, nous partîmes, et nous fîmes trois milles et demi presque toujours au milieu de monceaux de décombres et de ruines. Nous fîmes halte près d'un moulin à eau. J'y échangeai toute mon orge contre de la farine de froment, déduction faite des droits d'usage du meûnier.

Environ deux heures avant de quitter Bemm, je fus excessivement irrité de l'insolence d'un séyyd fanatique de Mechéhéd en Koraçan. Apprenant qu'un chrétien s'était arrêté en dehors de la ville pour prendre son repas, il se hâta de venir me trouver pour discuter avec moi; et, disait-il, pour me convaincre de l'absurdité manifeste de ma religion. Il commença par regarder dans la chambre où j'étais couché, et prononça, d'un air dogmatique, que j'étais, non un Européen, mais un Afghân déguisé. Sentant le danger de laisser cette idée erronée se propager publiquement, à cause de l'inimitié implacable qui existe entre les deux nations, je me levai aussitôt, et allai sous le verandah

pour réfuter son assertion. Quand j'eus fini, il se mit à haranguer la foule, et à tenir des propos insultans contre tous les chrétiens ou infidèles, comme il les appelait. Il me demanda ensuite comment, ne croyant pas au prophète, j'étais assez osé pour porter des habits musulmans; si je savais ce qu'était Aly; enfin il parut vouloir insister pour que je répétasse après lui la profession de foi chiite. Je refusai positivement de le faire; alors le séyyd changea de sujet, et me pria de lui dire, sans détour, combien, chez mes compatriotes, une femme pouvait habituellement avoir de maris; si les frères n'épousaient pas leurs sœurs et leurs plus proches parentes. Il m'adressa je ne sais combien d'autres questions aussi saugrenues, jurant à la multitude qu'il en avait entendu reconnaître la vérité par deux Européens qui, l'année précédente, avaient visité Mechéhéd. Tous ces sots discours furent accompagnés d'un torrent de plaisanteries les plus injurieuses sur l'usage du vin, de la chair du porc, et d'autres viandes défendues. J'avoue que souvent la patience fut sur le point de m'échapper; cependant j'étais retenu par une crainte bien fondée. Comme ce faquin avait

un caractère sacré aux yeux des Musulmans, si je l'eusse frappé, il s'en fût suivi une rixe; et, très-probablement, moi et mes gens nous eussions été assommés dans la bagarre. J'essayai donc un moment de l'engager à se taire, par des réponses polies; ensuite de l'intimider, en le menaçant du mécontentement de Louthf-Aly-Khan, à qui je porterais mes plaintes. Les choses allèrent cependant le même train pendant long-temps; et tous les gens du Bazar, au nombre de deux à trois mille, s'étaient attroupés autour de ma maison, m'accablant alternativement de moqueries et d'imprécations, comme ce qu'il y a de plus méprisable et de plus dépravé. Enfin le bonheur voulut qu'entre autres questions que le séyyd me fit, il me demanda, d'un air dérisoire, si je savais où était le Tout-Puissant. Je répliquai que j'avais d'abord à le questionner sur un point, et que, s'il répondait clairement, j'étais prêt à satisfaire sa curiosité. Il accepta la proposition. Alors je le priai de me dire en quel lieu le Tout-Puissant n'était pas présent. Il se leva sur-le-champ, et dit à haute voix: « Par Dieu, s'il « était Musulman, il serait un brave homme. »

Puis, à ma satisfaction inexprimable, il me quitta, et toute la foule le suivit.

La province du Nermanchyr a environ quatre-vingt cinq milles de longueur depuis le désert qui la sépare du Béloutchistan, jusqu'à la ville de Bemm, et de trente à soixante-dix de largeur. Elle est bornée à l'ouest par la province de Kerman, dont je crois qu'elle forme à présent un district; à l'est, elle a le désert pour limites, comme je l'ai déjà dit; et au nord, ainsi qu'au sud, deux chaînes de montagnes. Celles du sud sont les plus hautes, et je crois que la neige en couvre la cime dans toutes les saisons de l'année, car il y en avait lorsque je les ai vues; et, à cette époque, la chaleur était excessive dans la plaine. La description que j'ai déjà donnée du fort de Régan, peut s'appliquer à tous ceux que j'ai vus dans cette province. L'on me dit que la ville de Crouc, sa capitale, et siége du gouvernement, est quatre fois aussi grande que Néhymâbâd, et entourée d'un fossé sec.

Il n'y a pas plus de neuf ans que les Guildjys, classe considérable de la nation afghâne, qui avaient long-temps été en possession du Nerman-

chyr, en furent chassés par le gouvernement persan. Il a invité les tribus qui vivent sur les confins du Béloutchistan à repeupler les villages déserts. Depuis qu'elles ont formé ces colonies, elles ont toutes embrassé la secte des Chiites, et se targuent de l'honneur insignifiant d'être sujettes du roi de Perse. Le plus grand nombre des Guildjys, ainsi expulsés de leurs foyers, s'est réfugié dans le Sedjistan et dans les villes de Khébis, Neh, et Ghaïn, dans le Khoraçan. Il y en a aussi quelques-uns d'établis à Kélat, dans le Béloutchistan. Cette peuplade elle-même n'habitait pas originairement le Nermanchyr; elle descendait d'une colonie qui s'y établit après l'invasion de la Perse par les Afghâns, en 1719. Mais cela s'effectua-t-il en vertu d'un traité? A quelle tribu le territoire fut-il arraché? C'est ce que je ne suis pas en état de décider. Je conjecture néanmoins qu'ils l'obtinrent amiablement de Nadir-Chah. Quoiqu'en sa qualité de commandant en chef des armées de Chah-Thamas, le dernier, et l'un des plus faibles souverains de la dynastie des Séfys, il fût plutôt le maître véritable, qu'un général soumis à son maître, néanmoins ce fameux

guerrier renversa entièrement l'autorité chancelante usurpée par les Afghâns, afin d'établir plutôt sa propre grandeur; mais, comme toutes les relations conviennent qu'il fut très-bienveillant pour ses sujets afghâns, après avoir obtenu la dignité royale, on peut conclure avec fondement qu'ayant écarté les Guildjys du Nermanchyr de ce qui faisait le but de son ambition, en les réduisant à l'obéissance la plus complète, il fut bien aise de leur procurer un asile dans ce même empire dont, à cette époque, il travaillait à devenir un jour le monarque. Ce qui vient à l'appui de cette supposition, c'est qu'il paraît qu'ils continuèrent à jouir sans inquiétude de ce territoire fertile, tandis que ce conquérant était au zénith de sa gloire. Ils surent aussi se concilier ses successeurs, et se maintinrent sur un pied si amical avec les Zends, qu'ils secoururent le dernier des princes de cette race, dans ses querelles avec la famille régnante, circonstance à laquelle il faut attribuer leur extirpation. Il est inutile d'entrer ici dans de plus grands détails sur l'histoire de cette peuplade; ils m'entraîneraient dans une digression totalement étrangère à mon sujet, puisque,

dans le fait, ce n'était qu'une très-petite colonie d'une grande nation. Les Guildjys sont sujets du roi de Caboul : on dit que leur nombre est de près d'un million. Ils ne sont pas en très-bonne intelligence avec leurs voisins les Abdallis ou Douranis, dont la puissance leur cause de la jalousie. Un grand nombre d'entre eux est de la secte des Chiites ; ils ont toujours passé pour un peuple très-brave.

Le sol du Nermanchyr est composé principalement d'une bonne terre végétale noirâtre ; mais, au sud, et en approchant du désert, il en contracte la nature sablonneuse et aride. Néanmoins il est à tout prendre très-fertile, et bien arrosé par des ruisseaux qui viennent des montagnes, et qui doivent leur origine tant à des sources naturelles, qu'à la fonte graduelle des neiges. Ces ruisseaux, indépendamment de l'utilité dont ils sont pour la culture, font tourner un grand nombre de moulins: j'en ai compté, je crois, au moins vingt entre Régan et Bemm. On dit qu'en été et en automne, le climat y est chaud, mais salubre : c'est ce dont les visages des habitaus offrent la preuve. Si cette province était soumise à un gouverne-

ment éclairé, j'espérerais qu'un jour à venir j'en entendrais parler comme de la plus féconde de la Perse; mais que, dans un petit nombre d'années, les habitans deviennent assez riches pour valoir la peine d'être pillés, afin d'assouvir la rapacité et l'avarice du roi de Perse et de ses ministres, ses progrès graduels seront arrêtés par les extorsions et les injustices, et elle ne tardera pas à déchoir rapidement.

Les revenus, réalisés en 1810, après avoir payé le corps de troupes entretenues pour la protection des villes et des villages, ont été de plus de 40,000 roupies. Comme la dépense annuelle de ces garnisons est probablement d'un demi-lac de roupies, la totalité du revenu peut être évaluée à près d'un lac de roupies (300,000 francs).

Cette province produit des grains de toutes les sortes, de la garance, du coton, des roses pour conserver et pour distiller, des fruits dont elle exporte des noix, des amandes, et des raisins secs, du miel et de la gomme qui se récolte sur différentes espèces de baboul (mimosa): c'est un objet très-précieux, car elle passe pour être aussi bonne et même meilleure que

cellequi vient de la mer Rouge : on la met dans des sacs de cuir qui en contiennent sept livres et demie chacun, et on l'envoie vendre à Kerman.

Jusqu'à l'expulsion des Afghâns dont il vient d'être question, Bemm avait été la ville frontière du Kerman; ils avaient, durant les vingt dernières années, essayé de la réduire avec les secours des Béloutchis voisins, par représailles des excursions que les troupes royales faisaient dans le Nermanchyr : c'est pourquoi l'on en a tellement augmenté les fortifications, qu'on les regarde aujourd'hui, sans comparaison, comme les meilleures de la Perse. Elles consistent maintenant en un mur en terre très-haut et très-épais, avec six grands bastions sur chaque face, indépendamment de ceux des angles qui sont de plusieurs pieds plus élevés que les autres; le tout ceint d'un fossé sec, large et profond, est bâti en terre mêlée de paille et de substances fibreuses : il y a une porte entre les deux bastions du milieu de la face méridionale. La citadelle, placée sur la partie la plus élevée de l'éminence sur laquelle la ville est située, est bien fortifiée, avec des murs très-hauts et des tours à chaque angle. L'espace que ces

murailles renferment, est entièrement occupé par le palais du gouverneur et les bâtimens qui en dépendent. Le bazar est assez large et bien garni. Lorsque je me trouvai dans cette ville, le froment y était rare ; mais l'on pouvait s'y procurer de l'orge, des dattes, du lait, et diverses sortes de fruits. Les jardins de Bemm sont renommés pour leurs grenades ; en effet, elles y sont bien plus savoureuses et plus juteuses que toutes celles que j'ai goûtées depuis à Chyraz ou à Bagdad, où l'on dit pourtant que croissent les meilleures du monde.

Dans ces dernières années, la célébrité de Bemm s'est singulièrement accrue chez les Persans, pour avoir été le lieu où Louthf-Aly-Khan, le dernier de la famille des Zends qui ait disputé la succession au trône, fut fait prisonnier il y a environ vingt ans. L'endroit où il fut arrêté, au moment où il montait à cheval pour s'échapper, est encore marqué par une pyramide faite des crânes de ses partisans ; elle fut élevée par les ordres de son compétiteur l'impitoyable Agha-Mohammed-Khan-Kadjar, le premier de cette tribu qui ait régné en Perse. Je trouverai l'occasion, en parlant de Kerman

d'entrer dans quelques détails sur cette horrible catastrophe.

Les ruines éparses au loin, et les restes d'édifices démolis, qui entourent le fort actuel, font connaître l'étendue immense de l'ancienne cité de Bemm, qui pour la magnificence passe pour avoir été aux jours de sa splendeur, l'égale de toute autre ville de Perse. On pense généralement que les Afghâns, lorsqu'ils envahirent ce royaume en 1719, furent les premiers qui embellirent Bemm, mais ils ne la fondèrent pas : car elle existait long-temps auparavant; il est de même certain que les Guildjys, quelqu'ait été son état quand ils en devinrent maîtres, furent par événement l'occasion de sa ruine, s'ils n'en furent pas les auteurs : on dit que quelques fontaines lançaient de l'eau à une hauteur et à une distance bien plus grandes que ne le peut effectuer aujourd'hui la science hydraulique en Perse, quoiqu'elle y soit pratiquée avec succès; car une maison n'y est pas regardée comme complète, si elle n'a pas sa citerne de marbre, et son jet d'eau. Environ à trois milles du fort, mon guide appela mon attention sur un jardin de plusieurs acres : on voyait

qu'il avait été enclos de murs, et orné à chaque angle d'élégans pavillons; le guide m'assura qu'aux jours prospères des Afghâns, ce jardin était régulièrement arrosé deux fois le jour, par une pluie artificielle que fournissait un vaste bassin placé au centre; il est actuellement rempli de décombres. Bemm est dans une position extrêmement favorable à des agrémens de ce genre; se trouvant dans un plaine voisine de hautes montages qui sont ordinairement, sinon constamment couvertes de neige, elle ne doit jamais manquer d'eau.

CHAPITRE XV.

Echkou, rivière. — Ville de Mèhon. — Kerman. — Message au prince. — Audience. — Visite au ministre. — Caractère des Persans. — Jugement de deux assassins. — Départ pour Chyraz.

23 avril. Nous sommes partis ce matin avant six heures, et nous avons fait dans la journée quarante-quatre milles au nord-ouest. Durant les vingt-huit derniers milles, nous n'avons pas rencontré d'eau, ce n'était qu'une plaine aride et nue. A huit milles environ de Bemm l'on trouve un seraï avec un puits, dont l'eau est la plus délicieuse que j'aie goûtée. Je m'arrêtai à minuit au milieu d'une chaîne de collines près du petit village de Sebzistan, (pays de la fraîcheur); la ville de Téhérout nous restait au nord-nord-ouest à la distance de huit milles.

30. Aujourd'hui, j'ai d'abord parcouru les douze premiers milles dans une plaine nue. Je

suis ensuite entré dans le lit d'une rivière très-large, mais presque à sec : c'est l'Echkou ; la route en suit le cours pendant près de six milles. Nous l'avons traversée et avons continué à marcher dans la plaine où nous avons fait halte près d'un étang d'eau saumatre après avoir encore parcouru dix milles. Le lit de l'Echkou qui passe à Téhérout et se perd ensuite dans le désert derrière les montagnes au nord-ouest de Bemm a plus d'un mille de largeur en quelques endroits, et en d'autres n'a pas plus de quatre cent cinquante à six cents pieds. Ses bords sont hauts et escarpés. Tout cet espace a long-temps été couvert de broussailles et de touffes d'arbres, mais des paysans industrieux ont éclairci de vastes emplacemens où ils cultivent des moissons abondantes de froment, de cannes à sucre, de tabac, coton, etc. La petite ville de Raïen est à vingt-deux milles au sud-ouest de notre station.

1er mai. Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui pendant viugt-neuf milles est encore aride et désert ; la direction de ma route a varié du nord-ouest au nord-est. Nous n'avons eu de

l'eau qu'à seize milles, à une petite source sur le penchant d'une colline. Les montagnes étaient très-rapprochées de nous de chaque côté; la route était pierreuse et mauvaise.

2. J'ai marché sans m'arrêter depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir; mais, durant la matinée, j'ai trouvé le chemin plus mauvais qu'il n'avait jusqu'à présent été en Perse; or, comme mes chameaux étaient réduits au dernier degré d'épuisement et de faiblesse, il a fallu faire la plus grande partie de la route à pied. Aussi ne crois-je pas que nous ayons parcouru plus de trente milles; néanmoins, à en juger par les plaintes de mes compagnons et le mauvais état de mes pieds, j'aurais été porté à croire que nous aurions marché deux fois autant. A vingt-six milles, nous avons traversé Mêhon, ville située à vingt-six milles au sud-est de Kerman; elle est petite, mais très-jolie, entourée de nombreux jardins murés, qui sont bien garnis de toutes sortes de fruits. Chahzâdéh-Ibrahim-Khan, gouverneur de la province et de la ville de Kerman, y a une maison de chasse, qui, vue d'une certaine distance, nous a paru très-élégante. C'est aussi

le lieu où l'on garde tous les chevaux et tous les mulets appartenant au gouvernement de Kerman, quand ils ne sont pas employés au service public; il y a un seraï pour le logement des gens attachés à l'établissement, indépendamment des écuries. Tout cela amène du commerce et un grand concours d'étrangers : aussi le territoire autour de Mêhon est-il très-bien cultivé et paraît-il très-florissant. J'ai observé ici pour la première fois la méthode curieuse de conduire l'eau sous terre, si fort en usage dans différentes parties de l'Asie et que les Persans appellent Kâriz. On creuse des puits de six pieds de diamètre et de trente jusqu'à quatre-vingt-dix de profondeur, et éloignés l'un de l'autre de cent à cent cinquante pas. On les joint ensemble par une tranchée ou excavation souterraine. Cette méthode prévient l'évaporation; et, comme l'on rencontre fréquemment des sources dans les puits ou les tranchées, la quantité d'eau est plutôt augmentée que diminuée par l'étendue qu'elle parcourt depuis sa source primitive qui est communément à la base d'une colline abondante en sources et en ruisseaux; j'ai vu, par ce mode d'irrigation, de l'eau trans-

portée à trente et quarante milles de distance. Quand une de ces excavations s'éboule, une dérivation formant un angle avec la tranchée conduit à un puits que l'on creuse à une petite distance d'un côté quelconque de la tranchée, et qui amène l'eau à celui qui vient après. On voit que ces kâriz occasionent beaucoup de peine et de travail; mais, sans eux, la culture ne pourrait avoir lieu dans quelques-unes des plus grandes provinces de la Perse, et de vastes espaces seraient entièrement déserts.

3. Je suis parti à deux heures du matin. Voyant que j'avais terminé sans accident fâcheux la partie de mon voyage que je considérais avec raison comme la plus hasardeuse, j'éprouvais un sentiment mêlé de reconnaissance envers la Providence, de me trouver sain et sauf, enfin de plaisir et de joie d'avoir accompli ce qu'il y avait de plus difficile dans mon plan. C'est au milieu de ces idées que je suis entré à Kerman à dix heures du matin, après avoir fait vingt milles dans une plaine assez bien cultivée, et entremêlée de villages et de jardins. Mon guide est allé à travers le bazar au caravanseraï où l'on m'a donné tout de suite

une petite chambre. Quelques centaines de gens se sont aussitôt amassés autour de la porte pour me regarder et m'ont excédé par leurs questions officieuses à contre-temps ou impertinentes: je fis à toutes des réponses convenables. J'envoyai ensuite acheter du pain de froment après avoir été assuré à plusieurs reprises que c'était ce que j'avais vu, chose rare pour moi, exposé en vente dans des boutiques du bazar. En effet, j'avais été si long-temps habitué à souffrir de la faim et à être déçu dans mon attente, quand on me disait que je trouverais du pain à acheter dans différentes villes, et particulièrement dans le Nermanchyr, que je doutais si je pourrais m'en procurer même à Kerman.

Après mon déjeuné, j'envoyai l'homme de Louthf-Ali-Khan informer le prince de mon arrivée, et lui demander la permission de séjourner à Kerman. Je reçus une réponse conçue dans le style emphatique de la politesse persane; le prince me priait de regarder la ville et tout ce qu'elle contenait comme m'appartenant, et ajoutait que, comme je devais probablement être fatigué de mon voyage, il remettrait jusqu'au lendemain à me voir. C'était plus tôt que

je ne désirais obtenir une audience, car je n'avais pas du tout d'habits; mais un bon Indou qui demeurait vis-à-vis de moi dans le caravanseraï, me proposa de me fournir des vêtemens pour cette occasion, de sorte que je n'alléguai pas d'excuses. La nécessité où j'avais été de recevoir ce service de l'Indou, n'ayant pas tardé à être connue, mit une grande différence dans la considération que l'on aurait pu avoir pour moi durant mon séjour à Kerman.

Quand il commença à faire sombre, je fus un peu débarrassé de mes visites sans nombre; je dînai ensuite avec un excellent pilau que j'envoyai chercher tout préparé à une boutique, puis je finis par me coucher et m'endormir bien plus tranquillement que cela ne m'était arrivé depuis trois mois.

4. Ce matin j'ai envoyé un courrier ou cassid à Chyraz, avec une lettre pour le brigadier-général Malcolm que j'instruisais de mon arrivée à Kerman. J'en ai expédié aussi une écrite en persan à Mohammed-Neby-Khan, alors ministre de la province de Fars, et qui, peu de temps auparavant, avait été ambassadeur près le gouvernement de l'Inde, pour le prier, dans

le cas où le général Malcolm ne serait pas à Chyraz, de vouloir bien lui faire passer ma lettre et annoncer à son altesse royale le prince, que mon intention était de partir pour cette ville dans trois semaines.

Vers dix heures, quelqu'un est venu me dire que le prince était dans le dorbar et prêt à me recevoir. J'eus bientôt revêtu mes habits d'emprunt et je suivis à travers un grand nombre de rues le messager jusqu'au palais. Quand nous eûmes traversé trois à quatre cours intérieures, l'erz-beyguy, ou maître des cérémonies vint au-devant de nous, et me prescrivit d'imiter exactement tous ses mouvemens; il me demanda mon nom et l'alla répéter au prince qui ordonna de m'introduire. Ce dernier était assis à une fenêtre haute de dix pieds, et donnant dans une petite cour au milieu de laquelle il y avait un jet d'eau; quand nous fûmes devant lui, nous fîmes un profond salut: nous avançâmes de quelques pieds et nous en fîmes un second, puis un troisième. Le prince répondit à chacun par une légère inclination de tête. Je m'attendais à ce qu'il me prierait d'entrer dans le dorbar, et de m'asseoir; mais ma mise n'étant pas des plus

somptueuses, je suppose qu'on ne me regarda pas comme assez important pour jouir de cet honneur; on me plaça donc vis-à-vis du prince, dans la cour; tous les officiers du gouvernement étaient, les bras croisés, rangés debout le long des murs. L'erz-beyguy m'invita tout bas à prendre la même posture; mais sachant que c'était l'étiquette persane pour un serviteur devant son maître, je refusai de m'y conformer, parce qu'elle ne pouvait s'appliquer à moi relativement au prince. Quand je me fus placé devant ce dernier, il me demanda à haute voix où j'avais été, et ce qui avait pu m'engager à entreprendre le voyage que je venais d'exécuter, ou comment j'étais échappé aux dangers que j'avais courus.

Avant d'aller au palais, j'avais fabriqué une histoire; c'était qu'un autre officier anglais et moi nous avions été envoyés à Kélat pour examiner les chevaux destinés à l'armée de l'Indoustan, et ensuite rejoindre le général Malcolm par mer; mais que la saison étant trop avancée pour gagner la côte et m'embarquer, j'avais préféré venir par terre en traversant le Béloutchistan. Tout ce récit était assez vraisem-

blable pour que le prince y ajoutât foi ; après que j'eus resté là environ une demi-heure, il me renvoya avec les mêmes cérémonies pratiquées à mon entrée.

Il y a beaucoup de pompe et de magnificence dans le palais ; un grand nombre de gens bien mis étaient de service. La pièce où le prince se tenait était petite et moins ornée que beaucoup d'autres appartemens que j'ai vus depuis, même dans des maisons particulières : mais quelques-unes des salles de parade sont réellement superbes. Le prince est un bel homme ; il a le teint olivâtre, la barbe noire et courte : il avait pour vêtement une kébah ou tunique de chite d'Europe unie, et sur la tête un bonnet noir de peau de chevreau de Boukharie ; le kébah ressemble absolument à l'elkhaliq dont j'ai déjà parlé, et se porte par dessus. Le prince est allié au roi de trois manières, étant son gendre, son neveu, et fils de sa femme. Dans son particulier, il passe pour un homme doux, et comme gouverneur, il a la réputation d'être juste et équitable. Peut-être l'est-il réellement pour un gouverneur persan ; car dans ce pays la tyrannie et les extorsions sont si habituelle-

ment les compagnes de l'autorité, que quelques-unes de leurs nuances ne sont pas regardées comme des maux ; mais il y a des faits qui le peignent tout différemment sous ces deux aspects. Les actes de sévérité qu'il exerce ne doivent pas lui être reprochés, étant impérieusement commandés pour arrêter les crimes qui ont fait de la province de Kerman un objet de proverbe dans toute la Perse.

Je suis resté dans cette ville jusqu'au 25 mai après midi, parce que je m'attendais à être rejoint par M. Christiè qui viendrait de Hérat. Je vais rapporter brièvement ce qui s'est passé de plus remarquable durant ce long séjour.

Le lendemain du jour où j'avais vu le prince, je me présentai chez le ministre qui me reçut très-poliment, et me fit asseoir sur le même tapis que lui. Je ne fus pas embarrassé de deviner le motif de ses politesses, quand on me dit qu'il savait que la veille j'avais expédié une lettre à Mohammed-Neby-Khan. L'homme que j'avais employé pour l'écrire, rédigea d'abord une supplique, jugeant de ma condition par mon extérieur chétif : comme je n'en approuvai pas la forme quand il m'en fit lecture, il

me pria de lui expliquer la nature de mes rapports avec le général Malcolm. Je pensai que la meilleure explication à donner était de me dire son parent; je répondis donc que j'étais son neveu; cela vint bientôt aux oreilles du ministre, et donna lieu à toutes ses démonstrations de politesse. Je causai près d'une heure avec lui; quand je m'en allai, il m'invita à dîner pour le lendemain : ce que j'acceptai. Comme tous les festins persans se ressemblent, je décrirai celui-ci en détail afin que mes lecteurs se fassent une idée juste de leurs usages domestiques en ce point.

J'arrivai chez le ministre à sept heures du soir; on apporta des kaléouns. Il y en a de deux sortes, le kernaï ou le kaléoun serpent, et le dest ou kaléoun à main; le premier est ainsi nommé de ce qu'il a un tuyau long en cuir, pliant en tout sens et semblable au houkas de l'Indoustan; l'autre se tient à la main et se fume avec un tube court souvent en or ou en argent, et richement émaillé. On les change, et on les remplit alternativement de tabac frais, de sorte qu'une personne prend rarement plus de dix à douze bouffées de chacun. Après que

l'on eût donné de l'eau pour laver à la ronde, le repas commença ; l'on apporta d'abord des confitures et deux sortes de café ; l'un appelé café doux, étant fait avec du sirop et des sucs de différentes espèces de fruits ; on les sert dans de petites coupes de porcelaine qui tiennent à peu près une cuillerée de table chacune, et qui sont placées dans de plus grandes en or ou en argent ; puis vinrent différens fruits et des conserves asiatiques, des sorbets dans des jattes que l'on fit passer à la ronde sur des plateaux, et qui avaient toutes une grande cuiller ronde dans laquelle chaque convive buvait autant qu'il voulait. On étendit ensuite une nappe sur le plancher devant la compagnie, et l'on y jeta beaucoup de pains faits en forme de galettes minces. Aussitôt après l'on apporta sur des plateaux dont un fut placé devant chaque convive, le dîner véritable, composé de toutes sortes de pilaus, d'étuvées et d'autres mets. Tout étant disposé, le ministre donna le signal de commencer en prononçant le bismillah : en un instant tout le monde fut à l'ouvrage. Les domestiques se tenaient au milieu de l'appartement pour nous donner des sorbets ou de l'eau ; notre

hôte voulait absolument envoyer chercher du vin pour moi; je m'y opposai comme on s'y attend bien, l'assurant que je n'en avais pas goûté depuis plusieurs mois, et que je préférais infiniment ses sorbets à la glace. Nous eûmes trois services ; et, comme c'était une besogne bien ennuyeuse que de desservir et de replacer un si grand nombre de plats, je fus bien aise de voir arriver l'heure de retourner chez moi.

Ce repas, qui est le principal pour les Persans, correspond exactement à notre dîner. Ils ne mangent rien depuis ce moment jusqu'au lendemain à midi qui est l'heure de leur déjeuner, à moins qu'ils ne prennent quelques fruits dans la matinée. La manière de manger des Persans offre à nos yeux deux à trois grands inconvéniens; il faut manger promptement ce qui se trouve à côté de vous, sinon vous êtes exposé à voir un convive mettre les pieds dans votre plat, même pour atteindre à ce que vous désirez; d'ailleurs, pour un européen, la méthode d'être assis les jambes croisées de niveau avec les mets, est naturellement incommode: les Persans même ne semblent pas très à leur aise. Comme on mange avec ses doigts, les ser-

viettes semblent indispensables, et cependant je n'en ai jamais vu; beaucoup de Persans ont recours à leur pain pour s'essuyer les mains; étant très-mince et cuit en morceaux de deux à trois pieds carrés, il remplit assez bien cet objet. Un autre grand embarras est le manque de cuillers pour servir les différentes sauces; une volaille ou un chevreau peuvent être déchirés en pièces sans heurter beaucoup nos idées de propreté; mais voir quelqu'un allonger sa main graisseuse qu'il vient de lécher, et la plonger dans un vase de sauce, où son voisin trempe la sienne de la même manière, est réellement grossier et dégoûtant.

Il n'y a pas de peuple dans le monde qui entende mieux que les Persans les formes de la politesse et de l'étiquette dans leurs maisons, envers un étranger; si ce n'était leurs folles idées de supériorité, ils seraient des hommes extrêmement agréables en compagnie; mais l'esprit d'égoïsme et de faux orgueil qu'ils apportent tous en naissant, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, leur donne un air d'importance qui frise quelquefois l'impertinence.

Entre eux, les Persans sont affables et polis avec leurs égaux, serviles et complaisans avec leurs supérieurs, insolens et impérieux envers leurs inférieurs. Tous sont également avares, cupides, et de mauvaise foi quand ils y trouvent leur avantage; peu leur importe d'être découverts : ils ont retiré le profit dû à la supériorité de leur génie, ainsi qu'ils le nomment. La fausseté, dans tous les cas où elle peut faciliter leur dessein, passe à leurs yeux, non seulement pour excusable, mais aussi pour recommandable; quant à la loyauté, la générosité, la reconnaissance, toutes ces vertus leur sont inconnues. Personne ne peut les surpasser dans la débauche, et quelques-uns de leurs penchans sont trop exécrables et trop infâmes pour en faire mention. Bref, pour terminer cette esquisse du caractère persan, j'ajouterai sans crainte d'être contredit que, d'après ce que j'ai vu, je suis porté à regarder la Perse, en ce temps, comme la source principale de toute espèce de tyrannie, de cruauté, de bassesse, d'extorsion et d'infamie qui peut déshonorer ou souiller la nature humaine, ou que l'on puisse

rencontrer dans tel siècle ou chez telle nation que ce soit. (1)

Quelques jours après ma visite je causais avec un Indou dans ma chambre, quand un fat, vêtu de beaux habits de soie, entra suivi d'un domestique qui portait un kaléoun ; il fut ou feignit d'être très-surpris de ce que je ne me levais pas pour le recevoir et en demanda la cause à l'Indou qui lui dit de s'adresser à moi, ajoutant que je comprenais et que je parlais le persan ; alors l'impertinent répéta sa question du ton le plus arrogant et le plus dédaigneux. « Quoi donc, répliquai-je, t'imagines-

(1) Quelques-uns de mes lecteurs trouveront peut-être ce jugement trop sévère ; mais je pense que parmi ceux qui ont vu les choses par eux-mêmes, il y en aura bien peu de cette opinion. Je parle d'après des faits dont j'ai été témoin, ou que je tiens d'autorités incontestables. J'ai vu un Persan bien élevé escroquer une somme d'argent à un homme comme il faut, auquel il avait de grandes obligations. Pris sur le fait, il répondit que l'on n'eût pas dû lui laisser la faculté de se conduire ainsi. Je pourrais, d'après mes propres observations, citer de nombreux exemples des vices dont je les accuse, et je suis porté à croire qu'ils sont plus communs à la cour que dans le reste du royaume.

tu que je ne suis venu à Kerman que pour me lever à l'arrivée de chaque personne qui vient m'importuner? » Il répondit que, quand il venait des personnes de distinction, je devais leur donner cette marque d'égard; et, voyant que je ne faisais aucun mouvement pour le satisfaire sur ce point, il ajouta: « mais c'est la conduite à « laquelle je devais m'attendre de la part d'un « infidèle de frangui. » J'eus de la peine à contenir ma colère à l'insolence de ce drôle; mes informations me firent connaître que c'était un peich-khidmot ou domestique personnel du prince. Cela ne m'empêcha pas d'appeler un de mes Brahouis à qui je dis de chasser cet homme; celui-ci ne se fit pas prier. Cette aventure fut bientôt répandue dans tout le caravanseraï; et par la suite les personnes qui vinrent me voir mirent plus de discrétion dans leurs manières et dans leurs discours; je ne fus plus obligé non plus de fermer la porte de ma chambre et d'y rester dans l'obscurité; alternative à laquelle il avait bien fallu recourir pour écarter les étrangers: en effet, quoique j'eusse du plaisir à voir ceux dont la société pouvait me procurer de l'amusement ou de l'instruction,

je m'aperçus qu'ils ne formaient que le plus petit nombre de ceux qui venaient chez moi, et que les fainéans et les ignorans, souvent même des individus, le rebut de la société, étaient ceux qui me tourmentaient le plus habituellement. Je me rappelle qu'un matin entr'autres, en revenant de voir une manufacture de châls, je trouvai ma chambre occupée par une dixaine de louthys ou baladins, à qui je fus obligé de donner beaucoup d'argent pour me débarrasser d'eux, sur la promesse qu'ils me firent, et qu'à ma grande surprise ils tinrent fidèlement, de ne pas revenir. Ces louthys sont aussi meneurs d'ours, et les bouffons en titre de la Perse; ils peuvent passer pour les hommes les plus heureux de cet empire, car ils ont le privilége de dire et de faire tout ce qui leur plaît: les membres de la famille royale, ni les grands officiers du gouvernement n'oseraient les mécontenter. On les emploie à l'occasion comme les instrumens infâmes d'une espèce de vengeance qui s'exerce contre les nobles tombés dans la disgrâce du roi. On livre à ces louthys les femmes et les enfans des deux sexes de

ces nobles pour qu'ils en abusent. Je ne crois pas au reste que l'on ait vu sous le règne actuel un exemple de cette coutume atroce. Du temps d'Aga - Mohammed - Khan elle était très-fréquente.

Le 15 mai, le prince jugea lui-même des gens accusés d'avoir tué un de leurs domestiques ; on peut difficilement se faire une idée de l'état d'incertitude et d'alarme dans lequel les habitans restèrent toute la journée ; les portes de la ville furent fermées, au moins pour empêcher de sortir ; les officiers du gouvernement ne s'occupèrent d'aucune affaire. Des gens furent mandés comme témoins, sans avertissement préalable ; j'en vis deux ou trois conduits au palais dans un état d'angoisse qui n'eût pas été différent s'ils eussent été conduits au supplice. Vers trois heures après midi le prince prononça la sentence contre les prévenus qui avaient été convaincus ; aux uns l'on creva les deux yeux, à d'autres on fendit la langue, on coupa les oreilles, le nez et les lèvres, et une ou les deux mains ; d'autres furent privés de leur virilité, on leur coupa les doigts et les or-

teils, et tous furent mis à la rue avec un avis aux habitans de ne pas les secourir et de n'avoir aucune communication avec eux.

Dans ces sortes d'occasions, le prince est vêtu de jaune : un drap de la même couleur couvre le tapis sur lequel il est assis ; ce qui a fait nommer ce vêtement ghézéb-pochak, ou l'habit de vengeance. Quand le prince est ainsi vêtu, ses ministres même n'ont pas la permission de lui adresser la parole à moins d'être interpellés. J'appris ensuite que durant tout le supplice de ces misérables que l'on mutilait, le prince était assis à la même fenêtre où je le vis le jour que j'allai au palais, et qu'il donna ses ordres sans montrer le moindre signe de compassion ou d'horreur pour la scène qui se passait devant lui.

Un matin je reçus la visite d'un homme de moyen âge : il entra dans ma chambre suivi d'un domestique qu'il renvoya sur-le-champ, et me demanda la permission de fermer la porte parce qu'il voulait me parler en particulier. J'y consentis ; alors il entama un long discours sur les avantages du christianisme et finit par m'apprendre que son vœu sincère était de se con-

vertir à ma religion, dont il me pria de lui expliquer les dogmes principaux. Je fus extrêmement surpris d'une déclaration et d'une demande si inattendues; et, doutant beaucoup de leur sincérité, je lui répondis qu'à mon grand chagrin je n'étais pas en état de lui faire connaître la doctrine dont il voulait être instruit; que je n'avais ni la capacité ni l'autorité de le faire : j'ajoutai que s'il voulait réellement recevoir l'instruction nécessaire, il pouvait aller dans l'Indoustan, où il trouverait beaucoup de personnes capables de la lui donner, et disposées à lui rendre ce service. Voyant qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il pût me prendre de ce côté, il m'assura qu'il y avait dans Kerman six mille personnes qui attendaient les Anglais, et me demanda l'époque de leur arrivée. L'idiôme de la langue persane me permettant d'appliquer le sens de sa phrase à la nation Anglaise en général, ou à moi en particulier, parce qu'il employait le mot *chouma* (vous) pour les Anglais pris collectivement; je feignis d'entendre sa question dans cette dernière acception, et je lui répondis en conséquence. « Allons, reprit « il, de mauvaise humeur, vous n'avez pas con-

« fiance en moi. Pourquoi ne pas vouloir comprendre ce que je vous dis? Je désire vous « accueillir tous, et j'ai six mille hommes « pour m'appuyer. » Je persistai à soutenir que je ne l'entendais pas, mais j'observai en même temps que les Européens n'étaient pas dans l'usage de prendre un étranger pour leur confident; il allait répondre, quand une troisième personne nous interrompit par son arrivée et l'espion décampa.

Le gouvernement persan se montra généralement peu enclin à employer des espions envers l'ambassade du général Malcolm; il ne manifesta jamais la moindre jalousie des recherches et des travaux de tous genres qu'elle entreprit pour se procurer une connaissance complète du royaume et de ses ressources. Quant à la circonstance qui m'est personnelle, il ne peut s'élever le plus léger doute: personne, à moins que ce ne fût par les ordres exprès du prince, n'eût pris la peine de venir me trouver: mes soupçons furent d'ailleurs confirmés, quand je me convainquis que le prétendu prosélyte tenait un emploi d'un rang inférieur dans le gouvernement.

Le même jour, dans la soirée, je fus té-

moin d'une cérémonie très-extraordinaire qui se renouvela deux ou trois fois pendant mon séjour à Kerman. Vers cinq heures après-midi, une grande affluence, s'élevant au moins à cinq cents personnes, se porta sur la place du caravansérai; et un mollah, montant au sommet d'un escalier pyramidal, commença d'une voix forte et sonore à lire l'histoire et les souffrances d'Aliy, gendre de Mahomet : peu à peu toute l'assemblée fondit en larmes. Je crus d'abord que la douleur de tous ces gens était feinte ; mais je ne tardai pas à être convaincu du contraire. Le mollah était sans cesse obligé de s'interrompre dans sa lecture ; il sanglottait, les larmes lui coulèrent le long de sa barbe pendant près de dix minutes : plusieurs de ses auditeurs ne paraissaient pas moins vivement affectés. J'avoue que je ne pus regarder cette scène avec un calme parfait, et mes gens étaient presqu'autant affligés que les Persans. La réunion était composée de gens de tout âge, depuis des petits garçons de douze ans, jusqu'à des vieillards de quatre-vingts. Il était impossible de contempler la plus grande partie de ce monde pleurant d'une manière si lamentable, sans

éprouver une sorte de respect et de vénération pour une religion qui, quoique erronée, produisait un effet si réel sur ceux qui la professent.

Une caravane devant partir pour Chyraz, le 25 du mois, je fis mes préparatifs pour l'accompagner, jugeant qu'il était inutile d'attendre plus long-temps à Kerman, que M. Christiè arrivât d'Hérat. Le ministre, instruit de ma détermination, m'envoya, le 24, un homme s'enquérir si je désirais obtenir une audience du prince, avant mon départ. Je demandai la permission de décliner cet honneur, parce que le prince ne m'avait pas montré la moindre marque d'attention, et je fis ma réponse en conséquence. L'émissaire du ministre m'avait quitté depuis environ une heure, lorsque le déroghah, ou inspecteur du caravansérai, parut, et me demanda le péage d'usage d'une roupie pour chacun de mes chameaux, et aussi pour un cheval que j'avais acheté peu de jours auparavant. Je lui payai donc trois roupies; et le caravansérai étant la propriété particulière du prince, j'en conclus que je serais exempt de toute autre imposition. Mais le lendemain, le

déroghah revint me dire qu'il avait oublié le loyer de ma chambre. Comme il ne se montait qu'à une demi-roupie et quelques petites pièces de cuivre (environ 1 fr. 70 cent.), la curiosité me suggéra de lui demander par quel ordre il était venu exiger cet appoint important. Mes pressentimens furent vérifiés quand il affirma solennellement que c'était par l'ordre du prince, ajoutant que, si j'eusse consenti à rendre visite à son altesse royale, j'eusse été dispensé de payer cette somme, ainsi que les droits perçus *la veille* sur mes chameaux et mon cheval. Cela me parut le comble de la bassesse; et je demandai sérieusement au déroghah, s'il pouvait imaginer qu'une somme d'argent, quelque considérable qu'elle pût être, fût un objet digne de quelque considération dans mon esprit, ou dans celui d'un officier anglais? Je lui rappelai que je m'étais acquitté de mon devoir envers le prince, en m'annonçant à mon arrivée, et que j'étais en état de juger si j'avais été reçu convenablement. Le déroghah, quoique Persan, parut confus de la conduite de son maître, et je crois qu'il allait me répondre pour l'excuser, quand

je l'interrompis, en lui mettant une roupie dans la main, et le priant de dire au prince que je lui faisais volontiers présent de la petite monnaie qui me revenait. L'inspecteur empocha l'argent, adressa quelques observations à ses domestiques sur la justesse de mes sentimens, et s'en alla. Après cette aventure, je n'entendis plus parler du prince ni de ses émissaires; et vers trois heures après midi je quittai Kerman.

CHAPITRE XVI.

Description de la province de Kerman. — Ville de ce nom. — Son histoire. — Son commerce. — Manufacture de châls. — Revenus du Kerman. — Gomron ou Bender-Abbassi. — Désert du Kerman. — Ville de Khébis.

Le Kerman est borné à l'est par une partie du Sedjistan et du Béloutchistan ; à l'ouest, par le Farsistan ; au sud, par quelques parties du Laristan et du Mékran, et par le golfe Persique ; au nord, par l'Irac et par le Khoraçan. De temps immémorial cette province a été divisée en région habitée et région déserte, division que j'adopterai, et je commencerai par la première. Sa plus grande longueur, depuis Régan ou Nermanchyr, jusqu'à Rodat, sur les frontières du Farsistan, est d'environ 365 milles, et sa largeur, depuis les limites méridionales de l'Irac, jusqu'à Gomron, sur les côtes du golfe Persique, est à peu près de 280 milles. Ces distances sont calculées en droite ligne; car

en comptant les sinuosités de la route, il y a près du double de Régan à Rodat. Le sol de cette vaste surface est en plusieurs endroits très-peu productif, et la surface du pays est aride et nue.

Il n'y a pas une seule rivière dans cette province : l'ayant traversée de l'est à l'ouest, j'avance ce fait d'après le témoignage de mes yeux. L'Echkou, que je passai le lendemain de mon départ de Bemm, ne peut être considéré que comme un torrent gonflé par les pluies. Il y a trois à quatre courans d'eau de même nature sur la route de Kerman à Bender-Abbassi; mais, selon moi, ce serait faire une mauvaise application du mot rivière, que de les appeler ainsi. Sans quelques sources qui se trouvent dans les cantons montueux, et les kâriz ou aquéducs, les habitans ne pourraient pas exister. Au reste, l'on ne s'y procure de l'eau qu'avec des peines et des soins extraordinaires, et seulement en quantité suffisante pour cultiver une partie très-peu considérable du terrain. Le Nermanchyr fait une exception à l'aridité générale de la terre; mais les innombrables sources même qui arrosaient ce district, ont beau-

coup diminué depuis vingt ans. La plaine immense et stérile que je traversai avant d'arriver à Bemm et à Kerman, semble annoncer que le désert fait des progrès de ce côté; et les habitans avouent que c'est bien réel.

Le Kerman est en général un pays rempli de montagnes. La principale chaîne est celle qui sépare le Nermanchyr du Laristan, et qui, courant ensuite au sud-ouest, se prolonge jusqu'à quatre journées de route de Gomron; là, elle semble suivre la direction de la côte, puis, se portant à l'ouest et au nord-ouest, elle rejoint les montagnes du Farsistan par les 29° 40′ de latitude, et les 54° de longitude. Dans cette étendue, elle jette de nombreuses ramifications au nord et au sud. Plusieurs des premières, notamment les plus orientales, qui se prolongent dans le désert, se terminent entre le 30° et le 31° degrés de latitude, tandis que quelques-unes des branches occidentales s'étendent jusqu'à l'Irac. Dans quelques endroits leur hauteur mérite à peine qu'on leur donne le nom de collines; dans d'autres, au contraire, elles ne cèdent pas en élévation à la grande masse dont elles dérivent. Tout le pays en est si complé-

tement entrecoupé, que les plaines qu'elles séparent ont rarement dix à douze milles de largeur, quoique leur longueur soit quelquefois indéfinie.

Le climat de cette province est aussi varié que sa surface; il passe pour le moins salubre de la Perse. Il tombe rarement des pluies abondantes dans le Kerman; mais en hiver la neige couvre les montagnes à une grande épaisseur, et leur élévation fait qu'elle y reste la plus grande partie de l'année; de sorte qu'il est assez ordinaire de voir les habitans de la plaine haletans par l'excès de la chaleur, tandis qu'il gèle sur la cime des montagnes voisines. L'air qui en vient est extrêmement frais et agréable, mais apporte des fièvres, des catarrhes, et d'autres maladies. Les habitans le redoutent tellement, et en éprouvent si souvent les effets désastreux, qu'ils lui préfèrent l'air le plus étouffant.

Au sud de la grande chaîne de montagnes que j'ai décrite, et entre leur base et la mer, se trouve le Guermsyr, ou le pays chaud: c'est une lisière étroite qui s'étend de dix à trente lieues de largeur tout le long de la côte de Perse, depuis Minab, capitale du Laristan,

jusqu'aux bouches du Chat-oul-Arab, bras du Tigre qui se détache de ce fleuve près de Bassora. Dans le Kerman cette lisière n'est presque uniquement composée que de sable salin : le climat y est singulièrement malsain. Ce pays ne produit que des dattes qui sont d'une qualité inférieure : il est par conséquent très-faiblement peuplé.

La ville de Kerman est située par 29° 56′ de latitude, et 56° 6′ de longitude sur l'extrémité occidentale d'une vaste plaine, et si près des montagnes, qu'elle est entièrement commandée par deux éminences sur lesquelles on voit des forts en ruine. Elle a jadis été la plus florissante de la Perse, et ne le cédait en grandeur qu'à Ispahan, la capitale. Sa position sur la route directe du Khoraçan, de Balkh, de la Boukharie, du Maraoualnar ou de la Transoxiane, et de toutes les parties septentrionales de l'empire persan au port de Bender-Abbassi, lui donnait un avantage incalculable, comme entrepôt, et la rendait le centre des richesses, du luxe et de la magnificence. Il n'existe pas de notion bien positive sur le fondateur primitif de cette ville fameuse. Tout ce que j'ai pu recueillir de

certain, c'est qu'à l'époque de l'invasion des Arabes, le dernier des anciens rois de Perse s'y réfugia, et en fit sa capitale jusqu'à l'entier assujétissement de l'empire, et à la dispersion des sectateurs de Zoroastre. Une histoire manuscrite de la conquête du Mékran, dans la 90° année de l'hégire (709 de J.-C.) apprend que Kerman était alors une très-grande ville remplie de gens riches, suivant la phrase arabe, et fameuse pour l'excellence des armes et des châls qui s'y fabriquaient. En somme il est probable que l'on peut fixer sa fondation, ou du moins ses premiers pas vers la grandeur et l'opulence auxquelles elle parvint avant et après l'introduction de l'islanisme, comme coïncidant avec les commencemens d'Ormuz sur la côte de Kerman qui fut bâti par un des premiers rois de la dynastie des Sassanides, et qui, selon le manuscrit cité plus haut, tire de lui son nom. Les traditions concernant le nom de Kerman, diffèrent; quelques-uns le font dériver de *kerman*, mot qui signifie un grenier, comme indicatif de l'abondance dont elle était le débouché; d'autres rapportent son origine et son nom à la circonstance suivante, qui est

bien peu remarquable. Un prince guèbre, mangeant une pomme près du lieu où est cette ville, trouva dans le trognon un ver (*kerm*), et fit vœu de bâtir une ville qui, semblable au ver dans la pomme, tirerait le profit de tous les pays voisins. Ces récits fabuleux, quoiqu'ils ne méritent aucune croyance, n'en sont pas moins curieux, en ce qu'ils prouvent quelle haute opinion l'on a toujours eue de l'heureux choix de la position de cette ville. Ce fait a pu seul la rendre capable de résister aux terribles secousses qu'elle a éprouvées, car aucune ville de l'Orient n'a été plus sujette aux revers de fortune, ou plus souvent le théâtre des guerres les plus sanglantes, tant étrangères que civiles.

Il n'entre pas dans mon sujet de les raconter. Les califes Djengiz-Khan, Timour-Lenk, les Afghâns et Nadir-Chah, ont successivement, et à plusieurs reprises pillé, saccagé et détruit Kerman, indépendamment des guerres civiles dans lesquelles elle a le plus souvent été prise d'assaut par le parti vainqueur. Le dernier événement de ce genre est arrivé en 1794; elle fut livrée par trahison à Aga-Mohammed-Khan, oncle du roi actuel, et fondateur de la dynas-

tie des Kadjjâr, qui la tenait assiégée depuis plusieurs mois. Le magnanime Louthf-Aly-Khan (1) s'y défendit tout ce temps avec une bravoure et une persévérance étonnantes, quoique réduit à un tel état de détresse, que les deux tiers de ses troupes et des habitans périrent de faim et de soif. Enfin, dans la nuit du 29 juin 1794, un serdar, nommé Nedjef-Couly-Khan, séduit par la promesse du pardon et d'une grosse récompense, consentit à laisser un détachement d'Agha-Mohammed-Khan entrer par une porte de sortie située dans l'angle des ouvrages extérieurs, et dont il avait la garde. Les ennemis fondirent sur une des portes du corps de la place qui, par malheur, n'avait pas été murée, l'enfoncèrent, et ouvrirent ainsi le passage à toute l'armée. Louthf-Aly-Khan, voyant que tout était perdu, saute sur son cheval; et, soutenu d'un petit nombre de ses partisans les plus braves, il profite de l'obscurité de la nuit

(1) Louthf-Aly-Khan fut le dernier souverain de la dynastie des Zends. La généralité des Persans le regrette encore, car il était brave; et, chose rare parmi ses compatriotes, très-généreux, même dans la prospérité.

pour passer à travers les assiégeans. Il s'enfuit à Bemm, où le gouverneur s'empara de lui par la plus infâme trahison (1), et l'envoya à Agha-Mohammed-Khan qui, de ses propres mains, lui creva les yeux, et enfin le fit etrangler à Téhéran.

Pour perpétuer le souvenir de la chute de la dynastie Zend, Agha-Mohammed résolut d'élever une pyramide formée de crânes, sur le lieu même où Louthf-Aly-Khan avait été pris. Ayant donc fait décapiter six cents prisonniers, il envoya leurs têtes à Bemm par trois cents hommes, forçant chacun de ces malheureux à porter les têtes de deux de ses camarades : eux-

(1) Mohammed-Aly-Khan-Sedjestani était gouverneur de Bemm à cette époque; il avait un frère au service de Louthf-Aly-Khan. Quand celui-ci vint à Bemm, le gouverneur demanda des nouvelles de son frère : apprenant qu'il ne lui était pas arrivé d'accident, il n'essaya pas de s'emparer de Louthf-Aly-Khan, et le traita au contraire avec beaucoup de distinction ; mais instruit le lendemain que son frère était prisonnier d'Agha-Mohammed, il mit aussitôt la main sur Louthf-Aly-Khan, pour lui servir d'otage. Cette perfidie ne produisit pas l'effet dont le traître s'était flatté, car son frère fut mis à mort à Kerman.

mêmes furent décollés, par ses ordres, à leur arrivée. Quand j'étais dans cette ville, en 1810, la pyramide existait encore, comme un témoignage horrible du caractère implacable et sanguinaire du conquérant.

La ville de Kerman fut livrée pendant trois mois au pillage et aux excès d'une armée irritée ; autorisée par ses chefs, elle commit des atrocités inouïes, et dont le simple récit est révoltant. Toutes les fortifications, tous les édifices magnifiques dont les Afghâns avaient orné la ville, furent rasés, et Agha-Mohammed, après avoir sacrifié à sa vengeance tous ceux qu'il soupçonnait même de n'être pas assez zélés pour sa cause, emmena en esclavage trente mille habitans, ou au moins les exila, sous peine de mort, dans le Mazandéran et l'Aberdidjan, provinces extrêmement éloignées.

Kerman resta en ruines jusqu'à l'avénement du roi actuel qui en fit relever les fortifications, mais sur un plan moins étendu. Elles sont néanmoins très-considérables encore, et consistent en un mur de terre très-haut, flanqué de dix-neuf bastions, et ceint d'un fossé de

soixante pieds de largeur, et de trente de profondeur. Les ouvrages sont entièrement entourés de ruines qui s'étendent à plusieurs milles du côté du sud et de celui de l'est; il y a même dans l'intérieur des murs un espace considérable qui est encore totalement désert : on y compte quatre portes. L'ark, ou la citadelle, qui renferme le palais du gouverneur, est situé à la partie méridionale de la place, et défendu par des ouvrages semblables. Le bazar est bien fourni de toutes sortes de marchandises de tous les pays. Une partie est couverte de très-jolis dômes bâtis avec une espèce de pierre bleue que l'on tire des montagnes voisines. La ville contient huit à neuf caravansérais, indépendamment de plusieurs plus petits qui sont hors des murs. Celui dans lequel je demeurai, quoiqu'il soit la propriété particulière du prince, n'est ni si vaste, ni si beau que quelques-uns des autres.

La population de Kerman ne s'élève pas aujourd'hui à plus de trente mille habitans; il n'y a qu'un très-petit nombre de Guèbres ou Parsis; mais ni Arméniens, ni Indous, ni Juifs, à demeure fixe. Quelques individus des

premières nations y viennent quelquefois pour affaires. Le commerce de Kerman est encore considérable, mais il n'a pas repris un degré d'activité comparable à ce qu'elle était avant sa dernière catastrophe; et suivant toutes les apparences il n'y atteindra jamais, parce que le concours des commerçans au port d'Abouchir ou Bouchir, situé plus haut sur le golfe Persique s'accroît journellement au préjudice de Bender-Abbassi et parconséquent de Kerman. Ses manufactures de châls, de mousquets, et de nemeds ou tapis de feutre sont fameuses dans toute l'Asie; on dit qu'elles occupent un tiers des habitans des deux sexes. Les châls sont faits de la laine connue par l'ancien nom de la province, Karamania; dans mon opinion ils surpassent ceux de Cachemyr pour la finesse du tissu et la délicatesse de la fabrication, mais ils ne sont ni aussi moelleux, ni aussi chauds. Les moutons qui fournissent la matière première de ces châls sont très-petits et à jambes courtes. On a cru à tort que l'on ramassait la laine qui tombait; on tond ces animaux comme les autres de la même espèce; ils ont, par ordre de Fath-Aly-Chah, roi actuel, été transportés dans

différentes parties du royaume. Quoiqu'ils semblent y prospérer, la laine y perd de sa qualité, et ce qui doit paraître encore plus inexplicable, c'est qu'elle ne peut nulle part être façonnée avec la même perfection qu'à Kerman. On peut inférer de ce fait incontestable que le climat ou l'eau de cette ville ont quelque propriété singulière ; et, ce qui méri e l'attention, c'est que la même particularité a lieu pour la province de Cachemyr. J'ai visité les principales manufactures de Kerman, mais je n'ai rien trouvé dans les procédés employés qui mérite d'être décrit. Je me procurai dans une d'elles des échantillons de laine plus fine et plus douce qu'aucune espèce de coton que j'eusse encore vue. J'y achetai quelques châls si unis et si beaux que des marchands de châls de l'Indoustan à qui je les montrai par la suite, les évaluèrent à un prix cinq fois plus élevé que celui qu'ils m'avaient coûté. Quand la laine vient d'être coupée, on la lave et on la nettoye à plusieurs reprises et avec le plus grand soin ; on la laisse ensuite tremper, pendant plusieurs semaines dans une lessive dont les ingrédiens ne sont connus qu'à ceux qui la

font : mais elle semble être principalement formée d'une décoction d'écorces et de feuilles différentes. Cette préparation rend la laine élastique, douce et propre à être filée. Cette dernière opération est exécutée par des femmes; alors la laine est bonne à être mise en œuvre par le tisserand.

Les Kermaniens envoyent principalement leurs châls, leurs mousquets et leurs némeds dans le Khoraçan, le Caboul, à Balkh, en Boukharie et dans les provinces du nord. Ils reçoivent en retour de l'assa-fœtida, des gommes, de la rhubarbe, de la garance et d'autres drogues, des peaux d'agneaux de Boukharie, des pelleteries, de la soie, de l'acier, du cuivre et du thé. Ces trois derniers objets servent à la consommation, ils exportent les autres ainsi que des pistaches, des feuilles et des boutons de rose pour faire des conserves, des gommes, du coton, des tapis et des lingots, dans l'Indoustan, au Sindhy, en Arabie, et à la mer Rouge; ils importent de l'Indoustan de l'étain, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre, du poivre et d'autres épiceries, des chites d'Europe et de l'Inde, de la mousseline, du satin, du kimkhab,

ou des étoffes de soie brochées à fleurs d'or, du zéribâft ou brocard d'or, de l'indigo, des cocos, de la porcelaine, de la verrerie, du drap, etc. Ils tirent du Sindhy du drap blanc et des lounguis de couleur pour les turbans ; de l'Arabie et de la mer Rouge du café, de la poudre d'or, de l'ivoire, de l'ambre gris, de l'aimant, des esclaves, etc.

Les revenus de la ville de Kerman ne s'élèvent (en 1810) qu'à 26,000 tomans par an (1); mais ils augmentent, dit-on, rapidement; le prince, avec la permission du roi les employe à l'entretien de sa cour et d'un corps de troupes destinées exclusivement à protéger la ville et son voisinage. Ils proviennent des droits de bazar qui sont très-forts, et d'une taxe très-lourde sur les châls et les mousquets. En outre chaque chameau ou cheval qui entre dans un caravanseraï de la ville, paie une roupie de péage; un poulain une demi-roupie; un âne

(1) Un toman équivaut à huit roupies, ou vingt-quatre francs. Précisément deux siècles auparavant (en 1610), cette ville versait chaque mois une somme plus forte dans le trésor de Chah-Abbas.

un quart de roupie, etc. Les revenus de la province sont régulièrement portés en compte au trésor royal, et durant mon séjour à Kerman, un des ministres avait été mandé à Téhéran à ce sujet. Je n'ai pas pu connaître exactement à combien ils se montent, mais je suppose qu'ils sont de cinquante mille tomans par an, non compris le tribut de Bender-Abbassi. Ils résultent d'un impôt sur les terres, et de taxes levées dans les villes. Cette somme paraîtra bien faible pour une si grande étendue de pays, mais il ne faut pas oublier que cette province est naturellement stérile, et par conséquent peu habitée ; je ne suis pas en état de parler de sa population.

J'ai déjà décrit les villes de la partie de l'est du Kerman, et en poursuivant mon voyage j'aurai occasion de faire mention de celles qui sont à l'ouest de la capitale. Au nord, il n'y en a pas, et au sud, Gomron ou Bender-Abbassi est la seule qui mérite d'être citée. Elle est située à huit menzils ou journées de marche de Kerman ; on peut évaluer chaque station à huit farasanges, de sorte que la distance totale est de cinq cent cinquante à six cents milles.

Gomron faisait jadis un commerce immense: car c'était, sur le continent, le marché (Bender) de l'île d'Ormuz, et lorsque Chah-Abbas le grand enleva celle-ci aux Portugais vers l'an 1023 de l'hégire (1614 de Jésus-Christ,) il transporta tout son commerce, alors le plus étendu de l'Asie, et peut-être du monde, à Gomron, et fit l'honneur à cette ville de lui donner son nom en l'appelant Bender-Abbas, ou le port d'Abbas. Elle fut très-florissante pendant quelque temps; mais après la mort de ce monarque en 1630, ses successeurs n'ayant ni les moyens, ni la volonté peut-être, de protéger cette colonie qui fut bientôt inquiétée par les habitans de la côte du Laristan, et d'autres tribus adonnées au pillage et à la piraterie, les compagnies anglaises et portugaises retirèrent graduellement leurs agens et leurs factoreries; les autres commerçans craignant également d'y venir avec leurs marchandises, à cause de la faiblesse du gouvernement et de son impuissance à leur donner une sauve-garde, cette ville déchut rapidement. Elle fait encore du commerce avec Mascat et plusieurs ports de l'Inde, la mer Rouge, et la côte orientale

d'Afrique. L'iman de Mascat y entretient une garnison, et paye au roi un tribut annuel de quatre mille tomans, somme qui, dans certaines années, excède, dit-on, le produit de la douane. La ville est sale et mal bâtie; les rues sont étroites, sombres et encombrées de ruines; il n'y a pas encore six ans que les fortifications étaient également négligées, mais les alarmes occasionées par les pirates Arabes Djovasmy ont engagé l'iman à réparer les ouvrages : ils sont maintenant en état de faire une défense passable contre un ennemi asiatique.

J'ai déjà dit que la plus grande partie du pays qui se trouve entre Kerman et Bender-Abbassi est stérile et inhospitalière, et que l'on n'y voit que quelques misérables villages. Il y avait jadis à chaque station un caravanseraï magnifique construit par Abbas-le-grand, mais on les a laissé dépérir, et l'avarice systématique du gouvernement persan ne laisse pas l'espoir de les voir réparer. La population totale de Bender-Abbassi est d'environ vingt mille âmes; et composée d'Arabes, de Persans, d'Indous et d'autres étrangers.

La région déserte du Kerman a 270 milles

de longueur, depuis la limite septentrionale du Nermanchyr par 29°30′ jusqu'aux montagnes du Khoraçan par 34°; sa largeur est de deux cents milles, depuis la ville de Yezd par 55° 40′, jusqu'à une chaîne de montagnes qui la sépare du Sedjistan par les 60°. Le sol de cette vaste étendue est tellement imprégné de sel, et si décidément stérile qu'il ne produit pas même de l'herbe ni aucun végétal sur des espaces de quatre-vingts et de quatre-vingt-dix milles; l'on n'y rencontre pas non plus une seule goutte d'eau. L'armée Afghâno, quand elle vint envahir la Perse en 1719, souffrit les maux les plus affreux dans sa marche à travers ce désert; un tiers y périt, le reste atteignit le Nermanchyr après avoir perdu tous ses équipages et ses bagages. Un chemin de Kerman à Hérat dans le Khoraçan traverse ce désert; les courriers peuvent le faire en dix-huit jours, mais le risque de périr est si grand qu'un de ces hommes me demanda 250 roupies pour porter une lettre à M. Christiè qui m'avait recommandé de lui écrire.

Au milieu de ce désert, par 32°20′ de latitude, se trouve la ville de Khébis, située dans un canton qui est verdoyant toute l'année et qui a plu-

sieurs jardins agréables. Il paraît qu'elle a été fondée comme un lieu de refuge ou destinée dans les tempsanciens à favoriser le commerce entre la Perse et le Sedjistan, car elle se trouve à égale distance de ces deux pays. Elle était autrefois florissante, et la résidence d'un béglerbeg que le chef du Sedjistan y envoyait; mais c'est aujourd'hui un lieu misérable et ruiné. Les habitans sont des voleurs et des brigands insignes; ils infestent sans cesse les grands chemins du Khoraçan et de la Perse et ne subsistent que du pillage des caravanes. Quand ils sont poursuivis, ils se retirent chez eux à travers le désert par des routes qu'eux seuls connaissent. Une chose très remarquable, c'est que l'eau des jardins de Khébis et de son territoire, à une distance de trois à quatre milles, est douce et abondante. Mais au-delà, le désert se prolonge de tous côtés à plusieurs journées de marche, sans que l'on voie la moindre herbe ni le plus petit buisson.

CHAPITRE XVII.

Arrivée d'un messager de Chyraz. — Fort de Béguyn. — Killahé-Agha. — Pakillah. — Minan, ville singulière. — Chehré Bébig. — Robat. — Rivière salée. — Belle vallée de Khounsyr. — Ersindjan. — Le Bend-Emyr, rivière. — Chyraz. — Séjour en cette ville. — Ispahan. — M. Christiè rejoint l'auteur, M. Pottinger. — Kachan. — Arrivée auprès du général Malcolm, à Méragha. — M. Christiè désigné pour rester en Perse. — Son voyage depuis qu'il avait quitté M. Pottinger à Nouchky. — L'ambassade quitte Méragha. — Arrivée à Bagdad. — L'auteur descend le Tigre. — Il est retenu à Basrah. — Son retour à Bombay.

25 mai. Nous n'avons fait que six milles pour recommencer notre voyage, parce que, suivant l'opinion de mes compagnons, ce jour était extrêmement heureux; nous nous sommes arrêtes près de quelques ruines et d'un jardin. A une petite distance de la ville, je rencontrai le messager que j'avais expédié au général Malcolm; les lettres que je reçus m'apprirent que

le général avait quitté Chyraz pour aller à la cour du monarque persan.

26. A une heure du matin nous nous sommes mis en route, et après une ennuyeuse marche de quarante milles, nous nous sommes arrêtés à midi près du petit village de Rôbat où il y a un très-beau caravanseraï avec des écuries pour environ six cents chevaux; mais il tombe en ruines. La direction de notre route a varié de l'ouest-sud-ouest au nord-ouest; on estime la distance parcourue à dix farasanges. Le chemin est uni et excellent. A trente milles de Kerman, nous avons passé tout près de Béguyn, petit fort, et la première station pour les bêtes de somme chargées; mais nos mulets ne portant rien, nous sommes allés dix milles plus loin.

27. Nous étions partis de Rôbat la veille à huit heures du soir, nous sommes arrivés aujourd'hui à midi à un fort appelé Killahé-Agha (le fort du Maître ou du Seigneur); nous avions parcouru soixante-trois milles, dont à-peu-près cinquante dans un pays uni et graveleux, entremêlé de bouquets de bois; le reste est une plaine bien cultivée, bien arrosée et si-

tuée entre les montagnes qui se rapprochent en ce lieu. Killahé-Agha étoit autefois considérée comme une place très forte; elle fit une vigoureuse résistance contre l'armée d'Agha-Mohammed-Khan, lorsqu'il passa par ici pour aller assiéger Kerman. Ce fort a ensuite été réparé. Il y a un assez bon bazar où l'on trouve tous les objets dont un voyageur peut avoir besoin. Le khed-khodà ou chef de la ville, apprenant que j'étais Européen, vint me voir, et parut très-surpris que je fusse vêtu à la persane; il resta quelque temps dans ma chambre à regarder de tous côtés, avant de me demander qui j'étais, et finit par dire qu'il doutait beaucoup que je fusse réellement un frangui. Sa conduite n'en fut pas moins très-polie. Il m'envoya un grand plat de fort belles cerises; de mon côté, je fis à son messager un petit présent en argent.

28 mai. De Killahé-Agha, je suis allé à Pa-killah (le Fort-Solide), petit fort construit sur la cime d'un rocher bordé de précipices. Cette course a été de plus de trente milles; les quinze premiers à travers une plaine fertile, le reste au milieu des montagnes; cette partie de la route était extrêmement difficile et mauvaise.

Ces montagnes se prolongent jusqu'au nord de Yezd; le chemin qui mène à cette ville se partage à trois milles de Killahé-Agha. La direction a été un peu sud-ouest. Il y a le long de cette route abondance de fourrage pour les chevaux et les chameaux; mais il est très-hasardeux d'y voyager sans une escorte bien armée, parce que c'est un fameux rendez-vous de voleurs. Mes compagnons de voyage croyaient bien que nous en rencontrerions quelques-uns. Etant partis après midi, nous tînmes, tous, quand il fit sombre, nos mousquets chargés et les mèches allumées.

29. Nous avons quitté Pa-Killah à deux heures après-midi, nous avons ensuite franchi avec beaucoup de fatigue pendant huit milles une suite de défilés difficiles au milieu des rochers, et nous sommes entrés à Minan, petite ville composée d'environ quatre cents maisons creusées dans le flanc d'une montagne le long de laquelle elles s'étendent pendant un quart de mille. Quelques-unes de ces habitations souterraines sont creusées les unes au-dessus des autres avec un chemin en pente ou des degrés pour grimper aux plus élevées; mais elles con-

sistaient généralement en un rez-de-chaussée, avec une grande pièce au milieu, et une plus petite de chaque côté. J'entrai dans quelques-unes, sous prétexte d'acheter de l'orge et du fourrage pour mes bêtes de somme; et je vis qu'elles *étaient d'une saleté incroyable. Il paraît que la* population a été jadis plus forte, car plusieurs de ces caves n'étaient pas occupées. Les habitans de Minan ne sont pas musulmans orthodoxes; ils appartiennent à une secte nommée les Alyoullyahs (1) qui tiennent, comme principal article de foi, que Dieu, pour le bien du genre humain, daigna paraître sur terre dans la personne d'Aly, gendre de Mahomet. Ils croyent que ce dernier a été un personnage inspiré; mais ils pensent que presque toute la doctrine du Koran a été altérée par les imams ou successeurs immédiats du prophète, qui l'ont fait transcrire dans sa forme actuelle. Cette secte trouve plus de tolérance en Perse que dans toute autre partie de l'Asie, à cause du respect extrême des Chiites pour Aly; mais

(1) Ce mot ne se peut traduire littéralement; il signifie des hommes qui croient qu'Aly est Dieu.

cette considération ne les met pas encore entièrement à l'abri ; ils sont souvent persécutés, et l'on n'en parle qu'avec horreur ; leurs habitudes d'ailleurs sont pastorales, et ils ont de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis.

30. Après une marche de vingt-six milles, dont dix à travers la continuation de la chaîne des montagnes, et le reste dans une plaine fertile, mais géneralement en friche, nous sommes arrivés à onze heures du matin à Chehré-Bébig ou Bababeg (la ville de Bebig ou de Bababeg), qui a été autrefois très-belle, mais qui est aujourd'hui presque entièrement ruinée. Les avenues qui mènent à ce lieu, sont plantées, de chaque côté, d'orangers, de citronniers, de mûriers, d'amandiers, de noyers, de cerisiers, et de grenadiers ; la grande abondance de ces fruits, ainsi que celle des raisins, des pommes, des abricots, des pêches, des brugnons, des coings, des groseilles, des prunes, des figues et des poires que ce canton produit, est si prodigieuse que les habitans l'ont fait passer en proverbe : ils disent que si toute la Perse à l'exception de ce district n'était qu'un désert, Chehré-Bébig la fournirait de

fruits. On dit néanmoins que les jardins ont beaucoup déchu; mais, selon moi, ils l'emportent encore de beaucoup pour la beauté et le goût sur ceux d'Ispahan et de Chyraz.

Cette ville a quatre portes; de chacune partent de longues rues qui mènent à un marché dans le centre, et la coupent à angles droits. Les rues et la place du marché avaient été couverts de dômes dans toute leur longueur; mais la plupart de ceux des rues sont tombés, et ce qui en reste est dans un état chancelant. Le dôme au-dessus de la place du marché est toujours dans une conservation parfaite, et passe pour le plus beau de la Perse.

Chehré-Bébig est à égale distance de Kerman, de Chyraz et de Yezd. Toutes les marchandises venant des deux dernières villes étaient, il y a quelques années, transportées par cette route à Bender-Abbassi, et les revenus de la douane étaient alors très-grands. Cette ville est encore la résidence d'un vice-gouverneur qui relève du prince de Kerman.

31. De Chehré-Bébig au petit village de Robat, sur les limites occidentales de la province de Kerman, il y a 28 milles de distance. La

route est belle, et traverse une vaste plaine couverte de nombreux villages, et très-bien cultivée, notamment en tabac et en roses. Celles-ci étaient alors en fleur, et embaumaient l'atmosphère. Les cultivateurs cueillent, avant qu'elles soient complétement épanouies, celles qui sont destinées à faire de l'eau de rose, et les boutons pour les conserves encore plutôt. Le tabac de ce canton et des territoires voisins est le plus doux et le meilleur du monde; il se vend communément sous le nom de tabac de Chyraz, d'après une fausse idée qu'il croît près de cette ville; mais celui que l'on y récolte ne peut se comparer à celui-ci pour l'odeur agréable ou la délicatesse.

Mes compagnons quittèrent avec regret la province de Kerman, parce qu'ils étaient munis d'un ordre du prince qui les autorisait à demander le soursât pour eux et leurs animaux; et ils avaient un soin tout particulier de l'exiger avec une régularité uniforme. Le soursât est une fourniture en denrées que le gouvernement autorise à exiger des habitans des villes et des villages. On suppose, dans la règle, que le montant en est déduit sur le paiement de leurs impositions;

mais les cultivateurs ne comptent jamais sur une indemnité, parce qu'en supposant même qu'on la leur accordât, le chef du lieu s'en approprie ordinairement les avantages. Ce système ruineux est surtout accablant pour un pays que traverse une ambassade, parce que tous ceux qui en font partie s'imaginent qu'ils ont droit à à la même faveur : si on ne les arrêtait pas, ils se satisferaient eux-mêmes. J'ai vu des gens pousser leurs mulets dans un champ de grain sur pied, lorsque les villageois refusaient d'obéir à l'ordre. Le village de Robat est peuplé de Seyyds qui semblent être des hommes actifs et doux : ils n'ont pas cette arrogance et ce mépris pour l'espèce humaine, caractère distinctif de la plupart de ceux qui prétendent, comme eux, descendre du prophète. Comme il n'y a, dans ce lieu, ni caravanséraï, ni maison pour les voyageurs, on nous permit de loger dans une mosquée.

Une scène comique eut lieu ici, entre les muletiers et un homme qui voyageait avec nous sous un nom supposé. Un des premiers s'étant disputé avec lui, sur un objet peu important, ils finirent par se défier à la lutte, pour décider

le point en litige. La mosquée, dont le pavé était en briques cuites, fut leur arène. Le muletier essaya en vain de jeter à bas le voyageur; celui-ci, prenant bien son temps, saisit son antagoniste maladroit, et le lança à plusieurs pieds en l'air, de sorte que le malheureux tomba si violemment sur le côté, qu'il en resta tout étourdi. Les autres muletiers, qui s'étaient d'abord divertis du combat, voulurent alors punir le vainqueur; et, après avoir préludé par un torrent d'injures, trois d'entre eux l'assaillirent; mais ils partagèrent tous le sort du premier, et furent lancés dans différens coins de la mosquée, avec leurs jointures presque disloquées. Après ce combat, le vainqueur offrit de lutter contre six d'entre eux à la fois; mais aucun n'eut la témérité d'entrer de nouveau en lice contre lui.

Cet homme, dont le nom réel était Aly-Esker, m'avoua qu'il était le premier lutteur de Perse. Il me raconta, sur la cause de son déguisement, l'histoire suivante, que M. Christie me dit ensuite avoir entendue à Yezd, ville native d'Aly-Esker. Il y avait environ deux ans, le principal lutteur du roi ayant défié quicon-

que voudrait faire assaut de force avec lui, en présence du monarque, Aly-Esker vint exprès à la cour pour se mesurer avec lui. Au milieu de la cour dans laquelle ils luttèrent, se trouvait une fontaine: après quelques efforts de part et d'autre, Aly-Esker saisit son antagoniste dans ses bras, et le lança dans la fontaine avec une force si terrible, qu'il lui cassa la cuisse, et le froissa si horriblement, que ce dernier mourut quelques semaines après. Le roi bannit Aly-Esker de ses états; mais il parvint à se cacher; et, dans l'automne de 1809, le roi revenant des plaines de Sultanieh à Téhéran, il alla à sa rencontre à quatre farasanges, ou près de seize milles de cette ville, et se mit à marcher à reculons devant le cheval du roi, faisant jouer en même temps autour de sa tête deux massues énormes, sans s'arrêter une minute, et sans même regarder à terre. Le roi fut si charmé de cette preuve de force, qu'il lui fit grâce. Aly-Esker reparut donc en public; mais les parens du lutteur défunt le poursuivaient de leur vengeance; et c'était pour leur échapper qu'il fuyait de Kerman, où ils l'avaient découvert lorsque je le vis.

1er juin. Dans ces vingt-quatre heures nous avons d'abord parcouru la distance de Robat à Corah, qui est de trente milles, dans une plaine inculte, couverte en quelques endroits de bouquets de bois; ensuite nous avons fait quatorze milles pour aller de Corah au hameau désert de Khounsyr. A mi-chemin, entre les deux premiers endroits, nous avons traversé une rivière de sel liquide, et si profonde que mon cheval y entrait jusqu'aux genoux. La surface de la plaine, à plusieurs centaines de pieds de chaque côté, était entièrement cachée par une épaisse incrustation de sel blanc : elle ressemblait à de la neige gelée et brisée sous les pieds des chevaux. La rivière était aussi couverte de larges plaques de la même substance, mais qui n'étaient pas assez compactes pour empêcher les chevaux et les mulets de la traverser. Corah est un joli village; les voyageurs y trouvent dans son bazar tout ce dont ils ont besoin.

Le pays entre Corah et Khounsyr est pittoresque et romantique au-delà de l'imagination : ce ne sont que plaines ou vallées fertiles, entrecoupées et séparées par des chaînes de petites montagnes couvertes jusqu'au sommet d'un ga-

zon verdoyant. C'est dans une de ces montagnes que l'on a creusé le chemin dans le roc vif, sur une longueur de plus de 150 pieds : ce passage est si étroit, qu'il ne peut y passer qu'un mulet à la fois. La route était d'ailleurs assez bonne. Dans toutes les vallées on peut se procurer du fourrage des Eyliâths, ou tribus errantes, qui résident sous des tentes de feutre noir. Nous en avons rencontré un camp à Khounsyr, qui est, sans exception, le canton le plus beau que j'aie vu en Perse. Au fond de la vallée un ruisseau coule à travers des champs de riz et de froment; les tentes des Eyliâths étaient dressées sur le sommet d'une colline tout contre un bois de grands noyers qui s'étendait le long de la vallée; des troupeaux de brebis et de chèvres paissaient à peu de distance de la porte du berger, au-dessus de précipices escarpés. L'air satisfait, l'activité et l'industrie des habitans, me firent connaître, pour la première fois, qu'il était possible de vivre content en Perse.

2. De Khounsyr à Mézar, nous avons parcouru quatorze milles à l'ouest, à travers un pays aussi beau que celui de la veille. Mézar est

un misérable village sans bazar, et l'on n'y trouve rien, quoique les Eyliâths aient mis en culture beaucoup de terres dans le voisinage.

3. A trois heures du matin, nous avons quitté Mézar; et, après une marche de quarante-deux milles, nous nous sommes arrêtés, au coucher du soleil, au milieu de la plaine, parce qu'il n'y avait pas de village à moins de deux farasanges de distance. Durant toute la journée nous avons eu les montagnes très-près de nous des deux côtés de la route, qui était inégale et pierreuse; elle a suivi en grande partie une vallée dont la largeur a varié de quatre milles à douze cents pieds: nous avons rencontré beaucoup de halliers impénétrables; mais nous n'avons pas vu d'eau. A l'extrémité occidentale de ce vallon est le défilé d'Ersindjan, ainsi nommé d'une ville de même nom, éloignée de trente-huit milles dans le nord. En quelques endroits, ce défilé n'a pas plus de cent cinquante pieds de largeur: sa longueur est de près d'une lieue. Les montagnes de chaque côté s'élèvent à une très-grande hauteur. Si l'art ajoutait quelques ouvrages à sa force naturelle,

je pense qu'une troupe peu nombreuse le défendrait contre l'armée la plus considérable.

La ville d'Ersindjan est la résidence d'un hakem, ou gouverneur : elle nous parut une grande ville entourée de beaucoup de jardins. Elle est située dans une vallée environnée de collines très-bien cultivées, et arrosée par de nombreux ruisseaux, dont un, dans une longueur d'un demi-mille, met en mouvement dix à douze moulins.

4. Ce matin, à quatres heures, nous avons quitté notre station. Pendant vingt milles nous avons traversé un canton fertile qui annonçait la culture la plus soignée. Au douzième mille, nous avons rencontré le joli village de Kendjan; et, trois milles plus loin, nous avons traversé, sur un pont, le Bend-Emyr, rivière à laquelle les habitans donnent ici le nom de Koulbard. Celui de Bend-Emyr signifie la digue du noble. Il vient d'une digue (bend) construite en travers de son cours, il y a près de huit cents ans, par l'emyr Azad-Oud-Douli, sous le règne d'El-Kadyr, le vingt-cinquième calife abbasside. Cette digue fut faite pour contenir les eaux

dans un canal, jusqu'à leur entrée dans la plaine de Mirdecht, où se trouvent les ruines de Persépolis ; de là des canaux portent les eaux sur toute la surface du pays. On cultive une quantité prodigieuse de riz dans la vallée de Kendjan, et mes compagnons de voyage m'apprirent que ces districts passent pour les plus riches de la Perse, et ceux où l'on vit à meilleur marché. Tout concourt à prouver que cette opinion est fondée ; car je pus compter distinctement à la fois près de trente villes et villages entièrement entourés de terrains cultivés, sans aucune interruption. La route était excellente partout ; mais il y a sur les canaux qui coupent la plaine dans toutes les directions, pour fournir à l'irrigation des champs, de petits ponts sans nombre qui, s'ils étaient rompus, arrêteraient les communications, au moins pour un certain temps. Quelques-uns de ces canaux ont trente et quarante pieds de profondeur, et rarement plus de cinq à six de largeur. (1) Le pont du

(1) On soupçonne ici quelque altération dans le texte anglais : peut-être l'auteur a-t-il voulu dire quarante pieds de large sur six de profondeur. *E.*

Bend-Emyr est, comme tous les ouvrages de ce genre que j'ai vus en Perse, dans un état de ruine complète, et doit bientôt s'écrouler. Quand je le traversai, le pavé offrait de grands trous en plusieurs endroits : on y avait mis des branches d'arbres pour servir de signal aux voyageurs pendant la nuit. Ce pont est composé de douze arches; on y jouit d'une belle vue de la rivière qui coule au milieu de vastes champs cultivés en riz, et qui répand partout l'abondance.

Depuis mon débarquement à Sonminy, j'avais parcouru une distance de plus de quinze cents milles, dont treize cents en ligne directe de l'est à l'ouest, autant que les chemins l'avaient permis; et néanmoins ce lieu était le premier où j'avais vu un courant d'eau assez profond pour qu'un cheval y enfonçât au-dessus du genou, preuve incontestable de l'aridité extraordinaire des pays intermédiaires; exemple peut-être unique sur la surface du globe, si l'on prend en considération la diversité de sol, de température, et d'aspect que ces régions m'avaient présentée.

Après avoir traversé le Koulbar, nous avons

encore fait cinq milles, et nous nous sommes arrêtés quelques heures, puis nous avons parcouru six milles de plus dans la plaine. Alors nous sommes entrés dans une vallée étroite entre deux rangées de montagnes, qui a continué en ligne directe à l'ouest pendant trente-quatre milles jusqu'à la plaine de Chyraz. J'eus enfin le plaisir d'entrer dans cette ville le 5 juin à neuf heures du matin. J'allai aussitôt au palais de Mohammed-Neby-Khan, ministre du Farsistan, qui ordonna à l'un de ses domestiques de me conduire à la maison occupée par M. Little, lieutenant d'infanterie cipaye de Madras. Quand l'ambassade anglaise partit pour la cour, cet officier était resté à Chyraz en qualité d'un des assistans politiques du brigadier-général Malcolm, pour négocier toutes les affaires qui pourraient avoir lieu entre l'ambassadeur et le gouvernement du Farsistan. Deux heures après mon arrivée, le ministre m'envoya plusieurs plateaux de confitures et de fruits, comme un présent pour me complimenter; et me fit demander en forme des nouvelles de ma santé, de sorte que je me figurai de nouveau que j'étais un officier anglais.

Le 6 juin, je rendis visite au ministre, qui me traita avec beaucoup de cordialité et d'attention. Le 11, je fus présenté au prince Mohammed-Ali-Myrza qui est beglerbeg de la province de Fars, et gouverneur de la ville de Chyraz. C'est un très-beau jeune homme : il était superbement vêtu ; les perles et les pierres précieuses couvraient entièrement sa veste ; le ton et l'étiquette de sa cour correspondaient entièrement à la magnificence et à la splendeur qu'il déployait sur sa personne. Il n'y eut cependant rien, dans sa réception, qui s'éloignât des formes ordinaires. Je causai quelque temps avec son altesse royale, par l'intermédiaire de l'erz-beygui ou maître des cérémonies ; on apporta des kaléouns, puis le prince me dit que je pouvais me retirer.

Me voici arrivé au terme de la partie de mon voyage dans le Béloutchistan et dans la Perse, qui se recommande aux lecteurs par le mérite de la nouveauté ; je vais donc terminer ma relation par un résumé très-succinct de ce que j'ai fait ensuite jusqu'à mon retour dans l'Indoustan.

Les ouvrages publiés récemment par M. Mo-

rier (1) et M. Macdonald-Kinneir, lieutenant d'infanterie cipaye de Madras, joints à ceux que l'on a sujet d'attendre de quelques-unes des personnes lettrées faisant partie des ambassades qui dans ces dernières années ont été envoyées à la cour persane, complèteront nos connoissances sur ce royaume, et les porteront sous tous les points de vue à un degré que l'on eût pu difficilement espérer. Quoique, durant mon séjour en Perse, j'aie continué mes recherches sur les objets dont j'ai entretenu précédemment le lecteur, je sens néanmoins que ce serait grossir inutilement le volume que d'entrer dans des détails sur des points que d'autres ont eu l'occasion d'étudier mieux et plus long-temps.

Durant mon séjour à Chyraz, je profitai d'une si bonne occasion pour visiter tout ce que cette ville offre de remarquable; ce qui me frappa le plus fut le jardin de Djéhan-Nouma,

(1) *Voyage en Perse, en Arménie, en Asie-Mineure et à Constantinople*, par Morier; traduit de l'anglais par *E*.... Paris, Nepveu, 1813, 3 vol. in-8°, et un atlas.

ou le *guide de l'univers*, et le tombeau d'Hafiz. Le premier est l'ouvrage du Vekyl Kerim-Khan-Zend : dans les pavillons qui s'y trouvent l'on jouit d'une vue admirable de la ville et de son territoire. L'un de ces pavillons porte le nom de Koulahey-Frangui ou le Chapeau de l'Européen, parce que l'on prétend que sa forme ressemble à celle d'un chapeau à trois cornes. Le tombeau d'Hafiz est un bâtiment sombre, et selon moi très-laid ; mais la copie d'un poëme de cet écrivain qui est gravée sur les murs, le rend un objet de grande curiosité. L'on dit, mais je ne sais pas jusqu'à quel point cela est exact, que la meilleure et la plus ancienne copie de ses poëmes est conservée dans son tombeau ; lorsque je demandai à la voir, l'on me répondit que la personne qui avait la garde de cette relique était absente. Le marbre blanc dont le tombeau est construit, a été extrêmement rembruni par l'effet du temps, ce qui ajoute au sombre effet produit par les cyprès qui l'entourent (1).

(1) Dans l'atlas de la traduction française du Voyage de Morier, l'on trouve une vue du tombeau

Le 11 juin, je quittai Chyraz en compagnie de M. Jean Cormick, chirurgien du gouvernement de Madras et attaché à l'ambassade du brigadier-général Malcolm. Notre première station fut Zergân, très-jolie ville située immédiatement à la base d'une haute montagne, et notre seconde un jardin à un mille des fameuses ruines de Persépolis; nous nous y arrêtâmes deux jours pour les admirer. Dans cette seconde marche, nous avons traversé le Bend-Emyr sur un pont de neuf arches en ruines. Il n'est ici ni si large, ni si profond qu'à l'endroit où je l'avais d'abord passé en venant de Kerman. En partant de Persépolis, nous avons pris le serhed ou la route froide pour aller à Ispahan où nous sommes arrivés le 27, ayant fait dix stations depuis Chyraz: savoir sept dans le Farsistan et trois dans l'Irak. La limite entre ces deux provinces est formée par une rivière très-profonde; elle baigne Yezdé-Khast, ville dont une partie est littéralement suspendue au-dessus de ses bords. On y trouve un excellent

d'Hafyz, de la ville de Chyraz, des ruines de Persépolis, d'Ispahan, etc.

caravanseraï; mais tous les autres que l'on rencontre sur cette route sont dans l'état le plus misérable. Quoique l'on fût dans la saison la plus chaude de ce pays, néanmoins le temps était si glacial durant nos marches de nuit, que nous descendions avec plaisir pour aller à pied pendant quelques milles afin de nous réchauffer.

Nous restâmes huit à dix jours à Ispahan. Dans cet intervalle, j'eus la satisfaction de revoir M. Christiè, qui venait de Hérat et de Yezd. Il arrive rarement à quelqu'un d'éprouver une joie aussi pure que celle que nous ressentîmes tous deux à cette entrevue; et, comme elle était absolument inattendue, cette sensation, si cela est possible, en devint encore plus vive. M. Christiè entra dans Ispahan à la nuit tombante. Inconnu et n'y connaissant personne, il se rendit au palais du gouverneur pour demander un logement; on lui en avait assigné un, quand une des personnes qui se trouvaient là, se mit à dire qu'il y avait deux Franguis dans le tchèhel-soutoun et que peut-être il serait bien-aise de les aller joindre. M. Christiè vint donc au palais où nous étions, le

docteur Cormick et moi, et envoya quelqu'un nous dire qu'il désirait parler à l'un de nous. Je descendis : il faisait tout-à-fait obscur, je ne pus reconnaître les traits de M. Christiè; lui, de son côté me prenant, à mes habits, pour un persan, nous parlâmes quelques minutes avant de découvrir mutuellement qui nous étions. Le moment où nous nous reconnûmes a été un des plus heureux de ma vie.

Nous passions la plus grande partie des jours à visiter les palais et les autres curiosités de cette immense cité. Il y a dans quelques palais d'assez bons tableaux peints par des artistes européens et persans. Ceux des derniers représentent principalement des sujets historiques : on dit que plusieurs personnages sont très-ressemblans. Les groupes dans quelques batailles sont admirablement disposés, et, quoique l'ensemble pèche pour la perspective, néanmoins ces morceaux donnent une idée exacte du costume et de la manière de combattre des Persans dans les deux derniers siècles. L'on voit aussi un palais bâti par Mohammed-Hoçeyn-Khan intizam-oud-doulèh actuel (premier ministre), et dont il a fait présent au roi il y a cinq à six

ans, qui fait bien connaître le style de l'architecture persane en ce moment. Ses fenêtres offrent de beaux morceaux de verre peint et d'émail arrangés de manière à former des stances en l'honneur du chah et des citations du Koran. Au-dessous de ce palais se trouve une suite complète de serdabs ou appartemens souterrains destinés à l'habitation d'été.

Les bazars d'Ispahan sont les plus vastes de la Perse, mais le bazar du Vekyl à Chyraz et le Bazari-Djedid, ou le Bazar-Neuf de Kerman me semblent tout aussi beaux soit pour les matériaux, soit pour l'architecture. Il y a plusieurs verreries à Ispahan ; quelques fonds de kaléouns que l'on y souffle et que l'on y taille, feraient honneur à un ouvrier anglais.

Le 9 juillet, je suis parti d'Ispahan avec MM. Cormick et Christiè, et le 11 nous sommes arrivés à Cachân. Cette ville qui ne présentait qu'un monceau de ruines est devenue, depuis quelques années, par les efforts de Mohammed Hoçeyn-Khan, intizam-oud-douléh, le lieu le plus florissant de la Perse. On y fabrique des ustensiles de cuivre, des tapis, des étoffes de soie en couleur et à fleurs : ces dernières sont

très-belles. J'en achetai quelques-unes faites en écharpe, et imitant les châls de Cachemyr les plus riches; elles en avaient la couleur éclatante, ajoutée à l'apparence lustrée de la soie. Cachân est situé à l'extrémité méridionale d'un grand désert salé qui s'étend au nord jusqu'aux montagnes du Mazandéran. Le sol des environs est sablonneux, et abonde tellement en scorpions et en tarentules que la piqûre du scorpion de Cachân a passé en proverbe.

Le jour où nous étions à Cachân, le bruit se répandit que le brigadier-général Malcolm devait bientôt obtenir son audience de congé du roi avant le départ de l'ambassade pour retourner dans l'Indoustan. Comme nous désirions vivement d'arriver avant cette audience à Oudjan où était l'ourdou ou camp royal, nous fîmes, avec toute la célérité possible, dix stations très-longues jusqu'à Miêna, village bâti au pied d'un passage qui traverse le Kafilah-Kouh ou Montagne des Caravanes. Au bas de cette montagne coule le Kezl-Ouzyn ou Rivière d'Or que l'on passe sur un vieux pont de huit arches de dimensions différentes. La hauteur de ce pont est excessive : au sommet l'on y jouit d'une

perspective extrêmement pittoresque. En gravissant le long du passage, l'on voit des bastions et des murs en ruines à droite de la route qui consiste en partie en une excellente chaussée commencée par Chah-Abbas Ier, et finie par Chah-Abbas-le-grand. Le Kezl-Ouzyn forme la limite entre les provinces d'Irak-Adjémi et d'Aderbidjan.

Le jour où nous sommes entrés à Miêna, nous avons rencontré un tchepper ou messager à cheval qui nous a remis des lettres contenant l'ordre d'aller par la route de traverse la plus courte rejoindre le général Malcolm à Méragha, lieu situé à vingt farasanges au sud-est de Tauris. Nous avons quitté en conséquence la grande route qui mène à cette dernière ville, et, à la fin de la troisième journée, nous nous sommes encore une fois trouvés dans la société de nos nombreux amis que nous avions laissés à Bombay tout juste sept mois auparavant. Durant ce temps, M. Christie avoit parcouru une distance qu'il évaluait à deux mille deux cent-cinquante milles; et la somme totale des différentes routes que j'avais faites se montait à deux mille quatre cent-douze.

Le capitaine Christie ayant été choisi par l'envoyé de sa majesté britannique à la cour de Perse, comme un des officiers qui devaient rester dans ce royaume pour remplir les articles du traité relatifs à l'organisation des troupes persanes, il écrivit rapidement un mémoire de son voyage, durant une pause de cinq à six jours que le général Malcolm fit à Méragha, exprès pour lui en laisser le temps. J'ai joint, comme supplément à ma narration un extrait de ce rapport qui commence à notre séparation à Nouchky; j'ai pensé que par là je rendais hommage à la mémoire de mon ami qui, s'il eût vécu et fût revenu de l'Indoustan, l'eût probablement augmentée afin d'en faire part au public. Mais hélas! il n'est plus. Il fut tué dans une attaque des Russes contre le camp persan dans la nuit du 31 octobre 1812. Il était doué de talens et de connaissances du premier ordre. Sa mort prématurée fut non seulement sentie par ses nombreux amis comme une perte irréparable, elle fut aussi considérée comme telle pour ses chefs et pour son pays.

L'ambassade partit de Méragha le 8 août et arriva le 20 septembre suivant à Bagdad par

la route de Senna et de Kermanchah. Elle descendit ensuite le Tigre et le Chat-El-Arab jusqu'à Basrah où le service public me retint près de trois mois. Je m'embarquai alors sur la *Psiché*, petit bâtiment de la Compagnie des Indes, et le 6 février 1811 j'attéris à *Bombay* après une absence de treize mois et quelques jours.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE CE VOLUME.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

Page	49,	ligne	5,	djam ; *lisez* dyvân.
——	51,	——	8,	Djalaouan ; *lisez* Djhalaouan.
——	*ib.*,	——	12,	Brehouis ; *lisez* Brahouis.
——	64,	——	20,	Djalaouan ; *lisez* Djhalaouan.
——	83,	——	3,	le ; *lisez* les.
——	*ib.*,	——	4,	sa ; *lisez* leur.
——	165,	——	8,	Kirman ; *lisez* Kerman.
——	135,	——	6,	Laboul ; *lisez* Baboul.
——	241,	——	8,	Ketch ; *lisez* Kotch.
——	316,	——	14,	Nharoui ; *lisez* Nhéroui.
——	317,	——	20,	Mirah ; *lisez* Mihrab.
——	333,	——	16,	Mirab ; *lisez* Mihrab.







